BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XLVII

JANVIER A JUIN 1873

PARIS
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE DE SEVRES, 31.

1873



PARIS.—IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE.

QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME.

LES MAUVAIS JOURNAUX.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits d'un remarquable mandement publié par Mgr l'archevêque de Cambrai sur les dangers de la lecture des mauvais journaux, et quelques lignes de Mgr de Ségur sur les lectures imprudentes des mauvais livres. Les mauvais journaux et les mauvais livres sont des plaies de notre époque ; on ne saurait donc trop s'élever contre leur diffusion. — Nous appelons sur les pages qui suivent toute l'attention de ceux qui nous lisent.

I

Le moyen le plus actif et le plus puissant de perversion populaire qu'on ait employé pour amener la désorganisation sociale dont nous sommes les tristes témoins, c'est sans contredit la presse antichrétienne, ce sont les mauvais journaux.

Quand nous parlons ici de journaux et de presse, il doit être bien entendu que nous ne voulons aucunement nous en occuper au point de vue purement politique.

Sans jamais approuver ce qu'il y a d'injuste et de violent dans les révolutions, et en condamnant toujours les conspirations ténébreuses qui les préparent, l'Eglise se tient au-dessus des événements qui changent la constitution des Etats. On peut dire, en ce qui concerne les formes variables des gouvernements, que Dieu a livré, comme dans l'ordre physique, le monde aux discussions des hommes et à leurs libres expérimentations, à la condition, toutefois, qu'ils respecteront les lois éternelles de la justice.

Ce sera donc exclusivement au point de vue chrétien et catholique, et, ce qui est tout un, au point de vue moral et social, que nous parlerons des mauvais journaux.

Vous ne savez que trop à quel point ils sont répandus, et combien sont déplorables les ravages qu'ils causent. Ils affluent de tous cotés dans nos villes et dans nos campagnes; vous ne pouvez faire un pas sans en rencontrer. Ils vont frapper à la porte des chaumières comme à celle des châteaux. Ils ont leurs entrées privilégiées, souvent exclusives, dans tous les lieux de réunions publiques, dans les cercles élégants et polis, dans les ateliers de nos travailleurs, dans les cabarets surtout. C'est là qu'ils sont plus avidement écoutés, là qu'ils s'imposent avec une autorité ordinairement incontestée, et qu'ils règlent souverainement l'opinion.

A ceux qui nous viennent du dehors, il faut, hélas! ajouter ceux qui se publient dans notre diocèse même. Dans presque toutes nos grandes villes, dans quelques-unes même de celles que leur population restreinte devrait, ce semble, mettre à l'abri d'un pareil fléau, se trouvent établies une ou plusieurs de ces *chaires de pestilence.*

Répandue partout et fonctionnant avec une effroyable activité, la mauvaise presse ne recule devant aucun moyen lorsqu'il s'agit de tromper et de corrompre. Pour pervertir l'esprit, elle déprave le cœur. Elle attire par les feuilletons licencieux et les romans immondes l'imprudente jeunesse qu'elle veut séduire. Si elle offre aux esprits cultivés les élégances littéraires, elle sait, au besoin, affecter la grossièreté du langage pour se faire écouter des classes infimes de la société.

Tous les mauvais journaux ne poussent pas au même degré les doctrines antisociales et les passions révolutionnaires : nous le savons et nous tenons compte de ces différences. Mais ce qu'ils ont de commun, c'est la haine qu'ils portent à la religion et à tout ce qui lui appartient.

Haine ignorante et aveugle. — Nos dogmes, notre histoire, nos institutions, nos moyens d'action sur les âmes, l'esprit qui nous anime, tout cela leur est profondément inconnu. En ce qui concerne ces grandes et saintes choses, il n'y a rien de si absurde, de si monstrueux qu'ils ne supposent et qu'ils ne fassent accepter aux lecteurs dont ils dirigent la crédulité et savent exploiter les emportements. — Les païens du vieux monde imputaient à nos pères dans la foi de ces crimes infâmes et atroces qui révoltent la nature, et ils croyaient à ces accusations : dans ces derniers temps, les modernes païens qu'a formés la presse antichrétienne ont profané des tombeaux séculaires et troublé la cendre des morts, pour constater,

pensaient-ils, les mystérieuses abominations que devait recéler l'ombre de nos cloîtres.

Haine aveugle, sans doute, mais aussi haine déloyale et méchante. — L'hostilité et le dénigrement contre tout ce qui tient à l'Eglise sont passés, chez les mauvais journaux, à l'état de manie. Le sacerdoce et ses œuvres, le souverain-pontife surtout, nos ordres religieux, ceux-mêmes dont le but est plus évidemment *humanitaire*, nos associations charitables, sont chaque jour l'objet de leurs dérisions, de leurs calomnies, de leurs diatribes passionnées. — Le bien incontestable et immense que font sans cesse et par toute la terre les institutions catholiques, ne leur obtiendra jamais des mauvais journaux un mot, nous ne dirons pas de respect, de reconnaissance et de sympathie, mais de simple et froide justice. Au lieu de signaler au moins quelques-uns des faits innombrables qui honorent la religion, quelques-uns de ces actes héroïques de dévouement qu'elle inspire, ils ne manquent jamais de les supprimer, autant qu'il est en eux, par l'odieuse conspiration de leur silence. Ils ramassent, au contraire, à grand bruit, d'une extrémité de la France, — ce n'est point assez dire, — d'une extrémité du monde à l'autre, ces quelques scandales isolés, accidentels, qui, vu l'humaine fragilité, ne peuvent manquer d'affliger quelquefois l'Eglise, malgré la vigilance et la sainte sévérité qu'elle met à les prévenir et à les réprimer. — Tout ce qui s'invente et se débite de plus odieux contre les prêtres, les moines, les religieuses, ils le saisissent au passage, le mettent en relief dans leurs colonnes, et, sans examen comme sans preuve, le livrent à la malveillante crédulité de leurs lecteurs. — La fausseté de leurs imputations fût-elle d'ailleurs démontrée jusqu'à l'évidence, jamais il n'y aura de leur part un désaveu spontané. Ils n'accorderont d'autres rectifications que celles qui leur seront arrachées par la menace de poursuites judiciaires ou par l'intervention effective des tribunaux.

Haine persistante et sans trêve. — Ils croiraient leur journée perdue s'ils n'avaient lancé quelque trait empoisonné contre les personnes et les choses de l'Eglise; s'ils n'avaient, de manière ou d'autre, provoqué l'aversion et le mépris contre ce qu'ils appellent le parti clérical.

Haine violente et qui n'attend que l'occasion pour devenir cruelle. — Sans doute, les journaux irréligieux ne disent pas crûment qu'il faut tuer les religieux, les prêtres, les évêques, mais ils soufflent les

colères qui amènent ces assassinats. Et d'ailleurs, ils les justifient d'avance. N'ôtent-ils pas, en effet, à tous les crimes tout caractère moral, en niant que l'homme ait la responsabilité de ses actes, et en professant ou en tolérant un matérialisme d'après lequel les assassins et les empoisonneurs ne sont pas plus coupables que le poignard qu'ils plongent dans le sein de leurs victimes, ou la plante dont ils extraient les sucs vénéneux?

Voilà quel est, en général, bien qu'à des degrés différents, l'esprit des mauvais journaux et leur œuvre quotidienne.

Quelles sont leurs aspirations pour l'avenir? — La plus ardente, c'est de s'emparer, au profit de la révolution, des générations à venir par l'éducation des enfants.

Vous n'ignorez pas avec quel ensemble et quelle insistance ils demandent que l'enseignement officiel soit exclusivement laïque, et que la direction de nos écoles communales ne puisse, en aucun cas, être confiée à des instituteurs ou institutrices appartenant à un ordre religieux quelconque.

Pour arriver à le supprimer, on jette sur l'enseignement *congréganiste* la défaveur et le mépris. On lui suppose, contre toute justice et toute vérité, une infériorité que démentent chaque année d'une manière éclatante des faits irrécusables et des succès authentiquement constatés.

Vous ne partagerez point ces préventions hostiles, et, nous en avons la confiance, nulle part en notre diocèse on n'admettra ces iniques exclusions. Ces bons frères des écoles chrétiennes, si humbles mais si habiles éducateurs de vos jeunes garçons; ces sœurs de tout ordre qui élèvent vos jeunes filles avec tant de dévouement, de délicatesse et de maternelle affection, vous les connaissez, vous, grâces à Dieu, et vous êtes témoins de leurs œuvres.

Ils ne sont point pour vous des étrangers: bon nombre d'entre eux appartiennent à vos paroisses et à vos familles, dont ils sont l'honneur et l'édification.

Beaucoup d'entre vous les ont eus pour maîtres. Ce sont leurs leçons, ouvriers chrétiens, qui ont fait germer dans vos cœurs les vertus que vous pratiquez. Elles vous ont donné le courage de rester probes dans la pauvreté, et de n'attendre que d'un travail régulier, calme, honnête, les moyens d'existence qu'on vous conseillait peut-être de demander aux grèves et aux émeutes.

Il vous appartient heureusement, bons pères de famille, de con-

server pour vos enfants ces instituteurs que la religion vous offre. Saint Paul, pour se soustraire à un traitement injuste et cruel, fit valoir son titre de citoyen romain : vous ferez valoir et vous maintiendrez fermement vos droits de citoyens français, quand il s'agira de la liberté de vos consciences dans l'éducation de vos enfants.

Du reste, en défendant, comme notre devoir nous y oblige, l'enseignement *congréganiste*, nous sommes heureux de pouvoir exprimer de nouveau, aux instituteurs et institutrices laïques de notre diocèse, notre affectueuse estime, et de rendre témoignage au zèle chrétien avec lequel la plupart d'entre eux remplissent leur mission.

II.

Voyons maintenant quels ont été les résultats de cette guerre impie que les mauvais journaux n'ont cessé, depuis de longues années, de faire à l'Eglise.

En sapant par la base tout ordre religieux et moral, en surexcitant les passions anarchiques, ils ont amené, aucun observateur sensé n'en disconviendra, la crise sociale où nous sommes si misérablement engagés. Ils ont allumé cette guerre civile qui vient de causer à notre infortunée patrie plus de hontes et de douleurs que ne lui en avait infligées la guerre étrangère elle-même, avec tous ses désastres. Ils ont préparé les assassinats qui ont ensanglanté la capitale, et les incendies qui l'ont menacée d'une entière destruction.

Les signes précurseurs des profonds désordres et des grandes perturbations qui menaçaient la société contemporaine, et que nous avions spécialement à craindre pour la France, étaient depuis longtemps faciles à voir. Les pasteurs de nos divers diocèses ne se lassaient pas de les signaler aux fidèles.

Mgr Régnier cite ici des passages de la lettre pastorale qu'il publia il y a plus de vingt-et-un ans, à son arrivée dans son diocèse actuel. Plus loin, le prélat montre ce que deviendrait une société qu'aurait pervertie une presse antichrétienne, et il indique les châtiments que subissent les individus.

Voici les conclusions de ce beau mandement :

Quand donc vous verrez passer leurs enterrements solidaires, vous reconnaîtrez avec terreur l'arrêt de la justice divine dont ils

se font les exécuteurs. Ils ont abjuré leur baptême : ils s'infligent à eux-mêmes le châtiment de cette apostasie. Heureux sommes-nous qu'ils n'aient plus l'odieuse prétention de forcer les portes de nos églises, et d'en profaner la sainteté par des parades sacriléges !

Puisqu'ils le veulent obstinément, laissez-les méconnaître l'honneur auquel les avait élevés l'auteur de leur être, et s'assimiler aux brutes. *Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*

Mais ils auront beau, suivant l'expression du Psalmiste, s'affermir jusqu'à la fin dans leur langage pervers, ils auront beau affirmer, au bord d'une fosse béante, qu'ils y renferment tout entier l'homme dont ils enfouissent le cadavre, ils ne pourront retenir dans la corruption du tombeau cette âme dont ils auront pu éloigner la divine miséricorde et le prêtre qui en était le ministre. Elle passera, malgré eux comme malgré elle, dans son éternité, pour y recevoir le jugement qu'auront mérité ses œuvres.

L'impie peut se dépraver et s'avilir sans mesure : il ne peut s'anéantir.

III.

Et quels sont ces mauvais journaux contre lesquels notre ministère pastoral nous fait un devoir de vous prémunir ? Nous n'en ferons pas ici la nomenclature : elle serait bien longue et bien triste. Nous ne vous signalerons nommément aucune de ces feuilles antichrétiennes que nous envoient chaque jour la capitale et quelques pays étrangers, aucune de celles qui se publient dans notre propre diocèse.

Vous les reconnaîtrez à des caractères qui leur sont communs et que nous vous indiquions tout à l'heure : guerre sans trêve à l'Eglise et à ses plus saintes œuvres, négation impudente des droits les plus incontestables du pape et ardentes sympathies pour ses oppresseurs, dénigrement systématique du clergé séculier et provocations incessantes au mépris et à la haine de tous les ordres religieux.

Ces feuilles vendues à l'iniquité, qui n'ont que des blasphèmes et des outrages pour tout ce que votre foi révère, vous éviterez de les lire, de les acheter, et surtout de vous y abonner. « Séparez-vous de « leur société, vous dit le prophète, et ne vous souillez pas par le « contact de ce qui est immonde. »

Il n'est permis à personne de compter sur ses lumières et sur la fermeté de ses principes, pour se rassurer contre l'influence de ces pernicieuses lectures. Les plus fortes constitutions elles-mêmes s'altèrent par la respiration habituelle d'un air vicié.

La répulsion pour le mensonge et l'erreur diminue par l'habitude qu'on prend de les entendre ; et telle est l'infirmité de notre nature, que la calomnie, quelle qu'en soit l'impudence, laisse toujours dans les esprits quelques traces fâcheuses. Le chef le plus fameux de l'incrédulité moderne le savait bien, et sa cynique recommandation n'a pas été oubliée de ceux qui continuent son œuvre. « Que « celui donc qui se croit ferme ne s'expose pas imprudemment à « tomber. »

C'est avec tristesse et serrement de cœur que nous vous adressons ces observations et ces avertissements. En les terminant, nous sentons le besoin d'emprunter à l'Eglise cette prière qui fait partie de sa liturgie sacrée : « Rendez, Seigneur, la paix à « nos jours troublés, car nul ne peut combattre pour nous, si ce « n'est vous, qui êtes notre Dieu. »

Du reste, de l'excès même du mal il est peut-être déjà résulté quelque bien. On commence, semble-t-il, à le comprendre : il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de discuter les formes gouvernementales entre lesquelles peuvent se partager les prédilections d'hommes intelligents et honnêtes : il s'agit de savoir si la société vivra. Il faut choisir entre l'ordre et l'anarchie, le retour aux traditions chrétiennes et la domination de l'internationale. La vie et la mort se trouvent ainsi placées devant vous, suivant l'expression de l'Ecriture : à nous d'étendre la main vers l'une ou vers l'autre, selon qu'il nous plaira.

Grâces à Dieu, votre choix est fait, et, nous en avons la confiance, rien ne le changera. Oh! quoi qu'il arrive, « restez, « comme vous l'êtes, inviolablement attachés au Seigneur. » *Sic state in Domino, carissimi!*

Mais ne vous bornez pas à demeurer fermes dans la foi, pratiquez les vertus qu'elle commande et faites les œuvres qui la vivifient.

LES LECTURES IMPRUDENTES.

La liberté illimitée de la presse est l'empoisonnement des intelligences établi en principe et pratiqué sur toute la ligne : enfants,

écoliers, jeunes gens, jeunes filles, ouvriers, bourgeois, lettrés, savants, pauvres, riches, personne n'y échappe.

Je mets en fait que sur quatre mille cinq cents journaux et publications périodiques qui s'impriment, dit-on, en France, il n'y en a pas deux cents qui soient irréprochables au point de vue de l'orthodoxie.

Or, qui ne lit un ou même plusieurs journaux? Quels sont ceux qui ont la conscience assez délicate, l'âme assez fortement trempée, pour résister toujours à la manie quasi-générale de savoir tout ce qui se dit, de lire tout ce qui se publie de marquant, de quelque part que cela vienne? Avec une modestie toute moderne, on se dit: « Cela ne me fera point de mal. Cet auteur, ce journal n'est pas « religieux, je le sais d'avance: donc, pour moi, il n'y a pas de dan« ger. D'ailleurs, je ne lis cela qu'au point de vue du style ou bien « pour m'amuser, ou bien encore pour pouvoir en parler avec mes « amis. Je ne lis ce livre impie ou hérétique que pour mieux le « réfuter et défendre ainsi la religion; » et sous ces beaux prétextes, on se plonge tranquillement dans les eaux empoisonnées d'erreurs souvent fort subtiles. Comme on n'a fait préalablement aucune étude philosophique, théologique ou historique sérieuse capable de servir d'antidote au venin que l'on avale, on amasse à plaisir au fond de son intelligence quantité d'erreurs, de préjugés et de sophismes qui y grandissent insensiblement à la faveur des passions du cœur, et, dans un moment donné, se dressent devant la foi comme autant d'objections redoutables dont on ne voit point la solution. Et la foi est ébranlée. Souvent même on croit l'avoir perdue; et le démon, profitant de ce trouble et de cette crise, se rue comme un furieux contre la pauvre âme qui s'est pour ainsi dire livrée d'avance, par son imprudence et sa présomption.

J'ai connu un jeune homme d'environ dix-sept ans qui, s'étant permis de lire certains écrits de Rousseau, fut tellement ébranlé dans sa foi par les subtilités et les sophismes de ce trop illustre fou, qu'il s'imagina ne plus croire à rien. Puni par où il avait péché, il entra dans des obscurités et dans un désespoir incroyables. Il pleurait, il sanglotait. « Je suis perdu, me disait-il, perdu sans res« source! C'est horrible. Je suis le plus malheureux des êtres. » Cet état dura près de trois ans, pendant lesquels l'infortuné voulut plusieurs fois attenter à sa vie. « Je ne puis vivre ainsi, répétait-il; « je suis réprouvé. » Un beau jour enfin la lumière se fit, et cette

pauvre victime des mauvais livres jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

J'ai également connu, entre bien d'autres, une jeune dame d'un esprit distingué et fort agréable, qui se laissa persuader par un libre-penseur de lire quelques-unes des élucubrations de Jouffroy, de Renan et de Proudhon : brodant sur le tout, elle lut deux ou trois livres protestants, toujours « pour savoir ce que c'était. » La malheureuse créature prise au piége, en est encore à se débattre contre une foule de doutes plus ridicules, plus absurdes les uns que les autres, relativement aux vérités les plus élémentaires de la foi et du bon sens. Elle a bien, au fond de son âme, le sentiment et même la certitude que ses doutes ne sont que des niaiseries; mais elle aussi, punie par où elle a péché, s'en trouve poursuivie comme par un essaim de moustiques.

Combien de parents laissent à la portée de leurs enfants de dangereux livres, qui, pour rien au monde, ne laisseraient à leur portée du poison ou des armes à feu! Bien souvent la bibliothèque d'un château est une déplorable pharmacie, où les enfants et les domestiques vont puiser à discrétion les drogues les plus malsaines, les plus mortels poisons. Et l'on est chrétien; et l'on communie sans scrupule!

Un vrai catholique ne devrait pas admettre dans sa bibliothèque, ni même laisser entrer dans sa maison un seul livre suspect au point de vue de la foi ou des mœurs, encore moins un seul livre mis à l'*Index*. L'*Index* est précisément le stigmate imprimé par le souverain-pontife aux livres pervers ou simplement dangereux, que les enfants de l'Eglise ne doivent point lire sans permission spéciale.

Egalement, un vrai catholique ne devrait tolérer sous aucun prétexte dans sa maison un journal ou une revue dont l'esprit fût en désaccord, je ne dis pas seulement avec la foi proprement dite, mais avec l'esprit du saint-siége. La lecture du journal est une de ces influences quotidiennes, permanentes, qui n'agissent que peu à peu sur le jugement; mais cette action est d'autant plus profonde qu'elle est plus lente et plus secrète.

C'est une des causes les plus répandues de l'altération des vrais principes catholiques dans une foule d'excellentes familles, et surtout de jeunes gens, pieux et purs par le cœur, mais à moitié révolutionnaires par les idées.

Entre les feuilles et les revues dites catholiques, les pires sont celles qui enveloppent leurs préjugés de formes plus délicates et d'apparences plus loyales et plus mielleuses.

Que chacun de nous examine donc sa conscience à cet égard, et qu'il réforme tout ce que la loi réprouve dans sa bibliothèque, dans ses lectures et dans ses journaux. G. DE SEGUR.

---

1. **AVIGNON**, *le Comtat et la principauté d'Orange*, par M. Louis DE LAINCEL. — 1 volume in-12 de x-432 pages (1872), chez Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié le *Voyage humoristique* de M. de Laincel, publié en 1869 (Voir notre t. XLIII, p. 327). Le présent volume n'en est pas une nouvelle édition; seulement il y confine et le complète. Exclusivement consacré à l'ancien Comtat et à la ville d'Avignon, il donne, à la place des deux tiers du premier ouvrage, des renseignements cueillis çà et là dans de savantes excursions à travers l'histoire et les sites. Pour enrichir et agrémenter ce nouveau travail, l'auteur n'a pas reculé devant les plus laborieuses recherches : livres rares et manuscrits, il a tout fouillé avec une consciencieuse sollicitude, que le patriotisme, nous ne disons pas de clocher, mais simplement local, lui rendait légère; au surplus, de savantes et obligeantes communications, auxquelles il se plaît à rendre hommage, lui sont venues en aide, et enfin tenant compte, avec une loyauté trop rare de nos jours, des quelques critiques dont son *Voyage humoristique* avait été l'objet ici même et ailleurs, il a tâché d'être irréprochable.

Telle est la genèse de ce volume. Nous aurions préféré, pour notre part et celle du public, une seconde édition du premier, qui, émondant les superfluités et remplissant les lacunes, eût risqué peut-être de rejeter dans l'ombre la première étude, mais qui, à coup sûr, l'eût glorieusement remplacée. En ce cas, deux tomes auraient été nécessaires, mais personne, croyons-nous, ne s'en serait plaint.

L'auteur a encadré son voyage entre une préface et une *postface* où il avertit le lecteur qu'il a dégagé la vérité « vraie, » comme on dit aujourd'hui, des calomnies de plus d'un genre que le parti pris, l'ignorance et la passion ont accumulées dans les écrits modernes qu'il a consultés. Et, en effet, ces prétendus princes de la littérature

moderne le prennent de si haut avec le bon sens et l'histoire, chaque fois que le cléricalisme, leur *bête noire,* est en cause!

Cet intéressant *vade mecum,* non-seulement du voyageur, mais des habitants eux-mêmes du Comtat et d'Avignon, dont beaucoup ignorent leur pays, a un double aspect : il est érudit et descriptif; c'est une œuvre de savant et d'artiste.

Au premier point de vue, il captive et instruit; les sources d'informations abondent : origines des localités, antiquités archéologiques; phases historiques crayonnées à grands traits; personnages illustres; faits principaux du passé lointain ou moderne, entrecoupés d'anecdotes et relevés de réflexions pour la plupart judicieuses, sinon piquantes; enfin, vie politique, administrative et religieuse, appréciée rapidement mais sûrement à vol d'oiseau sous le rayon de la science : tout cela vit et se meut, sans assez de cohésion peut-être, et parfois avec le décousu des documents mis bout à bout sous une forme un peu sèche, mais avec une variété de souvenirs qui fait le plus grand honneur aux patientes investigations de M. de Laincel.

Nous louons encore plus vivement son excellent esprit. La vie paisible et heureuse du Comtat et de la belle ville d'Avignon sous l'administration paternelle des papes, si sottement calomniée par l'ignorance et la mauvaise foi; les crimes des vaudois, trop sévèrement châtiés, il est vrai, par une politique inflexible, mais incontestablement agressifs; les brigandages des huguenots au XVI[e] siècle, et spécialement les excès abominables du trop célèbre baron des Adrets, dont on suit les bandes à la trace du sang qu'elles font couler à flots; les actes sauvages de la révolution, qui vient compléter et dépasser ceux du protestantisme son précurseur; les juifs, l'inquisition, sainement jugés pour la plus grande gloire des papes qui protégeaient les enfants d'Israël contre les haines ardentes des populations exaspérées de leur avidité et de leurs sacriléges, et entouraient la répression de l'hérésie des procédés de mansuétude que l'état des mœurs et l'équité comportaient; ces développements et bien d'autres font justice, à la lumière de la critique, d'une foule de sophismes et de mensonges; ces sortes d'exécutions, pour être sommaires, n'en sont pas moins faites à l'emporte-pièce, et presque toujours décisives.

Nous observerons, néanmoins, que l'auteur, à propos des guerres religieuses du XVI[e] siècle, a l'air quelquefois de renvoyer dos à dos

du tribunal de l'histoire protestants et catholiques (pp. 123, 238, 240) ; que les templiers, dont les possessions étaient si nombreuses dans le Comtat, n'ont pas été supprimés seulement pour le danger de leur puissance, mais surtout pour le scandale de leurs désordres surabondamment prouvés.

Au point de vue de l'art, M. de Laincel est vraiment un maître : partout où il nous conduit, de Carpentras, que Clément VI appelait *l'enclos de ses délices*, à l'orageux mont Ventoux et à ses environs pittoresques, d'Apt à Vaucluse, de Bollève à Sorgues, des environs d'Orange à Avignon, partout il a le très-vif sentiment des beautés séduisantes qui étincellent sous son regard ; et cependant son pinceau n'exagère pas : il rend avec une véridique sobriété toutes les harmonies de ces paysages, de ces cours d'eau où scintille la lumière ; chemin faisant, il éveille quantité de souvenirs historiques ou personnels, et parfois la pointe de l'*humour*, toujours la prestesse et la gaîté d'une phrase sans apprêt, qui jaillit d'elle-même au contact des hommes et des choses, accentuent singulièrement les descriptions. Dans le double domaine de l'archéologie et des annales, l'auteur aime à citer, à citer souvent, ici un poète, un troubadour ; là une chanson populaire ou le récit des fêtes que la foi naïve du bon vieux temps a léguées à notre âge. Hagiographie, seigneurs et châtelaines, pénitents de toute couleur qui répondent par leur bienfaisance aux stupides attaques de l'impiété, églises et monastères, rien n'est omis des créations à la fois magnifiques et touchantes que le génie de nos pères a répandues à profusion dans ces pays, et dont les ruines ou les profanations révolutionnaires témoignent encore, quoique bien tristement, des grandes inspirations qui les avaient suscitées.

Il va de soi que M. de Laincel, dans ces explorations, doit réserver ses meilleures sympathies et les plus charmantes délicatesses de sa manière pour Carpentras, Apt et Vaucluse, pour Avignon surtout, la cité des papes, où il arrive d'un pas alerte, au terme de son voyage. C'est bien là sa ville de prédilection : il s'y attarde, il la parcourt, il en ressuscite d'une plume presque enthousiaste toutes les splendeurs, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, car en lui, l'imagination du poète n'enlève rien à la maturité du penseur : il y a là, disons-le, un souffle puissant de vérité. — Voici donc Avignon superbement assis au bord du Rhône, dans l'éclat encore vif de son passé ; le voici constellé de ses personnages célèbres, de ses

institutions pontificales où une si large part était faite aux franchises de tout genre, et de ses pieuses légendes ; animé de ses fêtes si naïvement écloses des vieilles croyances, et que l'esprit moderne n'a pas entièrement déflorées. Viennent ensuite des *varia* cueillis dans les traditions, les mœurs ou l'histoire, et enfin un coup d'œil sur le Comtat, coup d'œil qui aurait dû, selon nous, précéder et non clore le volume.

En résumé, l'utile et l'agréable, malgré quelques imperfections, s'associent religieusement et patriotiquement dans ces pages.

Elles seront le charme du touriste ; elles feront mieux que lui servir de *guide* à travers monts et vallées : elles dirigeront son intelligence et son cœur, et empêcheront l'une et l'autre de faire fausse route parmi les préjugés et les mensonges dont la libre-pensée a encombré ces lieux si richement dotés par la Providence.

GEORGES GANDY.

2. **LA SAINTE BIBLE**, *avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains*, et INTRODUCTION CRITIQUE *spéciale pour chaque livre*, par M. l'abbé DRACH, du clergé de Paris, docteur en théologie ; — *texte latin de la Vulgate*, TRADUCTION *en regard*, par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix. — ÉPITRES DE SAINT PAUL. — 1 volume grand in-8° de LXXXX-802 pages (1871), chez P. Lethielleux ; — prix : 16 fr.

L'exégèse catholique a fait de grands progrès depuis vingt-cinq ans. Elle le doit un peu à ses ennemis. L'impiété, railleuse au dernier siècle, est devenue, dans le nôtre, grave, empesée, fatidique. Elle s'est présentée au nom de la science : il a fallu la réfuter par la science ; elle s'est piquée de haute critique : on a dû la critiquer elle-même. Au conflit s'est accrue la lumière. — Le point de départ de la négation contemporaine, soit en Allemagne, soit en France, est le rejet pur et simple du surnaturel. Comment, avec de telles prémisses, expliquer le merveilleux si largement répandu dans la Bible ? Il y a là, disent les exégètes rationalistes, quatre éléments distincts, brodés sur une trame plus ou moins historique : 1° des emprunts faits à différentes littératures dans les migrations des peuples ; 2° des mythes, ou fables symboliques, forme très-ordinaire du génie oriental, dont les Juifs ont usé jusqu'à l'excès ; 3° des poëmes, ou chants populaires, fruits de l'enthousiasme, et rendus sacrés par le carac-

tère prophétique que leur ont donné certaines coïncidences tout à fait fortuites; 4° enfin des interpolations malencontreuses, dues à l'ignorance ou à la mauvaise foi des copistes. Grâce à cette découverte, l'Ancien et le Nouveau Testament perdent leurs mystères, l'Homme-Dieu s'évanouit, l'Eglise s'écroule, et la raison humaine est sauvée! — Si misérables que soient de pareilles prétentions, comme on a su les encadrer de grec, d'hébreu et de sanscrit, de parchemins, de médailles, de cartes géographiques et de tout un attirail antédiluvien, les demi-savants n'ont pas manqué de les accueillir, et le peuple lui-même, qui lit plus qu'autrefois et qui comprend moins, leur a servi d'écho. Les gardiens et les défenseurs de la vérité religieuse ont donc été obligés de suivre leurs adversaires sur le terrain où ils avaient dressé leurs batteries. Ils ont interrogé les sources les plus lointaines, mis à contribution l'histoire, les sciences naturelles, les sciences exactes, la philologie et la raison, et constaté, tout bien pesé, que le bagage du rationalisme ne contient, en fait d'exégèse, que des oripeaux, des masques, des boniments de bateleurs et de la fausse monnaie. La Providence leur est venue aussi en aide, et l'Orient a semblé exhumer ses ruines tout exprès pour favoriser leur triomphe. De là un ensemble de travaux qui marquent, dans les études bibliques, le début glorieux d'une ère nouvelle. — De là aussi la nécessité impérieuse de revoir, de modifier, de compléter les anciens commentaires. Les pères de l'Eglise, et, après eux, Tirin, Menochius, Corneille de la Pierre, Picquigny, etc., se sont attachés à la partie dogmatique, et plus encore à la partie morale du texte sacré. Leurs œuvres resteront; mais elles demandent à être enrichies au point de vue de l'histoire et du raisonnement. C'est le travail que poursuivent, depuis quelques années, M. l'abbé Drach et M. l'abbé Bayle. M. Drach est le fils du rabbin converti dont les travaux ont eu un si grand succès. La science des saintes Ecritures, la connaissance des langues anciennes et modernes, le zèle et le dévoûment sont pour lui un héritage de famille. M. l'abbé Bayle, professeur à la faculté d'Aix, occupe déjà un rang distingué parmi nos écrivains. La traduction de l'un et les commentaires de l'autre réussiront-ils à combler toutes les lacunes? Nous n'oserions pas l'affirmer encore, bien qu'il y ait déjà quelques raisons de l'espérer.

C'est un tort, à notre avis, d'avoir commencé une pareille publication par les épîtres de saint Paul. Si riche que soit la matière, elle prête peu à ces développements nouveaux, à ces réfutations piquantes, à ce

déploiement d'érudition contemporaine que promet l'ouvrage et que le lecteur attend. Les épîtres de saint Paul sont, après l'Evangile, le plus riche trésor de la foi chrétienne. Toutes les grandes lignes de nos saintes croyances s'y trouvent dessinées. Toutes les questions difficiles et délicates du péché originel, de la rédemption, de la justification, de la grâce et du libre arbitre, y reçoivent une solution. Nulle part la divinité de Notre-Seigneur n'est mieux reconnue, ni les prérogatives et les destinées immortelles de l'Eglise proclamées plus hautement; nulle part la vie régénérée du disciple de Jésus-Christ n'est peinte avec des couleurs plus vives; nulle part la charité n'a un souffle plus puissant. Mais les découvertes récentes de l'histoire et de l'archéologie ont ici peu de chose à faire : le charlatanisme rationaliste s'aventure peu sur ce terrain. Il faut le dire cependant, car on l'a peut-être oublié déjà, l'ex-séminariste qui a mis, chez nous, l'Evangile en roman, s'est permis aussi de défigurer les apôtres, notamment saint Paul. Quand on a calomnié le Christ, on peut bien jeter de la boue à ses représentants. M. l'abbé Drach, dans une introduction générale aux œuvres du grand apôtre et dans plusieurs études préliminaires sur chacune de ses épîtres en particulier, fait bonne justice des assertions gratuites, des insinuations mensongères, des bévues scientifiques de l'ancien élève de Saint-Sulpice. Mais de telles sorties ne sont qu'accidentelles et d'importance secondaire. Ce n'est donc pas, nous le répétons, à cet endroit des livres sacrés que les nouveaux commentateurs auraient dû commencer leur tâche. Il fallait entrer d'abord dans la Genèse ou dans l'Evangile. On y aurait saisi l'ennemi corps à corps, et la lutte, dont l'issue n'était pas douteuse, eût vivement intéressé à l'œuvre tout entière. Remarquons aussi que M. l'abbé Drach s'attarde souvent dans des citations très-connues et s'embarrasse dans de fréquentes répétitions. Il dit beaucoup, il est abondant, prodigue, mais trop rarement *neuf*. Ajoutons enfin que ses notes, censées françaises, abondent en grec, en latin et même en allemand, au point de faire oublier dans quelle langue elles ont été rédigées. — Quant à la traduction de M. l'abbé Bayle, elle est ordinairement claire et élégante, mais parfois fidèle jusqu'au scrupule, et trop rapprochée du mot-à-mot.

En somme, nous comprenons un peu l'accueil réservé et timide que cette publication a reçu jusqu'à présent. Qu'on se hâte donc, s'il est possible, de produire quelque partie plus propre à la faire valoir. Pour notre compte, nous serons heureux de voir se réaliser les

espérances qu'elle nous inspire, et de constater les services qu'elle peut rendre.

LE VERDIER.

3. **LE CANTIQUE** *des cantiques appliqué à l'eucharistie, commentaire des trois premiers chapitres*, par Mgr DE LA BOUILLERIE, évêque de Carcassonne. — 1 vol. in-12 de XXVIII-393 pages (1872), chez V. Palmé; — prix : 3 fr. 50 c.

Les beaux siècles de la piété chrétienne mettaient leur plus douce joie dans la lecture et la méditation de nos saints livres, que le protestantisme nous reproche de soustraire aux regards des fidèles : presque toutes les homélies des pères roulent sur l'interprétation de la Bible et les leçons qu'on doit en tirer pour la conduite et les mœurs. On sait comment saint Jérôme animait les dames romaines à cette étude, et comment lui-même y consacra sa vie, ses forces, son puissant génie. Or, la pensée constante des pères, c'est, par rapport à l'Ancien Testament, ce mot de saint Paul : *Omnia in figura contingebant eis :* un parallélisme continuel entre la loi ancienne et la loi nouvelle. D'une part, l'ombre, la prophétie, la figure, *in figura;* de l'autre, Jésus-Christ, type suprême, écartant toutes les ombres, réalisant toutes les figures, accomplissant toutes les prophéties. Saint Augustin en vient à dire, en plusieurs endroits de ses écrits, que les livres de l'Ancien Testament, pris à part et abstraction faite du Nouveau, ne sont qu'une lettre morte et une langue inintelligible. « Il les compare à des caractères inconnus tracés sur une « muraille, et qui ne présentent à l'esprit aucun sens (p. VII). » — Sous le langage voilé des prophéties, nous dit-il, sachez voir et comprendre Jésus-Christ, et, par la vertu de ce nom seul, les œuvres prophétiques acquerront une merveilleuse saveur. « Chaque parole « de la sainte Ecriture, poursuit Mgr de la Bouillerie, devient ainsi « pour le lecteur chrétien un enseignement fécond et plein de « charmes. Tout y est symbole et image; tout y reflète Jésus-Christ, « la vie chrétienne et le ciel; tout y enchante l'imagination, en « même temps que tout y élève l'esprit et y contribue à purifier le « cœur (p. VIII). » Aussi est-il bien regrettable que la méthode des pères ait été abandonnée peu à peu dans la prédication de la parole de Dieu, et que nous n'ayons pas, au moins dans quelques églises, comme au *Gesù* de Rome et de Paris, ces discours d'une exégèse populaire qu'on appelle *leçons d'Ecriture sainte.* Le P. Zucconi, par exemple, en a laissé cinq volumes, qui sont à la fois un modèle et un trésor.

Le vénérable évêque de Carcassonne, à qui nous devons déjà plusieurs ouvrages sur la divine eucharistie, a pensé qu'il serait encore utile aux âmes en commentant pour elles, selon la méthode des pères et en se servant principalement de saint Bernard, le livre mystérieux du *Cantique des cantiques*. Le sens littéral, à la vérité, peut offrir quelque prise aux imaginations ardentes et indiscrètes; mais il n'est ici, pour ainsi dire, que l'accessoire; le sens figuré y domine tellement, que l'autre n'est plus qu'une sorte de point d'appui pour s'élever à des considérations sublimes, séraphiques. Selon les commentateurs juifs, le *Cantique* représente l'amour de Jéhovah pour son peuple; les commentateurs chrétiens y voient la figure de l'immense amour du Sauveur pour l'Eglise et pour les âmes qu'il a rachetées. Salomon, roi et pasteur, n'est-ce pas Jésus-Christ? l'épouse, tour à tour princesse et simple bergère, n'est-ce pas l'âme chrétienne ici-bas, ou encore la sainte Eglise participant à la royauté divine, et cependant se faisant humble et petite afin de mieux ressembler à celui qui nous a reconquis par l'humiliation volontaire et le sacrifice? L'application du *Cantique* au sacrement adorable où réside l'Epoux naît aussi comme naturellement, et les paroles enflammées qui le composent vont si bien au cœur reconnaissant et fidèle, qu'aucune autre partie de l'Ecriture ne s'y rapporte aussi parfaitement. — Dans la traduction, du reste, le vénérable auteur s'attache à présenter toujours le sens figuré. « Je pars de ce principe « unanimement admis par les pères, nous dit-il, que le *vrai* sens « du livre des *Cantiques* en est le sens figuré. Je m'attache donc à « ce dernier sens, et c'est lui que je traduis en français. C'est éga- « lement à lui que mes interprétations se rapportent (p. XXIV). »

Ainsi se présente l'ouvrage, embrassant, verset par verset, les trois premiers chapitres du livre sacré. Autour de chacun de ces versets sont groupées quelques pensées pieuses en harmonie avec lui, et, le plus habituellement, se rapportant à la sainte eucharistie. Ce sont encore plus des élévations du cœur que des déductions pour l'esprit. C'est donc surtout au pied de l'autel que ces pages devront être lues, dans les visites au saint sacrement, pendant la messe, à l'adoration des Quarante-Heures et même pour la sainte communion. Il y a cinquante-neuf méditations ou élévations. Ce sont choses qui ne se résument point. On sait avec quelle tendresse, quelle douce suavité, quelle aimable poésie, Mgr de la Bouillerie sait faire parler une âme devant son Rédempteur. Appuyé ici sur le texte

divin, il gagne encore en onction. Après avoir prié avec lui et comme lui, le fidèle s'apercevra que non-seulement son cœur s'est délicatement et saintement ému, mais que de grandes lumières sont descendues dans son esprit.

4. **LE CATHOLICISME** *avant Jésus-Christ*, *études sur les croyances des peuples qui ont précédé l'ère chrétienne*, par M. l'abbé P.-J. JALLABERT. — 2 volumes in-8° de 424 et 352 pages (1872), chez V. Sarlit; — prix : 12 fr

On sait que le rationalisme contemporain s'efforce de faire considérer le catholicisme comme une sorte d'échiquier religieux dont les diverses pièces ont été prises un peu partout, spécialement dans l'Inde et la Perse. Démontrer, d'une part, que le paganisme n'a rien qui égale l'incomparable élévation des dogmes du christianisme et la pureté de sa morale ; d'autre part, que les prétendus plagiats qu'on objecte sont seulement les vestiges de la révélation primitive dans toute l'antiquité ; voilà surtout, de nos jours, le double objectif de l'apologétique chrétienne. C'est au second point que s'est attaché M. l'abbé Jallabert. A-t-il fourni à la religion et à la science des documents inédits? A-t-il simplement résumé, — tâche fort utile, — les preuves anciennes et nouvelles qui établissent victorieusement sa thèse? C'est, croyons-nous, à ce dernier labeur qu'il s'est borné, bien qu'il prétende, dans son introduction, faire avancer la question dont il s'empare, sans avoir néanmoins la prétention de l'épuiser.

Comme simple résumé des preuves innombrables que l'érudition contemporaine accumule sans cesse, deux volumes ne pouvaient suffire, si réduit que fût le cercle où l'on voulait s'enfermer. Aussi, M. l'abbé Jallabert, craignant d'être trop long, a-t-il été forcément trop court. S'adressant à des sources déjà anciennes, notamment dans le premier volume à Pluche qui a vieilli, il a rarement interrogé les précieux travaux qui, de tous côtés, dans notre siècle, ont glorifié la Bible et mis au grand jour de l'histoire les traditions religieuses de l'Orient et de l'Occident; il ne fait pas assez parler les manuscrits tirés de la poussière des siècles, les palais, les monuments, les stèles, dont le langage énigmatique a été sûrement interprété par l'intrépide patience des savants. Il connaît bien les antiquités grecques et romaines ; mais les autres lui sont moins familières ; quand il s'en occupe, ses autorités sont rares et son savoir est incomplet ; nous estimons, de plus, que ses notes sont trop peu abondantes, et

ses citations beaucoup trop sobres ; dans ces matières, il faut faire à chaque instant la preuve, reproduire scrupuleusement les textes latins et grecs, et, pour ce qui regarde les langues orientales, renvoyer le lecteur aux érudits dont les lumineuses découvertes ont résolu tant de problèmes, confondu tant d'erreurs.

Expliquons maintenant la donnée principale de ces deux volumes. Le titre la fait pressentir. Ce n'est pas seulement la religion primitive, c'est le catholicisme primitif qu'on veut nous révéler. Mais qu'est-ce à dire? le catholicisme, qui compte dix-huit siècles de gloire, est-il l'accomplissement pur et simple des figures primitives? A lire M. l'abbé Jallabert, on serait tenté de le croire, et ce serait une grave erreur. Evidemment, il y a progrès dans l'œuvre divine des trois révélations. La première, celle qui fut faite à nos premiers parents et aux patriarches, a été dépassée par la révélation juive, et celle-ci, à son tour, est énormément distancée par les inénarrables merveilles de la loi d'amour. Nul doute que les grandes lignes du catholicisme ne se retrouvent dans les traditions du monde avant la venue du Christ ; mais quelle différence entre le sens des symboles et celui de la réalité ! Pour n'en citer qu'un exemple, il est certain que toutes les nations ont cru qu'il fallait certains rits pour attirer sur les hommes les grâces du ciel ; mais ce ne sont pas seulement les grâces d'en haut que la loi nouvelle fait descendre sur leur misère : elle les élève, par la sainte eucharistie, jusqu'à Dieu, elle les fait en quelque sorte, comme dit saint Paul, participer à la nature divine ; dans les vieilles traditions, l'offrande, souvenir de la création des choses et de l'homme, était séparée du sacrifice qui prophétisait le Sauveur à venir : depuis dix-huit siècles, l'offrande et le sacrifice sont réunis dans l'auguste sacrifice de nos autels.

Ce n'est pas tout. En se complaisant dans la peinture du catholicisme *primitif*, l'estimable et savant auteur essaie de le montrer resplendissant dans les superstitions du paganisme, pleinement visible dans son culte, dans ses dogmes, dans sa morale ; et cependant il avoue que, de siècle en siècle, après la dispersion des peuples, la civilisation qui était née de l'enseignement divin s'était progressivement éteinte sous un amas d'erreurs grossières et de passions infâmes. Si d'ailleurs le soleil primitif de la vérité a éclairé toujours le genre humain, pourquoi ces mystères interdits aux profanes, et qui gardaient, suivant M. l'abbé Jallabert, la pureté et l'intégrité des premières révélations? pourquoi les plus sublimes philosophes de la

(M. Vincent D'INDY). — 1 volume in-12 de 216 pages (1872), chez C. Douniol et Cie ; — prix : 1 fr. 25 c.

Ecrire un tel livre à dix-neuf ans, c'est la marque d'un talent précoce qu'il nous faut tout d'abord saluer. Les citations et les souvenirs classiques y sont fréquents et d'heureux choix, la rédaction pleine de verve, l'histoire élégamment racontée. C'est celle du bataillon dont l'auteur fit partie, cela va de soi, et le titre en avertit ; il n'y a donc point à y chercher un tableau général du siége de Paris, encore que de temps à autre, pour la bataille de Buzenval par exemple, M. d'Indy ne recule pas devant des considérations et des jugements du ressort historique proprement dit. Il est sévère pour le général Trochu, à qui surtout il reproche le manque de résolution, et, si une résolution est prise, l'inhabileté à l'exécuter avec toutes les ressources convenables requises par les circonstances. Nous n'entrerons point dans ce débat. — L'auteur s'attache aussi à relever la garde nationale du mépris auquel nous l'avons vue en butte après la commune, et cette autre thèse est appuyée de faits qui nous semblent péremptoires. Il distingue deux époques : la première, à la suite du 4 septembre, devant le péril du blocus de Paris, moment où le patriotisme se déclara avec une admirable intensité, et où la discipline eut quelque chose de merveilleux ; la seconde, lorsqu'on s'aperçut de l'ineptie et de la faiblesse des chefs, et que le comité international entama les corps par une propagande active que le gouvernement ne voulut pas voir. C'est la première fois que nous trouvons les choses présentées aussi carrément sous ce jour. Quelques-unes des pages employées à cette démonstration sont animées d'un souffle remarquable. Et, de fait, les traits héroïques sont nombreux, depuis ces jeunes gens, soldats d'hier, bravant des souffrances inouïes, ou montant à l'assaut des ouvrages prussiens, jusqu'à cet enfant de *onze ans* battant la charge intrépidement sous une grêle d'obus (p. 156). Et quant aux gouvernants d'alors, sous quelles couleurs ils nous sont montrés !
« Je ne les accuse pas de trahison : non ! mais ils furent tellement
« nuls et ineptes, que dans vingt ans on ne saura seulement plus
« leurs noms. O ambition, égoïsme ! voilà les seuls souverains qui
« gouvernent l'humanité. Ce qu'on nomme désintéressement est un
« mythe, on fait tout pour le *moi* individuel, rien pour le grand
« *moi* qui est la patrie. Seulement, quand on réussit on s'appelle
« César, Charles-Quint, Napoléon ; tandis que, lorsqu'on est petit,
« nul, sans valeur, l'histoire n'enregistre que la catastrophe sans se

« soucier de ceux qui conduisent le pays; et alors on peut s'appeler « impunément Trochu, Jules Favre, Gambetta (p. 184). » Cette boutade fera connaître à nos lecteurs la manière de M. d'Indy.

La première partie de son livre, tout à fait personnelle, n'a point, à beaucoup près, le mérite et l'intérêt de la seconde. Parmi les révélations qu'il adresse au public, notons ce qui regarde ce bons messieurs de la commune future, qui, au nombre de 60,000, avaient reçu de leurs chefs occultes l'ordre de ne pas combattre contre les Prussiens, et de rassembler le plus d'armes possible pour inaugurer un nouveau 4 septembre au moment propice (p. 123) : sectaires railleurs, grands amis de la chope et du cognac, en qui s'était incarné tout le patriotisme français! Voilà ce qu'il est juste d'accorder à la décharge du général Trochu. « Ajoutez-y les « rivalités de corps, les soldats insultant les gardes nationaux, les « officiers de ligne et de mobile éternellement en discus- « sion (p. 120). » — Nous signalerons aussi plusieurs passages sur les conditions nouvelles de la guerre, et qui font honneur au jeune écrivain : « Les hauts faits, les grandes actions, ne sont plus accom- « plies par des hommes, mais par des machines que l'on nomme « batteries, régiments ou corps d'armées, qu'un eunuque fait mou- « voir à son gré, du fond de son cabinet, comme autant de marion- « nettes de carton (p. 99)... Aujourd'hui, peu importe que les « hommes soient braves ou lâches ; le nombre fait tout. » — Un mot des souffrances endurées par nos défenseurs. Dans la nuit de Noël, au bastion, par 18 à 20 degrés de froid, la paille même manquant, les lits étaient simplement de la neige durcie, avec un morceau de glace pour oreiller ; on s'enveloppait tant bien que mal dans les couvertures, dont quelques-unes étaient gelées à tel point qu'il fallait les forces réunies de trois hommes pour les dérouler. Les rations étaient gelées avant d'arriver au poste, et il fallut casser à coups de crosse l'eau-de-vie pour la distribuer *en morceaux* (p. 87).

Ce petit livre intéressera donc ; il nous paraîtrait plus recommandable encore si le sentiment chrétien, en face de la mort surtout, s'y affirmait d'une manière plus accusée. V. Cordemais.

22. L'HOMME, par M Ernest Hello ; — *précédé d'une introduction*, par M. Henri Lasserre. — 1 volume in-8° de xxviii-448 pages (1872), chez V. Palmé ; — prix : 4 fr. 50 c.

C'était à l'époque où l'empire français étalait devant le monde

entier sa richesse, son luxe et sa corruption. « ... Errant un jour, « avec un camarade, dans les jardins cosmopolites de l'universelle « exposition, dit M. Lasserre, je rencontrai un homme. Oui, c'était « un homme. Sa tête, étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux « légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut « oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et « terrible, de cette lumière supérieure que les hommes ont appelée « le génie. Le front était vaste comme la pensée. Le dos, légèrement « voûté, comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de « quelque invisible univers.— Cet homme m'aborda, et, faisant un « geste fatidique, me dit gravement ce seul mot : « Mon ami, je « m'étonne. » — Je le regardai comme pour lui demander ce qui « causait sa stupeur... Il reprit : « Je viens de passer devant les « Tuileries, et elles ne brûlent pas encore ! » — Ce fut à mon tour « d'être stupéfait... Il ajouta lentement ces paroles dont j'entends « encore l'accent indéfinissable : « Les Barbares tardent bien à ve- « nir !... Que fait donc Attila ? » Et, rentrant dans son silence, il me « quitta. — Cet homme, c'était Hello... Hello a souvent de ces re- « gards profonds, presque terribles, qui percent tout à coup l'épaisse « apparence des choses pour en signaler brusquement la réalité « véritable et entièrement inattendue...

« Il y a en lui du de Maistre et du Pascal, et comme un écho de la « voix d'Isaïe... Quand je le lis, je crois voyager dans un pays de « montagnes. J'admire des splendeurs et je côtoie des abîmes. Ici, « la région des aigles et l'habitacle de la foudre...; là, des gorges « béantes et noires, des crevasses titanesques qui semblent descen- « dre jusqu'aux assises de la terre...; des blocs erratiques, laissés sur « la pente des monts par quelque catastrophe contemporaine des six « jours de Dieu ; des rocs de granit fendus comme par une hache ou « coupés à pic par des cataclysmes inconnus; des fleuves qui tom- « bent comme une poussière d'argent du haut des cimes inexplo- « rables ; des végétations énormes ; des arbres prodigieux que le « déluge a baignés de ses eaux ; et puis, sous le pied du passant, des « herbes parfumées, de petites fleurs exquises qui refusent d'habi- « ter dans les jardins dont l'homme est le maître, et qui s'épanouis- « sent librement dans ces déserts voisins du ciel ; de grands espaces « arides et effrayants ; des oasis ; des nappes de lave solide..., et, « par dessus toutes choses, la solitude, l'immensité, le silence, je ne « sais quoi de terrible : telle est la montagne, tel est Hello...

« L'élévation est le caractère le plus frappant, le caractère général « et essentiel d'Ernest Hello... Partout on se sent au-dessus de la « couche souillée que piétine la foule humaine. Il y a des neiges et « des glaces; il y a de vastes étendues pierreuses où le pied se dé- « chire; il y a des éboulements formidables...; il n'y a pas de boue: « la fange est absente. La fange est absente; première et étrange rai- « son de l'impopularité d'Hello. — Seconde raison : ses qualités « sont d'un ordre trop haut pour la moyenne des esprits, pour ce « qui est déjà au-dessus de la plèbe, pour... la bourgeoisie intellec- « tuelle. Mais si la médiocrite méconnaît et déteste Hello, Hello, « à son tour, a pour la médiocrité une exécration qui va parfois... « un peu au delà de la justice... Hello possède à un degré éminent le « sentiment de l'absolu, la notion de l'intégrale justice, la claire vue « de l'ordre éternel, et c'est là sa grandeur, sa magnificence et sa « gloire... Or, concevant si bien ce qui devrait être, ce qui pour- « rait être..., il advient qu'il supporte difficilement les grands et les « petits désordres d'ici-bas... Un certain amour de la gloire le jette « peut-être par moment hors de son véritable équilibre... La sain- « teté eût pleinement équilibré cette puissante nature et donné à ce « beau génie toute sa force, toute sa fécondité, toute sa splendeur. « Hello a le génie d'un saint, d'un saint comme a pu l'être le grand « Denys l'Aréopagite. Il a le génie d'un saint, et ce n'est pas un « saint. »

Qu'on ne croie pas à une plaisanterie de notre part. M. Lasserre, publiciste fort distingué d'ailleurs et fort estimable, a écrit et répété tout cela en vingt-quatre pages, — et M. Ernest Hello en a fait le frontispice de son dernier volume. De la part de M. Lasserre est-ce une mystification? Non; c'est un coup de pavé amical. De la part de M. Hello est-ce une audace d'amour-propre? Point du tout. Un excès d'humilité? Pas davantage. Les deux amis ont sacrifié à la manie toute moderne de se présenter ensemble au public, l'un couronnant l'autre. Ce n'est pas ainsi que les choses se faisaient dans les meilleurs siècles de notre littérature française. L'*Imprimatur* du roi et l'approbation concise de la Sorbonne suffisaient, comme passeports et recommandations, aux auteurs les plus ambitieux. Nous avons raffiné à cet égard. Et, pour comble de délicatesse et de distinction, le raffinement s'attache de préférence aux ouvrages de dévotion et d'apologie religieuse. Il faut maintenant à ces ouvrages, le jour où ils paraissent en librairie, des félicitations, même épisco-

pales, de l'encens, des fleurs, des madrigaux. Encore si la marchandise répondait toujours à la réclame ! Mais, derrière les cassolettes, les panégyriques et les brevets de sublime « qu'y a-t-il souvent ? » La Fontaine a donné la réponse. En vérité, on a l'air de tenir boutique, et c'est un impardonnable ridicule. Ajoutons que c'est un véritable malheur quand le ridicule jaillit sur un homme de mérite comme M. Hello.

Car, sans partager l'enthousiasme de M. Lasserre, nous convenons facilement que M. Hello a du mérite. Nous n'avons point cité l'introduction de son livre pour l'écraser sous les hyperboles d'un confrère trop dévoué, mais pour dégager de ces hyperboles les justes éloges qui doivent lui revenir. Au physique, il est vrai, on perd, sans doute, à n'avoir point vu son « dos d'Atlas, » ses « yeux « fulgurants, » et son « geste fatidique ; » mais on peut, croyons-nous, l'estimer sans cela. Il y a même, dans ses ouvrages, quelque chose de mieux : le reflet d'un grand caractère, et, à défaut de génie, les signes incontestables d'un vrai talent. L'élévation de l'âme, la profondeur des idées, la souplesse du style, autant de qualités qui lui appartiennent, et moins, que personne, nous tenterons de les lui refuser. En faisant des réserves sur ses précédentes publications, nous avons toujours regretté qu'il nous imposât une telle nécessité. Un homme de science, de foi et de courage, qui cherche avidement la vérité et ne craint pas d'en faire profession, dût-il y perdre les faveurs du monde, est un phénomène assez rare aujourd'hui pour avoir droit aux sympathies des cœurs honnêtes et au respect de la critique. Malheureusement, M. Hello a une grande infirmité littéraire : la passion de l'extraordinaire et de l'imprévu. Le P. Lacordaire remerciait Dieu d'avoir en horreur le lieu commun. M. Hello pourrait se rendre le même témoignage, s'il n'avait pas visé trop loin et trop haut ; mais l'originalité qu'il veut se donner gâte celle qu'il pourrait avoir.

Le titre seul du livre que nous avons sous les yeux en est la preuve. L'*Homme* : ce mot sonne bien, pique la curiosité et semble ouvrir d'immenses horizons. Au résumé, de quoi s'agit-il ? *Tolle, lege*, nous crie M. Lasserre. Prenons donc et lisons.

L'ouvrage est composé d'articles insérés à de longs intervalles dans différentes revues : *Collegi ne pereant ;* encore un signe de l'époque. — Il est divisé en trois parties : la vie, la science, l'art. Dans la première, des études morales sur l'avarice, les préjugés, le

respect humain, l'indifférence, l'honneur, la médiocrité, le mystère, le monde, les voyages; dans la seconde, une esquisse très-vive de l'histoire de la philosophie, des coups de griffe implacables aux impies du XVIIIe siècle, des considérations, excellentes pour la plupart, sur les rapports de la foi et de la science, sur l'ignorance en matière religieuse, le retour au paganisme, l'eau bénite, le signe de la croix, etc; dans la troisième, l'origine, le but, la grandeur de l'art, ses phases diverses depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et le mépris dans lequel il tombe actuellement, puis l'anatomie, si l'on peut ainsi parler, du drame, du roman, du style, et une amère critique de la critique contemporaine.

Par quel lien toutes ces choses se tiennent-elles, et par quelle voie reviennent-elles au titre qui les annonce? « Les travaux qui « composent ce volume, dit M. Hello, vont tous au même but « par des routes différentes. Inspirés par un souffle unique, ils « n'ont qu'à suivre ce souffle pour aller en leur lieu, et c'est à ce « souffle-là que je les abandonne. Ce lieu, c'est l'Unité : l'Unité « qui est le cachet du Vrai, du Beau et du Bien, posé sur chaque « brin d'herbe et sur chaque sphère céleste... Ce livre est *un* essen- « tiellement et *divers* accidentellement. Son unité consiste à présen- « ter partout la même vérité, et à en suivre, dans la Vie, dans la « Science, dans l'Art, comme trois miroirs où se reflète le même vi- « sage, comme trois branches du même arbre, comme trois articles « de la même loi... J'espère être compris par tous les esprits élevés « (pp. XXVI, XXVII). » Flatteuse espérance, mais qui pourrait ne point se réaliser ! Pour nous, dans ce triple miroir, nous voyons bien Alceste, Trissotin, Harpagon, Marforius et quelques autres encore, mais non pas l'*Homme*, ou, s'il nous est donné de l'y entrevoir, c'est derrière l'ampleur exubérante de ses contrefaçons. Pour faire connaître et aimer l'humanité régénérée par le christianisme, — ce que désire évidemment l'auteur, — le meilleur moyen n'est pas d'étaler au grand jour ses plaies et ses ignominies.

Un tel penchant pour les sentiers non battus, lorsqu'on ne sait point le modérer, conduit inévitablement à trois sortes d'exagérations, à celles des pensées, des sentiments et du langage. Nous les rencontrons toutes ici. — M. Hello est un *penseur*. Sans le mettre à côté de Pascal ou de Joseph de Maistre, on doit lui accorder qu'il a un remarquable coup d'œil dans les choses de l'ordre intellectuel. Il défait, en se jouant, les nœuds de l'histoire; les

sources de la littérature et de la science semblent n'avoir rien de caché pour lui; il s'ébat dans la métaphysique comme dans son élément naturel. Plus il contemple de haut la vérité et la beauté contingentes, plus il paraît heureux. « Tout près, dit-il très-« bien, l'objet regardé aveugle l'œil; trop près, il le fatigue; « lointain, il le repose; immense, il le ravit. Et la vue physique « est l'image de l'autre. C'est la portée du regard qui le fait « beau, qui le fait calme, qui le fait souverain et qui le fait pur « (p. 133). » Nous pourrions transcrire ici plusieurs pages dignes de figurer parmi les plus profondes et les plus belles qui aient été imprimées depuis longtemps. Mais, arrivé à une certaine élévation, à celle qui devrait lui servir de limite, l'esprit du penseur, au lieu de planer majestueusement, s'efforce encore de monter, s'agite, bat de l'aile, revient dix fois sur ses traces et tombe, ne sachant plus ni se soutenir ni descendre. Et ceux qui voulaient le suivre ont gagné le vertige, peut-être même une migraine. M. Lasserre explique cet accident par le contact trop prolongé du *sublime* (pp. VI, VII), appréciation aimable, mais peu exacte. — M. Hello est un moraliste, et des plus richement doués. Nul ne sonde mieux les replis du cœur, nul ne découvre plus vite les misères humaines, nul n'a pour le vice des traits plus vifs, plus pénétrants. Ses portraits de l'avare, de l'homme médiocre, de l'homme du monde, sont, dans leurs meilleures parties, de vrais chefs-d'œuvre. Le réalisme, la philosophie et le décalogue ont rarement contracté une plus heureuse alliance. Mais l'écueil est à côté, et il ne l'évite point. Tout entier aux passions qu'il analyse, aux fautes qu'il met à nu, aux petitesses et aux hypocrisies qu'il démasque, il oublie que les plus défectueuses natures ont de bons côtés, qu'il faut savoir gré à certaines personnes du mal qu'elles ne font pas, enfin qu'un peu d'amour peut racheter de grands égarements. Alors, rien ne saurait contenir son impétueuse rigueur : il frappe, taille, renverse, sans réfléchir qu'en châtiant les coupables il massacre aussi des innocents, et qu'après tout, ce qu'il traite de crime pourrait bien quelquefois n'être au fond qu'une peccadille. « Parmi les poisons qui sont dans l'air, dit-il, je veux comp-« ter et signaler ce grain d'admiration qui se glisse entre quelques « grains de blâme, quand il s'agit de dire : Voilà le mal. Notre de-« voir est de flétrir et non pas de faire quelques réserves délicates « (p. 101). » Notre-Seigneur, dans l'Evangile, professe sur l'ivraie morale une doctrine un peu différente. Sachons donc quelquefois

attendre la moisson. — M. Hello possède aussi admirablement la langue française. Il en tire tous les sons, depuis le roulement du tonnerre jusqu'au frémissement de la brise et au bourdonnement de l'abeille. Il en fait, suivant l'occurrence, une arme terrible, un jouet délicat, une poétique parure. Il en abuse aussi parfois; il la force, il la fausse. Ce n'est pas un calcul chez lui. Il a écrit avec beaucoup de sens : « Le grand style, le seul qui soit permis désormais, s'oublie, « par conséquent il se trouve et se possède... La beauté souve- « raine... se refuse à qui veut se parer d'elle ; elle se livre à qui veut « se servir d'elle (p. 418). » Mais le style le plus inconscient de lui-même suit presque toujours, chez celui qui l'emploie, le mouvement de l'esprit et le battement du cœur. Or, nous l'avons dit, M. Hello a des intempérances assez fréquentes de pensée et de sentiment. Quand il se perd à la poursuite d'une idée qu'il ne peut saisir dans sa plénitude, la phrase chemine et se fourvoie avec lui dans un labyrinthe d'abstractions. C'est alors qu'il jette sur le papier les grands mots de *hauteur*, de *profondeur*, d'*abîme*, et tant d'autres qui font le désespoir de ses lecteurs. Si, au contraire, il veut flétrir la sottise ou l'immoralité, le réalisme le plus rude succède aux vaporeuses expressions, le substantif et l'adjectif deviennent complices d'une colère qui oublie à la fois et le vrai et le beau. M. Lasserre estime que ce genre-là fera école. Non; car il n'est que l'imitation lointaine d'un autre genre dont M. Louis Veuillot garde le secret. — En somme, M. Hello dépasse de beaucoup le commun des écrivains. Il eût même pris rang parmi les meilleurs de notre siècle, n'était le petit travers qui donne un cachet trop exclusif et trop excentrique à ses ouvrages, et les empêche généralement d'être goûtés. Ce n'est pas « l'horreur « de la fange » qui lui vaut « l'impopularité: » les amis de la fange ne l'ont jamais lu. Ce n'est pas non plus la « hauteur » où il aime à se porter : d'autres aigles, avant lui, ont gagné la sympathie des simples mortels. Les grandes causes qui l'isolent sont le désir trop vif qu'il a de s'isoler, et la malencontreuse aptitude de son talent à servir un pareil désir.

Telles sont les réflexions que nous ont inspirées l'introduction et le corps de son dernier volume. Nous les formulons avec la brièveté imposée à notre revue, non pour mettre les lecteurs en garde contre cette publication, —nous voudrions qu'elle eût une place dans toutes les bibliothèques, — mais pour guider certains jugements trop faciles à fléchir, pour réduire à leur juste valeur les appréciations

trop orientales, et pour mettre en modeste prose, à l'usage « des vul-« gaires humains, » les hymnes un peu éthérés que l'amitié lui consacre. Nous savons bien qu'en parlant de la sorte nous encourrons la note infamante de « médiocrité ; » mais nous nous en consolerons en pensant à la sagesse de ce conseil, que M. Hello devrait graver sur son pupitre : Medio *tutissimus ibis*. Le Verdier.

23. **SAINT JOSEPH** *protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus*, par le P. C. Verhaege, prêtre de la congrégation des SS. CC. (Picpus). — 1 volume in-12 de XIV-528 pages (1872), chez Mme veuve C.-J. Fonteyn, à Louvain, et chez A. Broussois et Cie, à Paris ; — prix : 3 fr.

Gloires et vertus de saint Joseph, telle est la division aussi bien que le titre de cet ouvrage. Dans la première partie, qui est de beaucoup la plus étendue, l'auteur s'applique à faire ressortir la dignité suréminente du grand patriarche des circonstances de sa vie que l'Evangile et la tradition nous font connaître, ainsi que des fonctions qu'il dut remplir comme époux de Marie et comme père de Jésus. Des trois personnes qui composent ce que l'on a appelé la *Trinité terrestre*, Joseph est, il est vrai, la plus effacée. Toutefois, il fait partie du groupe sacré : c'en est assez pour qu'il attire l'attention et l'amour de l'âme pieuse. Le souverain-pontife Pie IX, en le choisissant pour patron de l'Eglise catholique, l'a désigné à son tour à la piété des fidèles, et partout cette piété, déjà éveillée depuis des siècles, s'est signalée par des manifestations plus éclatantes que jamais. Aujourd'hui, la dévotion au mois de saint Joseph est aussi générale que celle du mois de Marie, et le jour de sa fête est au nombre des solennités les plus chères au cœur du vrai chrétien. Cet accroissement de piété devait naturellement provoquer une étude plus approfondie de ses perfections ; et bien que l'Evangile soit très-sobre de détails à son sujet, il y a dans la double fonction qu'il remplit et dans la part qu'il prit aux mystères de l'enfance et de la vie cachée du Sauveur, une base aussi large que solide aux plus hautes spéculations.

Après les gloires de saint Joseph, l'auteur offre le spectacle non moins attrayant de ses vertus. Jamais peut-être il ne fut plus opportun de présenter au monde ce modèle parfait de la foi, de l'abandon absolu à la Providence, de l'humilité, de l'amour du silence, de la vie obscure, de la pauvreté laborieuse et résignée. L'imitation de ces vertus, voilà la partie pratique de la dévotion à saint Joseph, le fruit spécial qu'elle doit produire.

Pour remplir ce cadre, l'auteur a puisé abondamment dans un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons ceux de Marie d'Agréda, de Gerson, du P. Faber, et principalement ceux de M. l'abbé Coulin. Comme les citations, parfois très-longues, sont presque toujours textuelles, et, de plus, sont fréquentes, le style est naturellement très-disparate, d'autant plus que les auteurs mis à contribution diffèrent singulièrement les uns des autres sous tous les rapports. En outre, dans la première partie surtout, le ton est généralement forcé, et nous aurions pu relever une foule d'expressions exagérées, d'images outrées, de considérations alambiquées, qui dépassent le but, car elles fatiguent plus qu'elles n'édifient.—Cet ouvrage suppose des recherches et renferme ce que les théologiens et les bons auteurs de la vie spirituelle ont dit de plus important sur le sujet qu'il traite; mais il aurait fallu s'approprier tous ces matériaux, les fondre ensemble et les reproduire en un volume moins compacte, et sous une forme plus simple. A. MARCHAL.

24. **JOURNAL** *d'une mère pendant le siége de Paris*, par Mme Marie SÉBRAN. — 1 volume in-12 de XII-380 pages (1872), chez Didier et Cie; — prix: 3 fr.

Que de personnes vont trouver dans ce livre l'écho de leur âme! Une mère, au milieu de Paris cerné par les Prussiens, sans nouvelles de ses parents qui habitent la province, séparée de ses enfants qui servent soit dans l'armée régulière, soit dans la garde mobile, inquiète pour son mari lui-même, que la garde nationale lui enlève chaque jour, souffrant avec eux tous, ou plutôt à cause d'eux et loin d'eux, toujours sur le qui-vive, toujours effrayée du présent et de l'avenir, mesurant le temps par les échecs de nos troupes, menacée à chaque heure dans son patriotisme et dans ses plus intimes affections, n'ayant d'espoir qu'en Dieu et de refuge contre sa douleur qu'au pied des autels ou dans le travail, voilà l'auteur pendant deux éternels mois, et, avec elle, les milliers de victimes que frappait du même coup notre grande lutte contre l'Allemagne. Le journal de Mme Marie Sébran sera donc le journal de beaucoup de familles. La plupart des lecteurs s'y retrouveront eux-mêmes et diront: « C'est « ainsi que j'ai pleuré et prié! » — Nous ne reviendrons point sur les événements politiques ou militaires qui servent de fond à ce tableau. Nous en avons parlé plusieurs fois déjà, et d'ailleurs ils ne sont que trop connus. Force nous est aussi de glisser sur les détails. Il y a des choses qui ne se prêtent point à l'analyse. « Quand, de mon foyer

dèles pourront aussi le méditer avantageusement. Il n'est pas de meilleure école que celle des cœurs de Jésus et de sa sainte mère. Il n'est pas non plus de meilleur refuge dans les temps désastreux que nous traversons.

30. **LA BONNE MÈRE**, par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE NANCY. — 1 volume in-18 de VI-234 pages (1872), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 20 c.

Court, méthodique, excellent à tous égards, tel nous a paru ce livre, riche, dans son petit nombre de pages, comme fond et comme pensées, fort agréable à lire comme rédaction. Les mères de famille en trouveront certainement de plus étendus sur la matière, de plus élevés, si l'on veut, par les considérations et par l'éloquence; de plus utiles pour elles, nous avons de la peine à le croire. Et ici les choses sont dites si simplement, si doucement, avec une telle clarté, que les femmes d'une instruction médiocre en profiteront autant que celles dont l'éducation fut soignée. Tel a été le but de l'auteur : « Si « je ne me trompe, dit-il, ce petit livre, composé spécialement pour « les petits et les pauvres, pourra être utile à quelques personnes qui « n'ont pas la facilité de lire des ouvrages considérables, et qui dé- « sirent pourtant répondre fidèlement aux obligations qui leur sont « imposées (p. vi). » — La femme chrétienne est véritablement le sel de la société ; sur elle aujourd'hui reposent en partie les destinées de la religion. Elle est puissante pour le bien si elle le veut; mais il faut qu'elle connaisse ses devoirs, et, pour les connaître, elle doit rentrer en elle-même souvent, s'interroger, les étudier. C'est une remarque de l'histoire ecclésiastique que presque tous les grands saints ont été, sinon formés, du moins élevés par une mère pieuse ; on en a dit autant, au point de vue de l'intelligence, de la plupart des hommes qui se sont fait un nom par l'éclat de leurs services ou par la noblesse du caractère. Tant il est vrai qu'une mère insuffle, pour ainsi dire, son esprit et ses vertus dans l'enfant dont elle dirige les premiers pas dans un double sens.

L'auteur anonyme de *la bonne Mère* établit d'abord la mission providentielle de la femme, chargée de réparer, dans le déroulement des âges, l'immense malheur causé par notre mère à tous, au paradis terrestre. Elle est appelée pour cela au pied de l'arbre sacré où Jésus expie : c'est de là qu'elle partira, forte, dévouée, généreuse,

pour combattre le mal, non pas seulement en elle-même, elle l'extirpera du cœur de son enfant, du cœur de son mari quelquefois ; sa présence au foyer domestique sera la bénédiction de Dieu sur la famille. « Oh ! la femme vertueuse, la mère sage, sérieuse, chrétienne ! « De quel prix n'est-elle pas pour la sanctification des familles et le « salut de la société (p. 3) ! » — Mais quelle sera la femme sérieusement et vraiment chrétienne? Le second chapitre nous l'expose, en montrant les vertus spéciales qui la concernent : l'esprit de force et d'énergie, l'esprit de crainte de Dieu, l'esprit de zèle pour les intérêts temporels et pour les intérêts spirituels de la maison. Et, si elle veut savoir à quelles conditions elle pourra être sauvée, c'est par la foi, par la charité, par la chasteté, par la sobriété. Voilà pour ce qui la regarde directement. — De nouvelles obligations vont naître avec la maternité ; l'enfant qui lui est confié réclame tous ses soins, nous oserions dire tout le sang de son âme. On lui rappellera donc maintenant en quoi consistent ces soins, sous leurs diverses faces, pendant les premières années : le saint baptême, la consécration à Marie, les premières leçons, l'école, les vacances, etc. — Puis, dans une suite de chapitres, on lui donnera de précieux et saints conseils sur l'époque de la première communion et ce qui est nécessaire pour en conserver les fruits, on lui signalera les écueils, les périls où la volonté chancelante et passagère fait ordinairement naufrage : amitiés dangereuses, exigences du luxe, mauvaises lectures, divertissements coupables, fréquentations dangereuses ou absolument mauvaises. — Enfin, l'auteur nous dira les vertus et les obligations principales à l'accomplissement desquelles il faut incliner l'enfance et la jeunesse : la pureté des mœurs surtout ; le reste en dépend. Et le tout se terminera par de bonnes réflexions sur le choix de l'état de vie auquel est appelé l'enfant. — « J'ai fini, conclut l'auteur. Ces quel-« ques pages, sans doute, sont loin d'être un *traité* d'éducation ; « mais, comme je l'ai espéré et comme je l'ai déjà dit, elles vous « aideront peut-être, mères chrétiennes, à faire vous-mêmes un « traité d'éducation pratique, en formant l'esprit et le cœur de vos « chers enfants, dont Dieu vous demandera compte un jour « (p. 231). »

31. **NOTRE-DAME** *du Pont-Main, avec un aperçu des pèlerinages en général et des apparitions de la sainte Vierge jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé V. Postel, du clergé de Paris, chanoine honoraire, docteur en théologie, mission-

naire apostolique. — 1 volume in-12 de VIII-472 pages (1873), chez A. Josse; — prix : 3 fr. 50 c.

Tous les esprits religieux, grands et petits, sauront gré à M. l'abbé Postel de son nouveau volume, *Notre-Dame du Pont-Main*. Ce n'est pas que cette publication soit parfaite de tous points. L'événement miraculeux du Maine y disparaît trop, nous semble-t-il, sous les richesses de l'érudition, et se dérobe trop longtemps aux regards. Mais de grandes qualités rachètent ce défaut, pour lequel, du reste, on trouverait facilement des circonstances atténuantes. D'abord, un excellent début, qui est la clef du livre, et auquel tout le monde devrait souscrire : « Le chrétien sait qu'il doit « prier toujours : le divin Maître l'en a averti; mais quand le fera- « t-il avec plus d'empressement, d'espérance et de consolation « qu'au jour de l'épreuve et de la douleur? Les nations aussi ont, « comme chacun de nous, leurs heures de déception, de découra- « gement, de souffrance et d'abandon : et les nations doivent alors, « autant que les individus et par eux tous, recourir au ciel, supplier, « faire violence à sa miséricorde. Autrefois si glorieux, aujourd'hui « si meurtri, notre pays commence à nous donner ce réparateur « spectacle du fond de ses abaissements... Et c'est pourquoi la di- « vine protectrice de la France, Marie, inspire aux catholiques ces « graves manifestations de la prière et de la foi qui se traduisent par « les pèlerinages populaires auxquels nous assistons depuis quelques « mois : protestation magnifique contre l'impiété qui nous voudrait « séparer à tout jamais du seul vrai père que nous ayons, Dieu; « gage de la délivrance prochaine et de la résurrection nationale « (pp. 1, 2). »

Mettons-nous donc en route pour le Pont-Main. — Un instant ! crie l'homme de science que nous avons pris pour guide; ne faisons rien à la légère. Pour nous rendre un compte exact de notre démarche, rappelons-nous d'abord que « le pèlerinage, la visite à des lieux plus « chers et plus vénérés, est un instinct de notre cœur, une impul- « sion naturelle du sentiment (p. 22), » et, afin que cette importante vérité prenne dans notre esprit une place inattaquable, commençons par une visite aux sanctuaires les plus célèbres des temps anciens et modernes. Ceux des Juifs nous attirent d'abord; ensuite ceux de l'extrême Orient, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome païenne et des pays conquis par les Arabes. Maintenant, passons chez les chrétiens : allons au tombeau du Christ et à celui des saints apôtres,

en Palestine et dans la nouvelle terre promise, et, en cheminant, lions connaissance avec quelques illustres pèlerins, depuis sainte Hélène, saint Porphyre, sainte Paule, jusqu'à notre compatriote Benoît Labre.— C'est fait, cher et docte conducteur. Arrivon-snous au Pont-Main? — Pas encore. Il importe de comprendre que le culte de Marie n'est pas, comme on a eu la sottise de le dire, un produit de notre pays et de notre époque : quittons donc de nouveau la ligne droite, et dévions vers les lieux les plus chers à la bénite Vierge. Il y en a en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Suisse; il y en a en France à peu près une centaine: entrons-y et saluons la Dame de l'endroit. Ce sera une réponse au député mal informé qui disait naguère devant la commission de permanence, avec cet aplomb caractéristique : « Les pèlerinages *ne sont point entrés dans nos mœurs.* » — Bien! nous vous avons suivi. L'excursion a été aussi agréable que pieuse. Notre âme s'y est nourrie de dévotes impressions et d'études artistiques. Nous eussions désiré cependant qu'elle fût abrégée... au moins de quelques milliers de kilomètres. Sommes-nous au Pont-Main? — Nous y touchons. Toutefois, avant d'y pénétrer, remettons-nous en mémoire un fait capital. Marie protége la France d'une manière toute particulière. Aux époques les plus funestes de notre histoire, nous la voyons toujours manifester par des actes significatifs, des apparitions, des faveurs éclatantes, sa tendre sollicitude pour nous. Sans remonter bien haut, les madones qui versaient des larmes pendant les jours de notre grande révolution, la médaille miraculeuse de 1830, les miracles de la Salette, de Lourdes et du Pont-Main n'en sont-ils pas une preuve irrécusable? Mais il y a ici une remarque sérieuse à faire : bien que ces dernières années soient à jamais néfastes et semblent nous en présager de plus redoutables encore, on dirait que la Mère de Dieu nous annonce la fin de nos malheurs et le triomphe de la vérité et de la justice. A la Salette, elle pleure; ses paroles sont des reproches et l'annonce des calamités attirées par les crimes des hommes; à Lourdes, elle veut qu'on la supplie avec plus d'unanimité et donne quelques signes d'espérance; au Pont-Main, elle sourit à des enfants et proclame la sûre efficacité de la prière. Nouvelle colombe échappée du ciel, ne vient-elle pas nous apprendre que le déluge de nos maux est près de finir? Avec cette douce et consolante pensée, arrivons au but de notre voyage.

Voici le bourg du Pont-Main. Il dépend de la commune de Saint-Ellier, et ne compte guère qu'une quinzaine de maisons; mais il

possède une église, il en aura bientôt une plus belle encore, et l'on pourrait dire de lui, comme de Bethléem, qu'il n'est pas le dernier de la contrée. D'ailleurs, si l'avenir s'annonce pour ce simple bourg sous de brillants auspices, son passé n'est pas sans honneur. Il fut un temps où sa population était considérable. Son château comptait alors parmi les chefs de châtellenie et avait dans son ressort quatorze paroisses, lesquelles formaient l'agglomération désignée sous le nom de Haies de Mayenne. Deux prédictions qui ont traversé plusieurs siècles relient sa gloire passée à sa gloire future. La première assure qu'il redeviendra ville quand Paris sera brûlé; la seconde, qu'on trouvera un trésor pour le rebâtir. Déjà la reconstruction est commencée, et le trésor qui doit y pourvoir, c'est l'auguste Mère de Dieu. Admirable privilége, et bien digne d'envie, mais, de l'aveu général, privilége bien mérité ! « Il était difficile, dit notre auteur, « de rencontrer (au milieu de notre désarroi moral) une commu- « nauté paroissiale plus digne que celle de l'humble Pont-Main des « tendresses de la divine miséricorde. Ce qu'on en raconte, et tout « est certain, reporte le lecteur aux meilleurs âges de la foi. Là... « pas une des folies du jour n'a trouvé ses dupes; pas une âme « n'eût estimé se grandir en s'éloignant de Dieu et en le blasphé- « mant; pas un père n'eût songé à demander pour ses enfants l'édu- « cation athée, après laquelle hennit ailleurs une foule intempérante, « étiolée de cœur, aveuglée par des haines pleines d'insanité. La « jeunesse y est élevée dans l'obéissance respectueuse, le bon ordre « intellectuel, la sérieuse observation du devoir, l'amour d'une con- « dition laborieuse, honnête... Jamais un blasphème n'y contriste « l'oreille du chrétien; jamais on n'apercevra de violateurs du di- « manche. Pendant de longues années, on ne connut pas dans la « paroisse un adulte qui se fût abstenu du devoir pascal... Tous les « habitants portent le scapulaire... Chacun possède encore un cha- « pelet dont il ne se sépare pas... (pp. 183 et suiv.). » Tous ces sujets d'édification sont, avec la grâce de Dieu, l'œuvre d'un bon curé, M. Guérin, et d'une pieuse personne du pays, Mme Morin. Quand la guerre éclata, le saint pasteur recommanda deux choses, entre autres, à ses paroissiens : « L'expiation par le chemin de la « croix, l'invocation de Marie à toute heure du jour (p. 197). » Chaque matin l'église « se remplissait de la paroisse presque en- « tière... Tous les soirs, on s'assemblait de nouveau pour réciter les « cinq dizaines du chapelet, entendre une bonne lecture et faire la

« prière en commun (p. 205). » N'oublions pas non plus les deux enfants à qui il fut donné de contempler les premiers l'apparition merveilleuse. Avec quelques nuances différentes, presque tous leurs petits camarades les imitent. « Levés dès six heures du matin, mal-
« gré le froid de janvier, et du janvier de cette terrible année, ils
« commencent par offrir leur journée au bon Dieu en une première
« élévation de cœur, et se mettent au travail que comporte leur
« âge, dans la grange même où ils ont couché. Ce travail terminé,
« ils vont saluer leurs parents à la maison, et, se mettant à genoux,
« récitent un premier chapelet à haute voix pour leur frère qui est
« à l'armée... Leur petit déjeuner est fait rapidement; ils rejoignent
« à l'église les fidèles rassemblés pour la sainte messe, qu'ils vont
« servir, et, en attendant M. le curé, ils disent la grande prière du
« matin... Ils trouvent même le temps de faire le chemin de la
« croix dans cet esprit d'expiation qui a été recommandé pour atti-
« rer la miséricorde de Dieu sur la France (pp. 206 et suiv.). » Notez qu'ils ont dix et douze ans tout au plus.

Telles sont les circonstances de lieu, de temps, de personnes, qui vont servir de cadre au miracle. Les deux enfants dont nous venons de parler travaillent, avec leur père, dans la grange. Il est environ six heures du soir. En face d'eux s'élève une maison d'assez bonne apparence qui sert d'auberge. Tout à coup, au-dessus de cette maison, une *belle dame* leur apparaît, soutenue dans les airs par une puissance invisible. Elle est vêtue de bleu. D'innombrables étoiles couvrent son vêtement, et trois, plus grandes que les autres, brillent sur sa tête et à ses côtés, formant un triangle lumineux. Elle porte une couronne et un voile noir rejeté un peu en arrière. — L'émotion des petits voyants se communique, mais eux seuls, et quelques autres plus jeunes encore, jouissent de la délicieuse apparition. Les grandes personnes, y compris le digne curé, regardent, s'étonnent, s'agitent et n'aperçoivent rien. Il y a, chez plusieurs, des hésitations et des doutes. — Cependant la manifestation se continue et se complète. Un nimbe bleu, ovale, se dessine autour de la dame, quatre cierges s'allument, disposés comme ceux de l'autel du Pont-Main, et une petite croix rouge brille sur la poitrine de celle que l'on commence à reconnaître pour la divine mère de Notre-Seigneur. — Dans la grange, la foule récite le rosaire, chante des cantiques et des psaumes, prie et interroge les privilégiés du moment. — L'apparition grandit alors et semble prendre son vol vers le ciel, les étoiles lui

faisant escorte. Puis, sous ses pieds, se déroule une bande légère, blanche comme la neige, sur laquelle s'inscrit, en trois fois, cette exhortation et cette promesse : MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS... MON FILS SE LAISSE TOUCHER. Puis, la douce Vierge, pendant qu'on l'implore pour la France, étend les bras vers le ciel en signe de supplication, et saisit un crucifix qu'elle incline vers la terre, comme pour dire : Voilà le salut! — Le cantique si populaire et si beau :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents,

s'échappe de toutes les bouches, jaillit de toutes les âmes des bons paysans. — Enfin, une étoile s'élance du milieu des autres, allume les flambeaux qui sont à l'intérieur du nimbe et va se poser radieuse sur la couronne de Marie. C'est le dernier acte de cette scène ravissante qui dure depuis trois heures : la vision s'efface peu à peu pendant qu'on dit la prière du soir. — « Je ne sais, s'écrie M. l'abbé Postel « au cours de ce récit dont il n'a omis aucune particularité, et que « nous devons, quoi qu'il nous en coûte, résumer en quelques « lignes, je ne sais si je parviens au cœur de mes lecteurs en retra« çant les détails de l'incommensurable bonté de Marie... Mais pour « moi, il faut que je le confesse, les larmes m'inondent les yeux, « ma plume tremble, mon cœur se fend (p. 253). » Légitime sensibilité! car il ne s'agit point ici d'une illusion, d'un rêve, mais d'une réalité en quelque sorte palpable, d'une faveur immense, d'une communication céleste, pleine d'enseignements et de consolations; d'un témoignage d'amour pour les hommes, et en particulier pour notre pays, comme Jésus et Marie seuls peuvent en donner. La presse impie va, selon l'usage, crier au mensonge. Qu'importent ses stupides alarmes et ses audacieuses accusations? Le fait reste logiquement inattaquable, un immense concours de pèlerins le proclame, des guérisons et des conversions merveilleuses le confirment, et Mgr l'évêque de Laval, après les plus minutieuses informations, ne craint pas d'écrire à son clergé : « Nous jugeons que l'immaculée « Vierge Marie, mère de Dieu, a véritablement apparu, le 17 jan« vier 1871, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise « Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau du Pont-Main « (p. 357). » Certes, le saisissement d'un écrivain qui raconte ces choses est facile à comprendre, et nous sommes convaincus que per-

sonne ne lira M. l'abbé Postel sans partager celui qu'il a éprouvé. — Adressons-lui donc nos félicitations et nos remercîments. Il a fait un livre qui prendra place à côté de *Notre-Dame de Lourdes* et portera aussi dans beaucoup d'âmes la plus saine édification. — Maintenant, nous pouvons l'accompagner sans impatience dans une dernière excursion scientifique qui clôt son travail. Le miracle du Pont-Main forme le dernier anneau connu d'une longue chaîne d'apparitions de la sainte Vierge qui remonte jusqu'aux apôtres. Suivons doucement cette chaîne, puis, pénétrés de plus en plus des bontés de notre mère céleste et du mérite de son historien, fermons le volume en lui souhaitant un grand et utile succès.

LE VERDIER.

32. **L'ORPHELINE** *des carrières de Jaumont*, par M. A. DE LAMOTHE. — 1 volume in-12 de 438 pages (1872), chez C. Blériot; — prix : 3 fr.

33. **JOURNAL** *de l'orpheline de Jaumont*, par MARIE-MARGUERITE, *publié* par M. A. DE LAMOTHE. — 1 volume in-12 de 174 pages (1872), chez le même éditeur; — prix : 1 fr. 50 c.

34. **LE TAUREAU** *des Vosges*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 348 pages (1872), chez le même éditeur; — prix : 3 fr.

35. **AVENTURES** *d'un Alsacien prisonnier en Allemagne*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 260 pages (1872), chez le même éditeur; — prix : 2 fr.

Il ne faut pas nous le dissimuler, la littérature de ces dernières années a été débilitante et démoralisatrice jusqu'à l'épuisement; c'est à peine si elle nous a laissé une fibre virile complétement intacte. Le roman surtout a participé à cet énervement; les romanciers, même les moins imbus de matérialisme, semblaient avoir perdu la notion du juste et de l'injuste. Ils ont fait cyniquement appel aux instincts inférieurs de notre nature : la morale de leurs livres se résume toute dans ce mot païen : Jouir ! Or la foule n'est que trop portée à écouter ces funestes conseils. Il paraît même qu'on faisait de jolies fortunes en écrivant ces romans immondes, et les puissants du jour prodiguaient à l'envi leurs faveurs et leurs décorations à ces empoisonneurs publics. Il ne fallait pas moins que la crise suprême que nous avons traversée pour faire sortir un peu la littérature de la torpeur mortelle où elle s'engourdissait et menaçait de s'éteindre. La leçon, nous l'espérons du moins, sera suffisante, et, quand s'accomplira la rénovation littéraire que nous appelons de tous nos vœux, le

troduction à la lecture du latin. — 1 vol. in-18 de 244 pages, chez Jules Dallet, à Langres; — prix : 50 c.

Raison (la) *des faits*, par M. le comte de Locmaria. — In-12 de 72 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix : 1 fr

Récits *d'outre-mer. — A bord du Tennesse.— Les Hounds.—Le Poisson noir. — Une chasse au bœuf sauvage*, par M. Edouard Auger. — 1 vol. in-12 de 312 pages, chez Didier et Cie; — prix : 3 fr.

Religione (de vera) *prælectiones novæ in seminario sancti Sulpitii habitæ, cum multis annotationibus in ulteriora cujusque studia et prædicationis usus profuturis*, auctore Lud.-Fred. Brugère, P. S. S. — 1 vol. in-12 de xxii-304 pages, chez A. Jouby et Roger; — prix : 2 fr. 50.

Russie (la) *libre*, par M. Villiam Hepworth Dixon; — *ouvrage traduit de l'anglais*, par M. Emile Jonveaux, *illustré de 75 gravures sur bois* et *accompagné d'une carte.* — 1 vol. grand in-8º de viii-488 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Secret (le) *de la république*, par M. Alexis de Brais. — In-8º de 48 pages, chez V. Palmé; — prix : 1 fr.

Serviteur (le vénérable) *de Dieu, Nunzio Sulprizio, jeune artisan de Naples.* — 1 vol. in-12 de 144 pages, chez J. Lefort, à Lille et à Paris; — prix : 60 c.

Soirées (les) *à la maison*, par Mme la comtesse de Sannois; — *ouvrage illustré de 42 vignettes*, par M. Emile Bayard. 1 vol. in-12 de 286 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr. 25.
Bibliothèque rose illustrée.

Suffrage (le) *universel et la représentation nationale*, par M. Louis Barthés. — In-12 de 72 pages, chez Delboy père, à Toulouse; — prix franco : 90 c.

Terre-Sainte (la) *illustrée de 60 sujets à 2 teintes, d'après les dessins des frères* Haghe, *représentant les vues principales des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ ou célèbres dans l'histoire de la foi*; — *nouvelle édition, enrichie d'une carte de la Palestine, revue et corrigée*, par M. l'abbé Duray, auteur du grand atlas de l'histoire ecclésiastique. — 1 vol. in-4º de 256 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 10 fr.

Testament *d'un ouvrier, publié par un de ses amis.* — In-32 de 36 pages, chez Séjourné, à Orléans; — prix : 10 c.

Théâtre (le) *chez soi, comédies et proverbes*, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — 1 vol. in-12 de 288 pages, chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Theologia universa Thomæ ex Charmes, *variis tractatibus et additionibus locupletata, et ad hodiernum sacræ scientiæ statum adducta, studio et opera professorum seminarii S. Deodati.* — *Tomus quintus : de Virtutibus.* — 1 vol. in-12 de 590 pages, chez P. Lethielleux.
L'ouvrage aura 7 volumes; — prix : 24 fr.

Traité *pratique de la tenue d'une sacristie pour les églises de villes et les églises de campagne*, par M. l'abbé d'Ezerville. — 1 vol. in-12 de xii-300 pages, chez Haton; — prix : 2 fr. 50.

Triomphe (le) *de l'Eglise au concile du Vatican, explication dogmatique, philosophique et historique des décrets du concile œcuménique du Vatican. Lettres et instructions pastorales de* NN. SS. Louis Filippi, évêque d'Aquila, et Barthélemy d'Avanzo, évêque de Calvi et de Teano, *traduites de l'italien* par François-Louis-Michel, docteur Maupied, chanoine honoraire de Reims et de Quimper, théologien au concile. — 1 vol. in-12 de xxxvi-472 pages, chez Josserand, à Lyon, et chez Poussielgue frères, à Paris; — prix : 3 fr. 50.

Vérité (la) *sur le Masque-de-Fer (les empoisonneurs), d'après des documents inédits des archives de la guerre et autres dépôts publics* (1664-1703), par M. Th. Jung, officier d'état-major; — *ouvrage accompagné de 5 gravures et plans inédits du temps.* — 1 vol. in-8º de 466 pages, chez Plon; — prix : 8 fr.

Vertu (la) *angélique, ou le Secret de la chasteté*, par un Prêtre du diocèse de Nancy. — 1 vol. in-18 de 296 pages, chez Félix Girard, à Lyon; — prix : 1 fr. 50.

Veuve (la) *de l'hetman, scènes de la vie parisienne*, mdccclx, par M. de Valbezen (le major Fridolin). — 1 vol. in-12 de 354 pages, chez Didier et Cie; — prix : 3 fr.

Vie *de Copernic et histoire de la découverte du système du monde*, par M. Camille Flammarion. — 1 vol. in-12 de 248 pages, chez Didier et Cie; — prix : 1 fr. 50.

Vie (la) *du bienheureux père Pierre Lefèvre, de la compagnie de Jésus*, par le P. Antonin Maurel, de la même compagnie. — 1 vol. in-12 de xxiv-288 pages, chez Briday, à Lyon; — prix : 3 fr.

Visites *à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, littéralement extraites des œuvres de* S. Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise, par un père Rédemptoriste. — 1 vol. in-32 de 32 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 15 c.

Le Propriétaire-Gérant :

J. DUPLESSY.

LE JOURNALISME ANTICHRÉTIEN.

Le journalisme chrétien est une fonction de vérité et de charité ; le journalisme antichrétien, un engin de mensonge et de haine : le journalisme neutre, qui ne se montre pas ami et se défend d'être ennemi de la religion, est un écho politique, un salon littéraire, un comptoir de commerce, un magasin de modes ; bref, une entreprise, ou un ballon gonflé de vanité.

L'auditoire du premier, ce sont toutes les âmes droites, généreuses, dont les aspirations montent au-dessus de la terre ; le second a pour champ d'action les esprits où l'orgueil remplace la foi, les cœurs dominés par les plus basses passions, tous ceux pour qui détruire est un besoin ; le dernier sert d'amusement à la foule curieuse, indifférente et désœuvrée, qui jouit ici-bas, sans désir et sans souci pour la vie future.

En philosophie, le premier croit à un Dieu vivant et créateur, à une Providence dirigeant tout en ce monde, à la vie surnaturelle et à la prière ; le second, sous une variété de formes et de noms, est athée et n'a de foi qu'au destin ; le dernier, quand il y pense, admet un Dieu, mais confiné dans son ciel, et abandonnant l'homme à lui-même.

En politique, l'un est le champion infatigable de l'autorité forte et d'une sage liberté ; l'autre aime l'autorité et la liberté pour lui seul, et ne se complaît que dans la violence despotique ou anarchique ; le troisième redoute ce qui est fort et ce qui est violent, il a peur de l'autorité et de la liberté, il accepte volontiers tout ce qui affaiblit l'une et l'autre.

La monarchie pure, la révolution, une forme quelconque de gouvernement parlementaire, découlent comme conclusion logique des principes du triple journalisme.

Sans doute, ces trois catégories dans lesquelles nous renfermons toute la presse quotidienne et périodique ont leurs subdivisions et celles-ci leurs nuances, multiples comme les esprits et les caractères dans l'humanité. Mais chaque individu porte sur son visage des traits de famille qui permettent de le classer. Ou l'un des extrêmes, le vrai et le faux, ou un moyen terme oscillant entre l'affirmation et la négation, la logique n'admet pas d'autre place pour la parole humaine,

pas plus qu'elle ne permet à la volonté d'échapper à l'un de ces états : la vertu, la tiédeur ou le vice.

Sans nous arrêter sur le journalisme chrétien, venons de suite au titre de cet article. Quel *but* se propose, quels *moyens* emploie, quelle *influence* exerce la presse antichrétienne? Trois questions à résoudre.

I

L'homme rendu à lui-même, sans Dieu à adorer ni à craindre, sans autorité à respecter que celle de la force, sans frein à subir que celui de l'impuissance ; par conséquent plus de religion, plus de morale révélée, plus de droit divin : en leur place, l'homme, la raison, la nature principes de toute croyance, source de tout droit et de tout devoir ; donc, détruire le surnaturel, le divin, le supérieur à l'homme, et sur leurs ruines dresser l'homme entièrement affranchi, pleinement maître, complétement Dieu, n'est-ce point là, au fond, ce que veut et ce que poursuit le journalisme antichrétien?

Son grand inspirateur s'écriait au commencement des temps : Je me ferai l'égal du Très-Haut et je deviendrai semblable à lui. Voilà le mot d'ordre : il est net, il est bien compris, fidèlement accepté et suivi sans déviation. Une fois sans Dieu, l'homme serait semblable à Dieu, c'est-à-dire son propre principe, sa propre fin à lui-même, indépendant, absolu.

Quand, il y a un siècle, Voltaire écrivait aux siens : *Ecrasons l'Infâme*, c'est-à-dire la religion, le Christ, le Dieu de la Bible, traduisant ainsi en style moderne le cri de Satan, il donnait au journal antichrétien sa devise de destruction religieuse. Ces mots, à un degré plus ou moins haut de dilution, voilés dans l'application ou adoucis par quelques commentaires, composent toute la substance du premier article dans le journal antichrétien. Ils sont le canevas obligatoire sur lequel on exécute tous les dessins.

Les déclamations contre le surnaturel, le miracle, le dogme révélé, toutes choses qui surpassent la raison humaine et qui, par conséquent, l'asservissent ; les outrages au pape et les applaudissements à qui le persécute ; les vieilles objections contre l'Eglise et les fables sur son histoire répétées et remises à neuf ; les caresses qu'on prodigue aux apostats, la chaleur mise à la défense de ce qu'ils appellent leurs droits ; la campagne ouverte contre l'enseignement congréganiste, la demande à hauts cris de l'instruction laïque ; le

catholicisme présenté comme source de l'ignorance : à quoi tend tout cela, sinon à prouver ce que Voltaire écrivait au Prussien Frédéric II, que « notre religion est sans contredit la plus ridicule, la « plus absurde et la plus sanguinaire qui ait infecté le monde »; sinon à persuader aux peuples de bannir l'*Infâme* de leur esprit et de leur cœur ?

Si Dieu n'est pas, l'homme est à soi-même sa fin, il est sa règle de morale.

Aime-toi toi-même au-dessus de toutes choses, aime les autres pour l'amour de toi. Cette maxime, un des chefs de la philosophie allemande, le Prussien Fichte, l'inscrivait au commencement de ce siècle en tête de ses élucubrations morales. Tout pour soi, tout à soi. La nature nous commande par ses instincts; il faut lui obéir. Les passions, voilà la loi. S'y conformer, en évitant la publicité, l'éclat, en ne donnant pas prise à une répression sociale, voilà le devoir. Tout autre précepte est un empiétement sur la liberté de l'homme, une agression contre ses droits. La charité est une hypocrisie du cœur pour capter l'estime et la reconnaissance; de plus, elle blesse la dignité de l'homme, qui ne doit pas être abaissé par les secours qui lui viennent de son égal. Philanthropie, oui, quand elle soulage la douleur produite en nous par la vue de la misère d'autrui. Assistance mutuelle, oui : elle resserre les liens du compagnonnage. Solidarité entre les *frères*, oui ; elle est le ciment de l'édifice maçonnique.

Dans les journaux antichrétiens lit-on une autre morale ? Fleur que la logique fait épanouir sur la tige de l'athéisme !

Dieu, c'est le mal ! blasphémait Proudhon. Dieu est surtout le mal social, blasphème la presse antichrétienne. Car, avec Dieu, le pouvoir est un droit et l'obéissance un devoir. Et l'homme ne doit obéir qu'à soi, et a droit au pouvoir que lui donnent sa nature et sa force. L'homme est l'égal de l'homme. Si l'un commande à l'autre au nom d'un droit, il usurpe, il est tyran ; contre lui l'insurrection est un devoir. Que chacun se choisisse un mandataire, qu'il lui délègue ses droits, toujours libre de les reprendre. Ainsi tous seront souverains, et cependant libres et égaux. L'autorité sur l'homme est un sacrilége; la condamnation à mort et la guerre, des crimes de lèse-majesté ; la propriété, un vol fait à l'individu. Egalité humaine, souveraineté de tous, communisme et paix universelle : ces mots entrent seuls dans la théorie sociale antichrétienne.

Nous biffons Dieu, écrivait un journal de la commune de Paris. Biffons-le, répète la presse antichétienne, de l'intelligence, des mœurs et de la société.

Libre pensée, morale indépendante, république universelle, et l'homme sera affranchi!

Voilà le *but*. Quels sont les *moyens?*

II

Dieu a de profondes racines dans l'âme humaine. Ce besoin de croire, d'espérer et d'aimer qui nous tourmente, besoin jamais satisfait tant qu'on ne trouve pas Dieu, nous permet difficilement de renoncer à ce terme. Faits par Dieu et pour Dieu, nous sommes des échos où notre principe et notre fin rencontrent toujours un retentissement, quelque affaibli qu'il soit, à mesure qu'on avance dans la vie. L'œuvre se ressent toujours de l'ouvrier. Dieu a signé son nom en nous : un de ses bienfaits est que cette signature, susceptible d'être altérée par l'usage de notre libre arbitre, n'est presque jamais entièrement effacée.

Comment donc le journalisme antichrétien réussira-t-il à détruire Dieu dans l'âme? Il lui faut dépolir l'intelligence pour que Dieu ne s'y reflète plus, et tourner le cœur en bas pour qu'il n'aspire plus à Dieu.

Mentir et corrompre, voilà ses deux moyens.

« Le mensonge, écrivait Voltaire à son digne ami Thiériot, n'est
« un vice que quand il fait du mal; c'est une très-grande vertu
« quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il
« faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour
« un temps, mais hardiment et toujours. Mentez, mes amis,
« mentez. »

Qu'on nous pardonne de citer plusieurs fois Voltaire dans la question qui nous occupe. Il est un des premiers initiateurs, et sans contredit le plus parfait modèle de la presse antichrétienne. Un des aînés par le mérite dans la famille du premier esprit déchu, Voltaire a du serpent tentateur le venin subtil et le sifflement enchanteur jusqu'à la mort.

Voltaire mentait *comme un diable*, dans toute l'acception de ces mots; ses amis l'imitaient; ses disciples d'aujourd'hui continuent le maître.

« Criez et faites crier; c'est là mon refrain : » écrivait-il à Damilaville. Le refrain aujourd'hui se répète et se pratique.

L'on ment et l'on crie contre le vrai et contre le juste, contre l'Eglise, contre le pape, contre le prêtre, contre le religieux.

S'il arrive une défection sacrilége, une chute scandaleuse, car l'Eglise, humaine dans ses membres, demeure en eux sujette aux faiblesses de l'humanité, on grossit la faute, on la charge de couleurs et on la jette aux quatre coins du monde. Puis on écrit en grosses lettres l'*Ab uno disce omnes*, et l'on conclut. Quand le jour présent n'apporte rien à la chronique scandaleuse, on invente hardiment. Bientôt viendront les démentis, mais on se garde de les reproduire, ou l'on en appelle à meilleure information : ainsi la calomnie demeure et la ruine est faite. D'autres fois on exhume le passé. Les vieilles plaisanteries de Voltaire sur la Bible, les contes de certains annalistes, l'histoire écrite à la façon des Centuriateurs de Magdebourg, tout cela est servi aux lecteurs comme un pain de la plus pure farine. Les lecteurs s'en nourrissent, et le mensonge circule peu à peu dans leurs veines.

Puis on plaisante à propos du miracle, des pratiques de dévotion, des cérémonies religieuses, des préceptes de l'Eglise.

C'est que, comme l'écrivait Voltaire à Mme de l'Epinay, « il faut « rendre l'*Infâme* ridicule et ses fauteurs aussi. » Du rire au mépris, du mépris au dégoût, du dégoût à la haine la pente est glissante. Sans y prendre garde et presque sans le vouloir, on la descend jusqu'au bas.

Aussi les mots de *fanatisme*, de *superstition* ornent toutes les pages : le fanatisme sacerdotal, la superstition du vulgaire, les *préjugés* d'enfance, la *crédulité* des masses, seul appui de la religion .

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.
> Notre crédulité fait toute leur science. (Voltaire, *Œdipe*.)

Les expressions retentissantes de *droits de la raison, de liberté de conscience, de culte intérieur, de religion de l'humanité* sont la monnaie courante échangée avec le lecteur contre sa foi et son sens chrétien.

Pourtant l'intelligence ne s'obscurcissant pas assez vite sous les fumées du mensonge, on travaille à corrompre le cœur. Un cœur tourné en bas a besoin de ne plus croire à ce qui est en haut, et fait que l'intelligence n'y croit plus.

On corrompt par le roman impur, par la revue des théâtres obs-

cènes, par le narré impudique d'aventures scandaleuses, par les maximes immorales.

La passion est présentée comme le cri de la nature, et celle-ci comme la règle des mœurs. Jouir est tout le positif, tout le réel de cette vie.

Dieu, l'immortalité, le devoir, la vertu sont des mots; ce qui se voit, ce qui se goûte, voilà des faits, et les faits sont toute la vérité. La sensation est tout l'homme. Donc, suivant le mot du cynique Arouet, « quiconque attrappe le plaisir, fait son salut. »

Voilà ce que sait dire aux cœurs la presse antichrétienne. Ainsi, pour me servir de la comparaison, étrange peut-être, mais juste, dont un grave génie de nos premiers siècles infligeait le châtiment à certains prôneurs fanatiques des idoles, c'est-à-dire du mensonge, ainsi, au fond de leurs marais, ces batraciens coassent tous les jours vers le ciel, avec d'autant plus de bruit que plus épaisse est la fange où ils se plongent : *Tanto tumultuosius, quanto sordidius de luto et cœno.*

Il arrive cependant que des mots de la langue honnête apparaissent au milieu des mots du mensonge et de l'immoralité. On parle du vrai et du juste, de devoir, de dignité morale, d'honneur humain; on blâme certains excès ; on s'élève contre certaines abominations. Qu'on ne s'y trompe pas : la haine recourt à ces hypocrisies pour frapper un coup plus assuré. C'est Voltaire disant :

Soyez juste, il suffit; le reste est arbitraire :

les premiers mots servent à faire accepter ceux qui suivent. C'est encore le seigneur de Ferney allant à la messe, mais *pour s'y faire encenser*, comme lui-même s'en vante; ou bien faisant ses Pâques, et puis écrivant qu'il vient de jouer une bonne comédie.

Tout est bon, dès lors que cela fait du mal à l'esprit et au cœur.

Telle est l'atmosphère de mensonge et de corruption formée autour du lecteur. Peut-il respirer impunément? Quelle est l'*influence* du journalisme antichrétien?

III

Introduit sous la machine pneumatique, l'oiseau s'agite un moment, étend les ailes et meurt. L'âme, à laquelle le journal athée soutire tous les jours un peu de vérité et de vertu, finit par ne plus respirer; elle devient une âme sans Dieu, un je ne sais quoi qui n'a

plus de nom. Car, une âme n'est digne de son nom qu'à la condition d'avoir la vie, et Dieu est indispensable à la vie de l'âme plus encore que l'air à celle du corps. Dieu est l'air de l'âme, il est sa vie : *Deus vita animæ*, c'est le mot d'un philosophe et d'un chrétien.

Dans presque toutes les classes de la société on reçoit le journal antichrétien.

Aux degrés supérieurs, et même aux plus élevés de l'échelle sociale, plusieurs ne croient plus, ou du moins désirent ne plus croire; ils lisent ce qui va le mieux à leur esprit éteint et à leur cœur fermé. Autour de ces morts les feuilles athées s'enroulent comme des suaires, les lient et les resserrent davantage au fond de leur sépulcre. Pour eux, plus d'espoir; ils se sont faits insensibles à la vie qui règne au-dessus d'eux, ils n'entendent plus, ils ne voient plus. Seul, un grand cri de celui qui fit rentrer la vie dans un corps en proie à la corruption du tombeau peut les ramener au jour. Puisse le divin *Veni foras* retentir souvent!

La curiosité en pousse d'autres à lire; ils veulent constater de leurs propres yeux jusqu'où peuvent descendre la passion et la haine. Cela, disent-ils, les guérit en les épouvantant. Ainsi les Spartiates enivraient les Ilotes pour se dégoûter à jamais de l'ivrognerie par le spectacle de la dégradation qui la suit.

Nous n'aimons pas cet expédient. Celui des Spartiates est immoral ; celui-ci est peu digne, il est dangereux. Un fils a horreur d'entendre des injures jetées au front de son père ou de sa mère; quiconque converse tous les jours avec le menteur perd la délicatesse de son amour pour la vérité. Et puis, la marche de l'erreur est subtile, et rencontre souvent, pour arriver à l'âme, la complicité du cœur. La curiosité imprudente de l'esprit a causé plus d'une ruine.

Quelques-uns lisent pour connaître et réfuter. Triste besogne, de promener le scalpel sur la calomnie et le blasphème, d'analyser les enfantements d'âmes infectées d'erreurs et de haines! Besogne quelquefois nécessaire, car, pour préserver et guérir de la maladie, le médecin a besoin d'étudier le cadavre. Mais, où tout est inexcusable et où le ravage est grand, c'est dans les classes populaires.

Le peuple, qui, généralement, ne connaît des livres que le dehors, l'ouvrier, l'humble marchand, tous ceux qui gagnent le pain du corps par un labeur quotidien, sont la proie facile du journalisme

impie. L'homme a un penchant inné à croire à l'homme, et il y croit d'autant plus aisément qu'il n'a pas appris par l'étude que l'homme peut tromper et trompe souvent. Cela est écrit, cela est affirmé avec hardiesse, donc cela est vrai ; voilà tout le raisonnement du peuple. Dans le principe, son esprit se défie, son cœur proteste ; puis il commence à douter; il se plaît en ce qu'il lit, il le propage, il le défend; enfin il croit; ou plutôt il ne croit plus à Dieu ni à la vertu, mais aux calomnies et aux conseils honteux. Alors la famille perd son chef, ou un père et une mère leur fils, la société compte des révoltés de plus, et l'internationale grossit ses rangs.

Cette puissance de destruction, l'ennemi ne l'ignore pas, aussi il multiplie les feuilles athées, il les secoue en tourbillon immonde, les fait ramper et s'insinuer partout. Le sou que tous, jusqu'aux plus pauvres, peuvent donner, il ne demande que cela. Voilà comment l'ouvrier, l'homme de peine ou de négoce, aiment le soir à se reposer de leur travail du jour dans une lecture malsaine, et le lendemain, quand ils retournent à leur tâche quotidienne, abandonner à de jeunes fils, à une femme, ces papiers écrits au pétrole et qui suintent le vice.

Ainsi se forment les individus, les générations et les peuples : individus sans morale, familles sans amour et sans respect, peuples sans dogmes. Voilà la société de l'avenir!

Quand, par ces volcans du journalisme, l'enfer vomit tous les jours ses fumées et sa lave, que deviendrait le monde, s'il n'avait pas au milieu de lui l'Eglise, colonne de lumière et nuée rafraîchissante? Le monde va à l'anthropophagie, disait il y a trente ans Louis-Philippe ; ajoutons : Le monde y serait déjà sans l'Eglise.

Pauvre peuple, que l'on égare et que l'on méprise! instrument des instincts féroces, jouet des infâmes calculs! Pauvre peuple, que l'on fait vivre de ce qui tue, et que l'on fait mourir à ce qui vivifie!

Arrêtons ici notre plume. A-t-elle esquissé un tableau ressemblant? Plût à Dieu que nous ayons trop chargé les tons et trop forcé les lignes! Hélas! nous craignons plutôt d'être demeuré au-dessous de la réalité.

Nous pourrions maintenant citer bien des noms de journaux antireligieux, et justifier par des extraits de leurs articles tout ce que nous avons dit. Ce serait trop long, et surtout trop triste.

Denon, rapportent les *Débats* (octobre, 1851), ayant dessiné le portrait de Voltaire, eut le malheur de le faire ressemblant. Quand

Voltaire le reçut, il écrivit à son peintre : « Je ne sais pourquoi vous « m'avez dessiné en singe estropié. »

Singe estropié ! quelle bonne définition de Voltaire par lui-même ! Le singe parfait dans l'ordre moral est Satan, ce singe de Dieu, dont il grimace la vérité par le mensonge, la liberté par l'orgueil et la licence, l'amour par la volupté. Les journalistes antichrétiens, qui imitent les manières de ce maître, ont droit à la définition de Voltaire ; nous ne leur ferons pas le tort de les en priver. O. M.

---

49. **BLANCHE ET NOIRE**, par Mme DE STOLZ. — 1 volume in-12 de 278 pages (1872), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*) ; — prix : 2 fr. 25 c.

Ce nouveau volume d'une plume aimée des enfants vient enrichir la collection, déjà bien fournie, de la *Bibliothèque rose illustrée*, que la librairie Hachette publie depuis un certain nombre d'années. Les vignettes dans le texte et hors du texte, dues au talent d'un artiste connu, M. Emile Bayard, ajoutent au charme de cette lecture et feront la joie des yeux enfantins.

Ce qui distingue les écrits de Mme de Stolz (pseudonyme dont nous ne trahirons point le mystère), c'est une grande délicatesse de pensée, la finesse de l'observation, le mot heureux pour la rendre, et, tout au long de ses histoires, une gaieté, un entrain, qui ne laissent pas l'attention se distraire. Elle excelle surtout à peindre les caractères, à mettre à nu les motifs de conduite, à livrer, en un mot, ses personnages dans la pleine originalité de leur nature. Et comme elle sait les créer intéressants ! Il y en a deux ici des plus vrais, des plus attachants : Mme André et son petit-fils Nicolas. La bonne vieille Mme André est une humble marchande d'un petit village des environs de Bordeaux, chrétienne, honnête, éprouvée par la perte de tous les siens, et dont toute la sollicitude présente est d'empêcher les goûts militaires de se développer dans le *général* Nicolas, bambin de cinq ans, intrépide batteur de caisse, infatigable aligneur de chaises qu'il pousse à la victoire, manieur farouche d'un sabre de bois qui menace tout, et, de fait, casse pas mal de choses. L'infortuné entend sans frémir répéter pour la millième fois que son père et son aïeul ont été tués à la guerre ; il n'en veut pas moins, et très-obstinément, faire la guerre à son tour ! « Ah ! Madame, s'écrie la « mère André, que c'est dommage de ne pas commencer la guerre

de ses longues courses. Elle a aussi fort à souffrir du caractère d'une de ses élèves, et elle endure tout pour cette mère dont elle est le soutien, et pour Dieu, qui prend de plus en plus de place dans son âme. Tant de vertus sont récompensées, d'abord par la conversion de Mme Hervey, qui meurt repentante et catholique; puis, par une succession qui assure à la jeune fille quelques mille francs de rente. Elle partage alors son temps entre l'église et les pauvres, et, pendant ses courses charitables, elle rencontre la mère ruinée de l'écolière qui l'a tant fait souffrir, et qui parcourt maintenant le monde en chantant dans les concerts, sans se soucier de sa malheureuse mère. Heureusement son frère a meilleur cœur, et aide la veuve, grâce à un emploi qu'il a obtenu en Hollande. Tout ce que la plus délicate charité peut inspirer, Catherine le met en œuvre pour consoler l'isolement de la pauvre mère, dont elle a surtout en vue la conversion et le salut. Bientôt le bon fils lui-même vient l'aider dans cette tâche; et cette communauté de sollicitude forme entre ces deux jeunes cœurs une sympathie qui aboutit à un mariage.

Cinq *Nouvelles du temps passé : les douze Frères, — Julius, — le Combat des Trente, — Marguerite et Mathilde, — Emilie*, suivent cette charmante étude.

58. **HISTOIRE** *des conciles d'après les documents originaux*, par Mgr Charles-Joseph HÉFÉLÉ, évêque de Rottenbourg; — *traduite de l'allemand*, par M. l'abbé DELARC. — Tome VIII, in-8° de 536 pages (1872), chez Adrien Le Clere et Cie; — prix : 6 fr.

59. **LA VÉRITÉ** *sur le concile*, par M. Jean WALLON. — 1 volume in-12 de XII-240 pages (1872), chez Sandoz et Fischbacher; — prix : 3 fr.

60. **LE TRIOMPHE** *de l'Eglise au concile du Vatican, lettres et instructions pastorales de* NN. SS. Louis FILIPPI, évêque d'Aquila, et Barthélemy D'AVANZO, évêque de Calvi et Teano, *traduites de l'italien* par le docteur MAUPIED, théologien au concile. — 1 vol. in-12 de XXXVI-472 pages (1872), chez l'auteur, à Guingamp, chez Poussielgue, frères, à Paris, et chez P. N. Josserand, à Lyon; — prix : 3 fr. 50 c.

M. l'abbé Delarc continue avec constance sa laborieuse entreprise de la traduction de l'*Histoire des conciles* par Mgr Héfélé. (Voir nos tomes XLI, p. 449, XLII, p. 83, XLIII, p. 361, et XLV, p. 181). Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de cette traduction consciencieuse et fidèle, à laquelle nous n'avons à reprocher qu'une certaine lourdeur, bien difficile à éviter quand on traduit les interminables

phrases de l'allemand, et, comme nous l'avons déjà fait, la reproduction de la forme allemande ou latine pour des noms propres que l'usage a francisés pour nous, ou qui même sont des noms français que les Allemands ont germanisés. Signalons encore, par exemple, dans ce huitième volume de l'*Histoire des conciles*, *Otto* pour *Othon* (p. 47, etc.), *Amalrich* pour *Amaury* (p. 121). *Thaddœus de Suessa* pour *Thaddée de Suesse* (p. 360, etc.), Cela fait, nous ne pouvons que rendre une fois de plus hommage au courage et à la fidélité du traducteur, qui met à la disposition du clergé français un savant ouvrage, dans lequel, sans doute, on peut relever quelques erreurs ou quelques opinions que l'auteur ne soutiendrait probablement plus aujourd'hui, mais dans lequel aussi on trouve rassemblés et mis en ordre une masse de matériaux, de faits et de documents qu'on ne pourrait réunir qu'en compulsant bien des volumes in-folio ou in-quarto. Il y a là une œuvre d'érudition et de patience d'une grande utilité, qu'une plume française, nous l'espérons, viendra quelque jour rendre plus facile à lire, en la dégageant des mille détails qu'aiment les érudits, mais qui rebutent le lecteur ordinaire.

Ce huitième volume donne le récit d'événements d'une importance considérable : deux conciles œcuméniques, le quatrième de Latran et le premier de Lyon ; les développements et la fin de l'hérésie des albigeois ; le pontificat d'Innocent III et celui de Grégoire IX, les luttes du saint-siége contre l'empereur Frédéric II, ce prince déloyal et corrompu, dont les doctrines ont tant de partisans dans notre siècle ; les difficultés avec Jean Sans-Terre, en Angleterre ; l'affaire du divorce de Philippe-Auguste et le règne de saint Louis : ce sont là des faits qui offrent un intérêt non moins vif pour l'historien et le politique que pour le théologien. Ils sont distribués en trois livres : le premier, qui est le 35ᵉ de tout l'ouvrage, comprend le pontificat d'Innocent III avec le douzième concile œcuménique, quatrième de Latran ; le second est plus particulièrement rempli par l'empereur Frédéric II, qui se trouve successivement en lutte avec Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV ; le troisième s'étend de la mort de Frédéric II aux préparatifs du quatorzième concile œcuménique, 2ᵉ de Lyon. C'est, dans l'ensemble, la période la plus brillante de l'Eglise ; elle montre que, dans le siècle même où son autorité était le plus généralement reconnue et le plus solidement assise, elle avait à lutter à la fois contre l'erreur, contre les passions, contre les

prétentions du pouvoir civil et contre de redoutables ennemis extérieurs.

Ce n'est vraiment que pour être complet dans la revue faite par nous jusqu'ici de tous les ouvrages relatifs au concile du Vatican, que nous parlerons du livre de M. Wallon, intitulé : *la Vérité sur le concile*, et publié par la librairie protestante de MM. Sandoz et Fischbacher. M. Wallon est un fanatique de gallicanisme : il voit dans la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale l'abomination de la désolation ; pour lui, le concile n'a pas été libre, le concile n'a pas été œcuménique, la minorité a été opprimée par la majorité, et c'est la minorité qui avait raison contre la majorité et contre le pape. Voilà l'idée fixe qui se développe dans la préface, qui se développe de nouveau dans le corps de l'ouvrage, et qui cherche à s'étayer sur les documents provenant de ce qu'on a appelé l'opposition dans le concile. M. Wallon est-il de bonne foi ? Nous sommes trop polis pour émettre un doute ; mais appuyer son livre sur celui de l'apostat allemand Friedrich, qui, au su de tout le monde, était l'espion du prince de Hohenlohe, n'est pas faire preuve d'une bien grande envie de connaître la vérité ; donner comme contraires à l'infaillibilité pontificale des évêques qui ne se sont jamais élevés que contre l'opportunité d'une définition, ce n'est pas user d'une polémique loyale ; interpréter, comme il le fait ici, l'acte de soumission de Mgr Darboy, c'est recourir à des subtilités qui rappellent trop les procédés des jansénistes ; enfin, croire qu'un concile dont la majorité était avec le pape, et dont les décisions ont été acceptées même par les opposants, sans aucune de ces exceptions qu'on avait vues à la suite d'autres conciles, n'a pas été guidé par le Saint-Esprit et a proclamé l'erreur, c'est, tout en prétendant rester catholique, se séparer de l'Eglise et faire acte d'hérésie et de schisme. M. Wallon en appelle à la réunion d'un « concile vraiment œcuménique ; » les hérétiques et les schismatiques n'ont jamais fait autre chose. Ce livre, à par les déclamations auxquelles il s'abandonne, ne contient guère que des documents connus, en dehors d'un discours prononcé dans le concile par Mgr Darboy, qu'il traduit du texte latin donné par le professeur Friedrich, et dont rien ne garantit l'authenticité ; il peut exciter un certain intérêt de curiosité malsaine, il n'aura d'influence que sur ces soi-disant catholiques qui ne demandent pas mieux que d'avoir quelque prétexte pour continuer d'être des catholiques non

croyants et non pratiquants. M. Jean Wallon ne réussira ni à déshonorer la mémoire de Mgr Darboy, ni à compromettre Mgr Dupanloup, ni à faire douter de la soumission de M. de Montalembert ; il a beau faire, il reste seul de son école, seul avec les quelques *vieux catholiques* d'Allemagne, avec M. l'abbé Michaud, avec les abbés Mouls et Junqua, et avec celui qui fut le P. Hyacinthe : c'est peu pour représenter l'Eglise catholique.

On est heureux, après avoir lu ces pages passionnées et attristantes, de relire les deux magnifiques instructions pastorales sur le concile des évêques d'Aquila et de Calvi, que M. l'abbé Maupied a si bien fait de traduire de l'italien. Mgr Philippi et Mgr d'Avanzo sont deux lumières de l'épiscopat italien, aujourd'hui si éprouvé; leurs deux instructions pastorales sont deux véritables traités, complets en eux-mêmes, mais qui se complètent encore l'un par l'autre et qui portent dans l'esprit la lumière et la conviction. Mgr Filippi, après une magistrale introduction sur l'œuvre générale du concile, établit, dans un premier chapitre, l'existence de Dieu, créateur de toutes choses, contre l'athéisme, le matérialisme et le panthéisme; il traite, dans un second chapitre, de la révélation, et s'occupe des différentes questions relatives au fidéisme ou traditionalisme absolu, au scepticisme, au positivisme, au naturalisme et au progressisme; un troisième chapitre s'occupe de la foi et des erreurs qui y sont contraires; un quatrième, de l'accord de la foi et de la raison. Ces quatre chapitres, qui constituent la première partie de l'instruction pastorale consacrée à la constitution *de Fide*, se terminent par une courte et intéressante histoire des raisons qui firent interrompre, dans le concile, le travail sur une seconde constitution relative à la foi, pour entreprendre la constitution sur l'Eglise de Jésus-Christ. Cette histoire conduit à la seconde partie, qui s'occupe de la constitution *Pastor æternus*, et dans laquelle Mgr Filippi, continuant de suivre l'œuvre du concile, étudie, en quatre autres chapitres, l'institution de la primauté apostolique dans la personne de saint Pierre, la perpétuité de cette primauté dans les successeurs de saint Pierre, la nature et le caractère de cette primauté, enfin le magistère infaillible du pontife romain. — L'instruction pastorale de Mgr d'Avanzo commence par un historique de la convocation du concile, dont elle fait ressortir l'opportunité, et continue l'étude des travaux de cette sainte assemblée en en montrant l'importance,

et en insistant particulièrement sur ce point de vue qu'il s'agissait de défendre le surnaturel contre l'invasion du naturalisme contemporain. — Ces deux instructions pastorales ne composent pas seules le volume publié par M. l'abbé Maupied : nous devons signaler encore une savante introduction du traducteur, deux lettres de Mgr d'Avanzo, l'une sur la déclaration de Dœllinger, l'autre sur le pape Honorius; une autre lettre du même prélat dans laquelle il donne le plan d'une défense abrégée du pape Honorius, et une note, aussi de Mgr d'Avanzo, sur le *Liber diurnus*, dont le P. Gratry avait essayé de tirer un si malheureux parti. Tous ces documents forment un ensemble très-utile pour la défense des travaux du concile, et justifient très-bien le titre donné à son livre par M. l'abbé Maupied : *le Triomphe de l'Eglise au concile du Vatican.*

J. CHANTREL.

61. **L'HOMME** *devant ses œuvres*, par M. Jean L'ERMITE. — 1 volume in-12 de VIII-382 pages (1872), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Tel titre, tel volume, ne disons pas : tel livre. Titre ambitieux et vague, qui dit tout et ne dit rien. Volume emphatique, enflé de prétentions et vide de choses. L'auteur est mécontent de *tout*, excepté de ce qu'il croit être ses idées, et il ne vise à rien de moins qu'à devenir *l'Ermite* d'une nouvelle croisade du bon sens contre la folie universelle. Dans sa préface, il cherche un homme qui ne soit pas l'homme du jour, non pas avec la lanterne de Diogène, mais à la lumière de l'étoile du génie. Cet homme doit être un *original* (sic), ayant longtemps couru le monde, sachant tout, compatissant à tout, ayant entendu la confession de grandeurs déchues (p. v) et n'ignorant pas « combien il est difficile d'être impartial et véridique « (ibid.). » Avant tout, cet « original » devrait être père; car, pour aborder la question sociale, « il ne suffit pas d'avoir été fils, il « faut surtout être *père ou chef de famille* (p. VI). —Voilà celui « qui pourrait soulever peut-être un coin du voile qui nous cache la « vraie cause de l'immense et perpétuel aveuglement du genre hu« main (p. VII). » Faute de pouvoir trouver l'homme de son choix, M. L'Ermite se dévoue provisoirement à être cet homme. A lui donc la mission de nous révéler le pourquoi et le comment des choses !

Sachons d'abord que l'univers, sauf un très-petit nombre d'élus, se compose de « sauvages. » A peine un cinquième des habitants du

globe doit-il être réparti entre les nations dites civilisées (p. 3). Encore, dans ce petit troupeau faut-il faire un triage : des pôles à l'équateur, il n'en est pas un sur mille qui ait « la volonté » et « le « pouvoir » de s'occuper d'autre chose que des besoins de son exis- « tence matérielle (p. 5). » On voit que le réformateur n'a pas de goût pour le profane vulgaire, ce qui restreint singulièrement son rôle de docteur du genre humain. — Au fond, que veut-il et que dit-il? Mystère. Il veut sans doute que l'homme travaille et qu'il s'amende, mais quel travail exige-t-il? quel amendement et quels moyens de l'obtenir prescrit-il? Puisqu'il ne s'adresse qu'à la « pha- « lange d'élite plus faite pour *donner* que pour recevoir des leçons,» puisqu'il désespère de l'innombrable multitude des « sauvages, » à quoi bon son labeur (p. 6) ? Enfin, de quelles leçons s'agit-il? Nous entrons ici dans un fouillis ténébreux, à la porte duquel les amis de la lumière doivent dire avec Dante : « Vous qui pénétrez ici, laissez « toute espérance... » Comment, en effet, dissiper la nuit profonde qui arrache à M. L'Ermite un cri de détresse? par la volonté et son « outillage » (mot qu'il caresse avec affection).

D'abord, la volonté du « bipède sans plume (p. 19),» que la vieille philosophie appelait un « animal raisonnable, » est « toute l'âme. » C'est elle qui doit tout réformer; chemin faisant, la scène change. Voici l'intelligence, la raison et la conscience qui sont aussi « toute « l'âme. » Mais prenez garde : en tout cela, le « bipède sans plumes » n'a rien qui l'élève au-dessus des animaux; eux aussi sont intelligents, raisonnables, consciencieux, religieux même, et leur langage a d'ineffables beautés (ibid.). C'est donc à ne pas dépasser le niveau de la brute que M. L'Ermite bornera son ambition; son progrès ne va pas plus loin que le singe.

Intelligence! pour lui, que signifie ce mot? d'où vient-elle? quelle est-elle? où va-t-elle? Autant de problèmes insolubles.

Raison! il estime que tous veulent avoir raison contre la raison, que celle-ci est partout conspuée, rendue méconnaissable par l'entêtement et l'orgueil des uns, par l'ignorance des autres. Dans cette anarchie des esprits, il bafoue l'autorité religieuse, l'Eglise, qu'il appelle intolérante, oppressive; le triomphe de la raison, c'est de n'avoir ni base ni règle.

Et la conscience! distinguons : il y a la conscience « matérielle, » dont le siége est au cerveau, et la conscience morale, dont le centre est partout dans l'homme et la circonférence nulle part. Il y a donc

jets, mais un traité parlé, mouvant, étincelant, bousculant son adversaire,ne lui laissant pas le bénéfice d'une échappatoire,le serrant, le pressant, lui faisant implorer grâce, et le laissant couché sur le papier émietté de son mémoire.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce livre, qui mérite d'être lu même par des Français. Quelques arguments sur l'infaillibilité auraient pu être élagués comme moins concluants, au milieu de la quantité d'autres qui l'établissent. — Citons, pour terminer, ce simple passage, opposé aux terreurs de la libre-pensée suisse: « L'Eglise, malgré quelques analogies, n'est ni démocratique ni « monarchique. Unique en son genre, elle s'élève au-dessus de toutes « les institutions humaines, et convient pour cette raison à toutes « les formes politiques. Dieu seul est son auteur, son guide et son « maître ; les hommes, grands ou petits, ne sont que ses ministres « ou ses organes. Qui a le droit de décider que l'Eglise sera démo- « cratique? Le pape lui-même ne l'a pas ; il ne voudrait ni n'ose- « rait remuer les fondements de l'Eglise, renverser les formes de son « gouvernement. Pour l'entreprendre, il faudrait nier la constitution « divine de l'Eglise, lacérer la Bible, et ravaler l'œuvre de Dieu au « niveau de l'infirmité des hommes (p. 118). » V. POSTEL.

71. **DE LA RÉVOLUTION** *et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle*, par M. Auguste ONCLAIR, prêtre. — 2 volumes in-8° de 552 et 706 pages (1872), chez H. Goemaere, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 7 fr. le volume.

A quoi bon, diront peut-être quelques-uns, deux gros volumes que deux autres non moins amples vont suivre? Les livres de longue haleine font peur. Et, en vérité, pourquoi cette artillerie pesante? Avant que les pièces ne soient en batterie, la révolution aura démantelé ce qui reste des forteresses de l'ordre social. Parlez-nous de l'artillerie légère: celle-ci fait face à l'ennemi commun, le harcèle, le culbute, et l'oblige à rétrograder ; c'est la petite guerre qu'il nous faut.—A ceux qui tiendraient ce langage nous dirions: Vous êtes trop absolus; la petite guerre, comme vous dites, et la grande guerre ne s'excluent pas. Aux écrits concentrés et sommaires l'honneur de repousser les assauts immédiats; à d'autres plus graves et plus compacts la mission de faire les charges à fond, les charges décisives, d'organiser la grande défense et de repousser victorieusement les légions du mal conjurées pour une lutte suprême.

Le travail puissant de M. l'abbé Onclair appartient à cette seconde catégorie. Il en a, pendant vingt ans, colligé les matériaux. Et ce n'est pas seulement contre la révolution proprement dite que ces deux premiers volumes font feu, c'est aussi contre les catholiques égarés qui se parent du titre compromettant de libéraux, parce qu'apparemment ils ne se jugent pas assez dignes d'être appelés catholiques tout court. M. l'abbé Onclair se préoccupe égalementdes vrais défenseurs de la société : il vient à leur secours; il leur indique les positions à prendre, les chaussetrappes à éviter; il est successivement sentinelle, éclaireur, belligérant. Et comme s'il eût craint, malgré son incontestable mérite bien connu en Belgique, de n'avoir ni le pied assez ferme, ni le coup d'œil assez juste, ni le glaive assez acéré, il s'est modestement placé derrière des lutteurs invincibles. « Le « plan, nous dit-il à la page 3, la contexture et certains détails se- « condaires sont seuls à nous; les développements, nous les avons « empruntés tous aux admirables travaux des éminents publicistes « religieux de la compagnie de Jésus, tels que l'illustre et regretté « P. Taparelli d'Azeglio, le P. Calvetti, le P. Curci et le P. Libe- « ratore, *la Civiltà cattolica*, etc... Notre travail actuel, nous l'a- « vons puisé presque en entier dans les 90 volumes qu'ils ont déjà « légués à la science et à l'Eglise. »

Le plan est très-clair. D'un côté, l'auteur détruit; de l'autre, il édifie. D'une part, il poursuit dans ses derniers retranchements la révolution; d'autre part, il nous fait voir, en face des ruines qu'elle a entassées, l'édifice catholique construit par une main divine pour assurer le bonheur et la gloire de tous par l'indestructible association de tous les devoirs et de tous les droits dans l'individu, dans la famille et dans l'Etat, sous le patronage de la sainte Eglise. Pour atteindre ce double but, il appelle à son aide, contre les serfs de la libre-pensée, le sens commun, la philosophie, la haute politique et l'économie sociale; contre les catholiques libéraux et à l'appui des catholiques orthodoxes, l'Ecriture et les pères, les papes et les conciles. D'abord il fait justice de l'erreur par les absurdités et les contradictions qu'elle renferme, par l'anarchie inévitable qu'elle déchaîne; puis il s'élève jusqu'à la vérité et à la lumière du catholicisme romain, il la fait resplendir d'un incomparable éclat. Sous l'effort d'une patiente dialectique, les principes se déroulent, les conséquences se déduisent, les applications et les exemples s'accumulent, les sophismes sont résolûment abordés et vaincus. Bien que

nous soyons en très-docte compagnie, nous ne suivrons pas dans ses méandres infinis l'hypocrisie révolutionnaire : il nous faudrait refaire ces deux volumes; d'ailleurs, nos lecteurs sont familiers avec ce grave sujet, et les travaux si bien utilisés par M. l'abbé Onclair ne leur sont pas inconnus. Contentons-nous d'une excursion rapide, d'un coup d'œil à vol d'oiseau.

La société, voilà l'*objectif* du premier volume. D'abord, la société *dans son essence*, c'est-à-dire considérée comme étant de droit naturel parce qu'elle est de droit divin, puis dans *sa réalité*, en tant qu'elle est constituée d'après les vrais principes pour le double avantage temporel et éternel. Or, la révolution détruit à la fois, par le rationalisme qui proclame la souveraineté de l'individu, le droit et l'unité sociale. Suivant elle, le principe générateur de l'un et de l'autre, c'est le suffrage universel qui, dans sa rigueur absolue, est anarchique puisqu'il donne le sceptre à l'ignorance et aux passions, brutal puisqu'il consacre la suprématie du nombre, impossible puisqu'il met forcément à l'écart des catégories de citoyens. Comment donc l'unité sociale peut-elle être fondée et maintenue? L'auteur examine les conditions qui règlent, en dehors de l'élection, la légitime possession de l'autorité ; ce qui le conduit à constater la vérité sociale, ou, en d'autres termes, catholique, à l'aide de laquelle l'autorité ramène à l'unité les divergences des multitudes; la sphère d'action et les limites de la compétence du pouvoir dirigeant, et enfin les théories des théologiens scolastiques sur les origines immédiates de ce pouvoir. Ici se présentent saint Thomas d'Aquin, Bellarmin, Suarez, Jean Mariana, dont l'opinion sur le régicide fut repoussée par le P. Aquaviva, général de la compagnie de Jésus. L'auteur se rattache à l'Ange de l'école; il n'admet pas, avec la plupart des scolastiques, que le peuple, ou la communauté, transmette habituellement à l'autorité sociale la souveraineté; il limite à certains cas cette transmission, et il prouve qu'il ne faut pas confondre le consentement avec l'élection; le consentement populaire, absolument indispensable au pouvoir pour accomplir sa mission, est le plus souvent commandé par un fait inéluctable qui confère au plus digne l'autorité, ou qui nécessite la dépendance à l'égard même d'un usurpateur qu'on ne pourrait renverser sans que sa chute ne fût pire que son règne, ou enfin qui donne à un pouvoir originairement élu la consécration des siècles par la puissance de l'hérédité. M. l'abbé Onclair se rallie, sous ce point de vue, aux idées des PP.

Taparelli et Liberatore; mais il aurait pu les exposer avec plus de largeur et plus nettement; il aurait dû surtout, en combattant à certains égards la théorie de Suarez et de Bellarmin, la séparer plus complétement des doctrines protestantes et révolutionnaires. Ce n'est pas parce qu'elle est dangereuse pour l'ordre social, comme il paraît le croire, c'est parce qu'elle est trop souvent une abstraction sans harmonie avec l'histoire et l'expérience, qu'il convient de ne l'adopter qu'avec certains tempéraments.

Les doctrines de subversion, M. l'abbé Onclair les signale à bon droit comme renfermées dans le *dogme* protestant et rationaliste de la souveraineté du peuple, avec lequel les enseignements des docteurs catholiques du moyen âge et du XVI[e] siècle n'ont rien de commun. Ce dogme est issu du naturalisme politique dont le naturalisme philosophique est le père; celui-ci a pour axiome l'indépendance de la raison; et de là sa perversité, qui se révèle par l'abrutissement social dont la haine contre les ordres religieux et la charité catholique est l'incessant témoignage. Dira-t-on que la souveraineté du peuple est un obstacle à la théocratie? L'auteur donne le sens de ce dernier mot, il fait voir dans le libéralisme athée l'absorption de tous les pouvoirs religieux et civils; lui seul est théocratique dans la plus funeste signification de ce terme; l'Etat sans Dieu est le Dieu-Etat; quelle tyrannie et quel avilissement!

Le second volume traite des relations entre l'Eglise et l'Etat, entre l'Eglise, l'Etat et la famille. Après quelques notions théologiques et juridiques sur la constitution de l'Eglise, vient l'examen du triple système libéral-absolu, modéré, ou soi-disant catholique, concernant les relations entre l'Eglise et l'Etat. Sous ses trois aspects, ce système est absurde en tant qu'il nie l'harmonie sociale dont la formule est celle-ci : l'Eglise est à l'Etat ce que l'âme est au corps. Despotisme ou anarchie, telle est l'inévitable conclusion de cette erreur, véritable monstre à trois têtes, qui déchire la société pour la jeter sans défense au despotisme ou à l'anarchie. Donc, l'Etat doit avouer la prééminence de l'Eglise et la protéger; il garde l'indépendance de son domaine direct, mais il ne saurait, sans aller jusqu'à l'athéisme et ouvrir les abîmes, s'affranchir des influences doctrinales et morales d'un pouvoir qui lui est supérieur par sa nature et par son but, et auquel son intérêt même lui ordonne de s'unir. Sans doute, il y a l'*hypothèse* qui ne permet pas cette union dans certaines conditions de société; mais M. l'abbé Onclair n'a en vue que la *thèse*,

et il la dégage avec bonheur des absurdités dont l'ignorance proverbiale de notre siècle en matière de religion et de science sociale l'a enveloppée. — Sa logique et son savoir n'ont pas moins de vigueur quand il s'agit de revendiquer vis-à-vis de l'Etat les droits de l'Eglise. Là il rencontre les *appels comme d'abus* et le *placet* gouvernemental, complaisamment défendus sous le second empire par M. Chaix-d'Est-Ange, puis les adversaires de l'immunité du clergé, avec laquelle le service militaire est pleinement incompatible, et de la haute immunité du pape, qui trouve, dans son indépendance providentielle de souverain, sa liberté nécessaire de pontife.

Arrivant ensuite à ce qui constitue spécialement l'organisation sociale, à savoir le mariage, l'éducation, l'enseignement et la propriété, l'honorable écrivain, s'éclairant toujours du grand principe de la suprématie dogmatique et morale du catholicisme, la fait rayonner avec éclat sur toutes ces questions si dénaturées par la sophistique révolutionnaire, si méconnues par l'ignorance présomptueuse des gens du monde. Notons ici, comme étant discuté d'une façon magistrale, tout ce qui a trait au mariage, en dehors ou sous l'empire des lois catholiques; à l'éducation de l'homme et à celle de la femme, respectivement diverses dans leur nature et dans leur but, et à l'enseignement considéré au point de vue social de la publicité des opinions et des principes qui le régissent chez les populations catholiques ou mixtes, au point de vue encore du monopole révolutionnaire de l'enseignement. Mêmes éloges pour ce qui concerne le droit de propriété directement aboli par le socialisme et indirectement sacrifié aux passions communistes et communeuses par les économistes modérés dont le rationalisme, témoin M. Bastiat, abandonne aux revendications des radicaux la propriété territoriale, et, avec elle, par une légitime déduction, toutes les propriétés. Seul, le catholicisme fonde sur des bases indestructibles ce droit éminemment protecteur que battent maintenant en brèche toutes les forces de la révolution.

Nous venons d'esquisser rapidement, ce qui n'est pas facile, un plan qui embrasse dans son immense rayon la masse de choses déposées dans les 90 volumes qui ont été l'inépuisable mine de l'auteur. Tout se divise et se subdivise en *parties*, en *livres* et en *chapitres*.

La pureté des sources garantit celle des doctrines. Peut-être, si nous pouvions entrer dans la politique, contredirions-nous quelques

assertions, signalerions-nous, à propos des formes de gouvernement, du mode et du résultat des opérations électorales, des aperçus peu homogènes et trop rigides; mais c'est là le côté secondaire de ces grands sujets. A la hauteur où M. l'abbé Onclair se tient d'habitude, il domine, avec la majesté souveraine de la vérité catholique, les préjugés qu'il combat, et on peut dire avec certitude qu'il fait le jour partout où la révolution, sous toutes ses formes et sous tous ses drapeaux, a fait la nuit. Seulement, nous regrettons qu'un commerce de vingt années avec la docte Italie lui ait fait adopter cette manière d'outre-monts dont notre esprit national, rapide et alerte, s'accommode peu. Malgré leur attirail scolastique et leur contexture d'*atqui* et d'*ergo* rigoureusement enchaînés, la diffusion, les longueurs, les répétitions ne sont pas rares. Il y aurait à émonder dans cette forêt, sans porter la hache aux superbes taillis qui en font la richesse. La sécheresse habituelle du style, interrompue rarement par quelques élans oratoires, ajoute à l'aridité déjà si grande de la matière. Il y a aussi, de temps à autre, quelques notes criardes qui jaillissent d'une conscience indignée; les allures sévères d'une discussion didactique interdisent les gros mots, partout au reste bien usés. Pourquoi M. l'abbé Onclair n'a-t-il pas fait à la France l'honneur de lui demander quelques-unes des armes les mieux fourbies de ses intrépides lutteurs? De loin en loin, sans doute, il nomme et cite nos vigoureux polémistes, mais ce ne sont là que de maigres épis dans une splendide moisson d'autorités. En faisant, dans son travail, une plus large part au génie français, il aurait reçu comme récompense ce caractère cosmopolite dont nos belles œuvres sont marquées. Des livres de cette force et de cette importance doivent être partout connus, lus et retenus; à ce titre, ils ont besoin d'être naturalisés français. N'est-ce pas ainsi que Joseph de Maistre a pu donner des ailes aux œuvres de son génie? Français de caractère, d'esprit et de cœur, sans cesser d'être de son pays, il a vu ses écrits courir le monde avec l'estampille de notre nation, et de nos jours sa renommée grandit encore. Assurément, n'est pas Joseph de Maistre qui veut; mais le feu sacré ne manque pas, tant s'en faut, à M. l'abbé Onclair; au foyer de nos illustres publicistes et de nos docteurs, l'estimable penseur prendrait l'étincelle qui donnerait à ses pages un peu massives plus de vie et d'entrain.

GEORGES GANDY.

point l'assertion de Buffon, traitée d'abord de téméraire. « Accueillie avec incrédulité ou dédain par la philosophie de son temps qui « sacrifiait étourdiment, à sa haine des traditions génésiaques, ses « penchants naturels vers l'égalité sociale ; combattue par les esprits « étroits qui ne peuvent étudier la création qu'à travers le micros- « cope de l'analyse matérielle, et dont les yeux usés à la recherche « des détails et des classifications sont incapables d'embrasser de « haut l'ensemble des choses, l'opinion de Buffon, dit M. de Lanoye, « a reçu de nos jours la consécration de presque toutes les sciences « qui ont l'homme pour point de départ et pour but (pp. 4, 5). » Ce témoignage, appuyé sur des preuves, est d'autant plus précieux, que l'auteur ne fait pas d'ailleurs profession d'accepter les données de la Bible et ne cherche pas à défendre le Livre saint : l'anatomie comparée, la géographie, la science sociale, l'histoire, sont les sources où il puise, et, sur bien des points, il s'écarte de la Bible avec une facilité qui nuit considérablement, nous devons le dire, à la perfection de son œuvre, parce qu'il s'écarte ainsi de la vérité, même de celle qu'il est possible aujourd'hui d'atteindre par la science, indépendamment du témoignage biblique, dont l'autorité est si fortement et si inébranlablement établie. Ainsi, pour lui, l'état sauvage a été la première condition de l'homme, qui s'est successivement élevé à l'état de chasseur et à l'état de pasteur ; l'agriculture marque le commencement de la civilisation. Pour nous, l'homme commence, au contraire, par la civilisation, et l'agriculture est sa première occupation avant la chute ; aussitôt après la chute, nous voyons l'agriculture exercée par Caïn, et Abel livré au soin des troupeaux. L'état sauvage est une décadence, non un commencement. Quelque haut qu'on remonte avec l'histoire, on trouve des sociétés civilisées en Asie et sur les bords du Nil ; même dans les vastes steppes de l'ancienne Scythie, dans la Germanie, dans la Gaule, ce ne sont pas des sauvages qu'on rencontre, mais des sociétés organisées, vivant de la chasse et de leurs troupeaux, songeant peu à cultiver le sol, sans doute, mais bien supérieures aux peuplades trouvées en Amérique, dans l'Océanie et en Afrique : les vrais sauvages sont des hommes qui, après s'être éloignés des grands centres de la civilisation, ont cessé d'avoir des rapports avec eux, et dont l'intelligence s'est peu à peu dégradée par le manque de culture, par la nécessité de pourvoir aux premières nécessités de la vie, et, très-souvent, par la corruption des mœurs. L'homme s'est si peu élevé de l'état sauvage à l'état civilisé,

que nulle part on ne voit un peuple sauvage s'élever de lui-même à la civilisation : il lui faut des éducateurs venus du dehors, venus des pays où la civilisation ne s'est pas éteinte ; c'est Orphée, c'est Cadmus en Grèce, ce sont les missionnaires chrétiens chez les sauvages modernes. Voilà ce que montrent ensemble l'histoire et la philosophie, parfaitement d'accord avec la Bible. Il est regrettable que M. de Lanoye ait trop facilement suivi, sur ce point, des idées vulgaires que la vraie science repousse ; mais, cette remarque faite, et elle est importante, nous nous plaisons à reconnaître l'intérêt de son livre, l'érudition qu'il y montre, et l'utilité que présente le grand nombre de faits recueillis et réunis sur l'homme sauvage et sur les peuples chasseurs et pasteurs. J. CHANTREL.

96. **L'INFAILLIBILITÉ** *pontificale, ou Exposition historique des prérogatives papales définies au Vatican, suivie de pièces justificatives en appendice*, par M. l'abbé LESMAYOUX, premier vicaire de Notre-Dame de la Gare, à Paris.— 1 volume in-12 de XII-404 pages (1873), chez Adrien Le Clere et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

97. **L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE** *du clergé de France de 1625-26 et l'article 137 de ses Avis aux archevêques et évêques du royaume sur l'infaillible magistère du chef de l'Eglise en matière de foi ; deux Lettres de* Mgr DECHAMPS, archevêque de Malines, *en réponse aux attaques de la presse allemande.* — In-8° de 48 pages (1873), chez H. Dessain, à Malines, et chez Mme veuve Magnin et fils, à Paris ; — prix : 50 c.

L'*Infaillibilité pontificale* de M. l'abbé Lesmayoux peut être considérée comme une histoire abrégée du concile du Vatican, en ce qui concerne le dogme défini le 18 juillet 1870. Cette histoire, venue après tant d'autres, a un caractère particulier qui la distingue, et la façon dont elle est conduite lui donne un intérêt qu'égale son utilité. La vérité est définie, le doute n'est plus possible pour les fidèles ; mais il ne faut pas oublier que la vérité religieuse a toujours à lutter contre l'erreur et les passions, et que, d'un côté, bien des préjugés, bien des idées fausses, issues de l'erreur gallicane, subsistent encore au sein des masses, tandis que, d'un autre côté, les sectes impies ou révolutionnaires n'ont pas désarmé. N'ayant pu empêcher le concile du Vatican de définir les droits et les priviléges de la chaire pontificale, ces sectes, comme le dit l'auteur, « nient effrontément le « dogme partout, et s'efforcent, par des moyens tantôt hypocrites, « tantôt sauvages, de mettre la lumière sous le boisseau ; les efforts « que fait partout la franc-maçonnerie pour exclure la religion de

« l'enseignement, et les lois violentes décrétées en Allemagne et en « Italie contre l'Eglise, nous montrent jusqu'où peut aller, à cet égard, « la haine révolutionnaire. » Il serait donc dangereux de s'endormir dans une fausse sécurité : s'il était nécessaire, avant le concile, de travailler au triomphe de la vérité, il n'est pas moins nécessaire de travailler aujourd'hui à la défendre. C'est ce qu'a pensé M. l'abbé Lesmayoux, et son livre est certainement l'un de ceux qui contribueront le plus à la défense de la vérité dont il s'est fait le champion.

Le plan de ce livre est fort simple : ce qu'est l'infaillibilité pontificale, histoire de cette infaillibilité jusqu'au concile du Vatican, étude de la définition du dogme de l'infaillibilité, voilà les trois points fondamentaux du travail de M. l'abbé Lesmayoux, qui les fait suivre de la réponse à quelques objections sur la liberté du concile, sur l'opportunité de la définition, sur les prétendus dangers qu'elle fait courir à l'ordre civil, et sur le préjudice prétendu qu'elle apporte à l'autorité des évêques. Nous signalons spécialement à l'attention du lecteur les quatre chapitres (du dixième au treizième inclusivement) consacrés à l'histoire du gallicanisme depuis son apparition jusqu'à l'époque du concile ; il y a là des faits connus qui sont parfaitement groupés, d'autres qui sont moins connus, quelques-uns même qui sont généralement ignorés et qui font nettement ressortir le danger de cette hérésie, car on peut maintenant la qualifier ainsi, et l'opportunité de la définition. C'est un chapitre de l'histoire de l'Eglise en France qu'a écrit M. l'abbé Lesmayoux, et dans lequel il s'est attaché à rétablir l'exactitude des faits et la part de chacun soit dans l'introduction et la propagation du gallicanisme, soit dans le retour du clergé de France aux doctrines romaines, c'est-à-dire aux doctrines catholiques. On pourra différer d'opinion avec lui sur quelques points secondaires, trouver qu'il a amoindri ou exagéré l'importance de tel ou tel personnage, omis de citer le nom de tel ou tel autre ; mais les grandes lignes sont bien tracées et l'ensemble nous paraît inattaquable. — Disons enfin que le ton de modération qui règne dans tout l'ouvrage ne diminue en rien la force des arguments, et qu'il contribuera pour sa part à faire accepter la vérité par les esprits sérieux et de bonne foi, qui se tiennent en garde contre les ardeurs d'une polémique plus vive, et nous oserions dire plus dominatrice.

Mgr Dechamps, archevêque de Malines, dans un ouvrage intitulé : *l'Infaillibilité et le concile*, publié en 1869, avait écrit : « La dé-

« claration de l'assemblée de 1682 n'était qu'une note discordante « dans le concert de l'épiscopat français, » et rappelant que les évêques réunis en assemblée générale, en 1625, avaient adressé aux autres prélats du royaume ces paroles remarquables : « Les évêques se« ront exhortés à honorer le siége apostolique et l'Eglise romaine...; « ils respecteront aussi notre saint-père le pape... sur lequel Jésus« Christ a fondé son Eglise en lui baillant les clefs du ciel avec l'in« faillibilité de la foi, » il avait conclu : « L'Eglise de France con« fesse donc, avec toutes les Eglises de l'univers, non-seulement la « primauté, mais l'*infaillibilité* de Pierre et de ses successeurs. »

M. Jean Wallon voulut, à ce qu'il dit à la p. 139 de son livre *la Vérité sur le concile*, vérifier l'exactitude de cette citation, et au bas du document cité, et ayant pour titre : *Avis de l'assemblée générale du clergé de France à MM. les archevêques et évêques de ce royaume*, document qui, d'après lui, est loin de reconnaître l'infaillibilité pontificale, il trouva en note ces mots : « Après que ces *Avis* « dressés par Mgr de Chartres, eurent été imprimés et examinés, *ils* « *furent supprimés* par l'ordre de l'assemblée. Une des principales « causes de la suppression est l'*infaillibilité* du pape, qui paraît « établie dans l'article 137, » celui-là même que cite Mgr Dechamps, ajoute M. Jean Wallon, et il s'écrie triomphalement : « C'est « donc une opinion individuelle, tirée d'un document *supprimé*, « que Mgr l'archevêque de Malines nous donne pour l'opinion de « l'Eglise (ibid) ! » Puis il ajoute avec douleur : « Bien qu'habitué « à rencontrer chaque jour dans les documents ultramontains des « falsifications de ce genre, j'avoue que celle-ci me causa une « douloureuse stupeur; deux larmes s'échappèrent de mes yeux, « et je me demandai tristement si j'avais donné ma foi, ma raison et « ma vie à une société d'ignorants, d'imposteurs et de fourbes « (p. 141). »

Trompés, sans doute, par cette douleur et par ces larmes, deux journaux allemands, le *Mercure allemand* et la *Gazette de Cologne*, crurent que M. Jean Wallon avait pris Mgr Dechamps en flagrant délit de falsification ou d'ignorance. Les deux lettres que ce prélat vient d'écrire sont destinées à les détromper, et devront consoler l'inconsolable M. Jean Wallon. — Nous renvoyons forcément à ces lettres pour le développement de l'argumentation de Mgr Dechamps, qui est irréfutable; mais nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'en donner au moins une idée.

L'article 137, dont parle M. Jean Wallon, est ainsi conçu ; nos lecteurs seront heureux d'en trouver ici le texte intégral, qui est un magnifique monument de la foi de nos pères : « Les évêques seront « exhortés d'honorer le *saint-siége* apostolique et l'Eglise romaine, « fondée dans la promesse infaillible de Dieu, dans le sang des « apôtres et des martyrs, la Mère des Eglises, et laquelle, pour par- « ler avec saint Athanase, est comme la tête sacrée par laquelle les « autres Eglises, qui ne sont que ses membres, se relèvent, main- « tiennent et conservent : respecteront aussi *notre saint-père le « pape*, chef visible de l'Eglise universelle, vicaire de Dieu en terre, « évêque des évêques et patriarches ; *en un mot*, SUCCESSEUR DE « PIERRE, *auquel l'apostolat et l'épiscopat ont eu commencement, « et sur lequel Jésus-Christ a fondé son Eglise, en* LUI *baillant les « clefs du ciel, avec l'infaillibilité de la foi, que l'on a vu mira- « culeusement durer immuable en ses successeurs jusqu'au- « jourd'hui.* » Est-ce donc pour cet article que les *Avis* ont été supprimés? Voici les faits. — Les *Avis*, rédigés par l'évêque de Chartres, Léonor d'Estampes, furent soumis à l'examen de l'archevêque d'Auch et de six autres prélats. Ces prélats jugèrent, après en avoir retranché quelques articles, que *tout ce qui reste* (ce sont leurs expressions d'après le procès-verbal) *est très-digne d'être envoyé à tous les Seigneurs prélats du Royaume*. En conséquence, il fut ordonné à l'imprimeur Antoine Estienne de rapporter chez l'archevêque d'Auch tous les exemplaires imprimés, afin que les *Avis* n'eussent cours qu'en l'état voulu par les examinateurs, c'est-à-dire sans les quelques articles retranchés. Estienne, qui avait déjà terminé l'impression des *Avis*, n'obéit pas à cet ordre ; sur quoi l'assemblée ordonna qu'ils fussent entièrement supprimés, ne voulant pas les voir ainsi publiés de sa part. — Quels étaient donc les articles qu'on voulait supprimer? L'article 137 était-il parmi eux? Ici vient un témoignage péremptoire. Le cardinal de la Rochefoucault, démissionnaire de l'évêché de Senlis depuis 1624, qui avait présidé l'assemblée générale du clergé de 1615 et qui contribua à faire supprimer les *Avis*, dit, dans son livre intitulé : *Raisons pour le désaveu fait par les Evêques du Royaume*, et publié en 1626, lorsque les faits étaient récents et tous les témoins pour ainsi dire présents, que c'est aux pages 11, 18 et 54 des *Avis* imprimés chez Estienne que se trouvent les articles *rejetés par lui* et par l'assemblée. Or, l'article 137 ne se trouve à aucune de ces pages. — Le volume d'Estienne n'était pas facile

à trouver. Mgr Dechamps n'ayant pu le découvrir en Belgique, le fit chercher à Paris, où il fut enfin trouvé à la bibliothèque Nationale par le directeur même de notre recueil, chargé de ce soin par le savant archevêque. C'est un petit in-4° de 129 pages. Les trois pages indiquées par le cardinal de la Rochefoucault comme renfermant trois *erreurs manifestes contre la foi* y furent copiées. On y lit, en effet, ces passages : « La promesse infaillible de Dieu qu'il serait au milieu « de deux ou trois qui s'assembleraient en son nom a été le plus « grand recours qu'ait eu l'Eglise pour se maintenir dans l'ordre et « empêcher la corruption de la doctrine et des mœurs.... *L'infailli-« bilité de cette promesse étant dérivée comme par degrés des « conciles généraux aux nationaux, et d'iceux aux provinciaux*, « l'Eglise les a jugés si nécessaires que le grand concile de Nicée a « obligé les évêques de les tenir deux fois en un an (article IV). — « Les évêques, étant établis et constitués de Dieu dans la souveraine « dignité spirituelle, *n'ont personne que les conciles qui puisse « censurer leurs actions en terre* (art. XVII). — Le sacerdoce, *ins-« titué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses apôtres et leurs suc-« cesseurs* (art. LVIII).» Ces erreurs, qui avaient échappé à l'attention de l'évêque de Chartres, sont manifestes : la dernière qui fait attribuer l'institution du sacerdoce aux apôtres et à leurs successeurs aussi bien qu'à Jésus-Christ, doit venir d'un défaut dans la rédaction ; la seconde est contraire au dogme de la primauté de juridiction du souverain-pontife ; la première attribue aux conciles nationaux et provinciaux l'infaillibilité qui n'appartient qu'aux conciles généraux convoqués par le Pape, présidés par lui ou par ses légats, et confirmés par le pape. — Voilà donc pourquoi les *Avis* ont été supprimés, au témoignage du cardinal de la Rochefoucault, qui aurait pu être si facilement démenti s'il n'avait pas dit la vérité. Or il n'a pas été démenti, et son témoignage était déjà objecté en 1688 à Maimbourg, qui n'avait rien à répondre, et en 1738 à Tournely, qui ne contestait pas davantage la véracité du cardinal ; Bossuet lui-même, dans sa *Défense de la déclaration de* 1682, reconnaît que l'article 137 n'avait pas été rejeté ; il cherche seulement à l'interpréter d'une manière favorable à sa cause.

Mais alors, dira-t-on, que penser de la note citée par M. Jean Wallon? La réponse est facile. La note existe, en effet ; mais non dans l'édition d'Antoine Estienne : elle est dans une édition de 1768 ; c'est l'éditeur gallican de 1768 qui a ainsi falsifié l'histoire des *Avis*,

et affirmé absolument le contraire de la vérité. Ce que l'assemblée de 1625 avait rejeté, c'était ce qui était contraire aux prérogatives du souverain-pontife, et l'article 137, si positif en ce qui concerne l'infaillibilité du pape, était parmi ce *reste* que l'assemblée jugeait *très-digne d'être envoyé à tous les Seigneurs prélats du Royaume.* Les rédacteurs du *Mercure allemand* et de la *Gazette de Cologne* en voudront à M. Jean Wallon de leur avoir attiré une si accablante réplique, et M. Jean Wallon regrettera sans doute les *deux larmes* échappées de ses yeux. J. CHANTREL.

98. **MANUEL** *de religion catholique pour s'instruire soi-même et servir de guide aux catéchistes, — traduit de l'allemand*, de l'abbé Bernard OVERBERG, professeur à l'école normale et supérieur du séminaire de Munster, par Ph. STAEDLER. — 2 volumes in-12 de XX-482 et 576 pages (1872), chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles; — prix : 6 fr.

Bernard Overberg est peut-être, en Allemagne, le réformateur le plus célèbre de l'instruction catéchistique qu'ait vu le siècle présent. Né en 1754, de parents pauvres, il se sentit du goût et une vraie vocation pour l'étude, put suivre son attrait, devint prêtre en 1780, fut nommé vicaire d'une humble paroisse, et se fit si bien remarquer par la manière neuve et féconde dont il instruisait les petits enfants, qu'il fut appelé comme professeur à l'école normale de Munster. Peu d'années après, la direction du séminaire de cette ville lui était confiée. Il fonda lui-même une école normale pour les maîtresses, se livra à diverses œuvres de zèle sacerdotal et publia quelques ouvrages accueillis avec empressement, entre autres un *Manuel de pédagogie*, une *Histoire sainte* traduite en français par M. l'abbé Didon, et le cours de catéchisme dont, à son tour, M. Staedler nous offre la version française. Il occupa pendant vingt-sept années ses fonctions de supérieur, jouissant d'un crédit fort étendu et travaillant sans relâche à la diffusion du bien, à Munster et dans toute l'Allemagne. Sa vie fut écrite par M. Schubert, professeur à l'université de Munich, traduite et imprimée en France par M. Léon Boré, en 1843, et eut plusieurs éditions.

Overberg s'était de bonne heure convaincu de l'insuffisance de la méthode commune dans l'enseignement de la doctrine chrétienne parmi ses concitoyens. Pour lui, c'était perdre son temps et stériliser le ministère du catéchiste que de se contenter de faire apprendre et réciter aux enfants les réponses abrégées de leur livre élémentaire,

et de transformer ainsi en sec et pur exercice de mémoire une instruction qui doit, avant tout, avoir pour but d'ouvrir l'intelligence aux vérités éternelles, d'agir sur le cœur et d'amener les jeunes esprits à connaître vraiment la loi de Dieu, à la saisir dans son histoire et dans ses motifs de certitude, et à aimer les devoirs qu'elle impose à tout fils de l'Eglise. Le procédé qu'il adopta, — et c'est celui qui domine dans nos meilleures réunions catéchistiques de France, — fut de fixer l'attention du jeune et mouvant auditoire par des récits préliminaires, tirés presque toujours de la Bible, et dont il faisait aisément sortir les conséquences pour les points de doctrine qu'il traitait. La clarté de l'expression, la simplicité des explications, le tour vif donné aux choses, l'enfant travaillant à trouver lui-même la réponse et tout flatté d'y parvenir : telles sont les qualités qu'il réclame absolument du maître. C'est aussi ce qu'il a voulu réaliser dans ce *Manuel*, et ce but, il l'a touché. — Disons enfin, à son honneur, qu'une génération de catéchistes et d'instituteurs excellents s'est formée à son école, pépinière précieuse d'hommes intelligents et dévoués, sachant unir une solide instruction à une piété toute chrétienne. Il insistait également sur la nécessité de préparer sérieusement les leçons, alors même que l'on croit posséder à fond la matière. Dans ses notes intimes, trouvées après sa mort, il se reproche devant Dieu d'avoir eu sur ce point, à de rares intervalles, quelque négligence. « Le manque de préparation entraîne beaucoup de « fautes, écrit-il se parlant à lui-même : la leçon devient obscure, « incertaine, diffuse ; l'esprit des enfants se trouble, ils écoutent « mal, ils sont à la gêne, et j'y suis avec eux (p. XIV). »

Ces principes, et tout ce qui concerne la méthode d'enseignement, sont assez longuement développés dans une première partie, intitulée *Guide du catéchiste* pour l'instruction des petits enfants. C'est un traité recommandable, et qui embrasse le sujet sous son double aspect, spéculatif et pratique. Quant au plan même des instructions sur la doctrine, ce que nous venons de dire d'Overberg et de sa manière indique qu'il suit une marche à part. Notre division ordinaire, très-logique, partage la connaissance de la religion en trois parties : dogme, morale, grâce et sacrements. Overberg fond davantage les sujets, et les unit dans un ensemble qui paraîtrait au premier abord quelque peu confus, mais où l'on se retrouve facilement après un peu d'exercice et d'attention. S'adressant directement, avant toute affirmation dogmatique, au cœur de l'enfant, il lui fait rechercher,

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 20 mars dernier, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Grand Dictionnaire universel du XIXe *siècle*, etc., par M. Pierre LAROUSSE ; — Paris, 1866. — *Jam plura volumina edicta sunt* (déjà plusieurs volumes ont été publiés). — (On peut voir, sur cet ouvrage, nos tomes XXXIII, p. 198 ; XXXVI, p. 112 ; XLIV, p. 230 ; XLV, p. 348 ; XLVI, p. 296, et p. 260 du présent volume.)

La Bible dévoilée. Ecr. L'Inf., par M. J.-A. BOISSONADE ; — Paris, 1871. (Voir notre tome XLV, p. 261).

Le Lendemain de la mort, ou *la Vie future selon la science*, par M. Louis FIGUIER ; 4e *édition* ; — Paris, 1872. (Voir notre tome XLV, p. 45).

L'Homme et la bête, ouvrage illustré de cent vingt gravures, par M. Arthur MANGIN ; — Paris, 1872. (Voir notre tome XLV, p. 129).

Les Droits civils et la liberté religieuse des catholiques, par P.-M. ORMANIAN ; — Rome, imprimerie romaine de C. Bartholi, 1872.

Il Reversurus, ovvero la Turchia ed il Papato, studi giuridici. — Estratto dalla Rivista Giuridica anno II, fasc. 1 *e* 2 ; Roma, Sormanni e Cabiati, editori, 1872. — (*Il Reversurus*, ou *la Turquie et la Papauté, étude juridique. — Extrait de la* Revue juridique, 2e *année*, 1er *et* 2e *fascicule*, *par* LE MÊME ; — Rome, Sormanni et Cabiati, éditeurs, 1872).

Riposta finale degli Orientali agli Occidentali, Placidi CASANGIAN, *qui sibi injuria usurpat titulum archiepiscopi Armeni catholici Anthiochiæ et abbatis generalis ordinis Antoniani*), 1873. — (*Réponse finale des Orientaux aux Occidentaux*, par Placide CASANGIAN, *qui usurpe sans droit le titre d'archevêque des Arméniens catholiques d'Antioche et d'abbé général de l'ordre Antonins ;* — 1873).

La Vérité sur le concile, par M. Jean WALLON ; — *Paris*, 1872. (Voir p. 168 du présent volume).

Il Concilio Vaticano, par Cicuto D. ANTONIO. — *Rivista Universale, Vol. XIV* et *XV, dal fascicolo* 107 *al* 113 ; — *Firenze,* 1871-1872. — (*Le Concile du Vatican*, par C.-D. ANTOINE. — *Revue universelle, XIV et XV*ᵉ *volume, fascicule* 107 *à* 113 ; — *Florence,* 1871-72).

ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'académie française a procédé le 1ᵉʳ mai à l'élection d'un membre en remplacement de M. le comte de Ségur, décédé le 25 février dernier. — Un seul candidat s'est présenté : M. de Viel Castel qui, à la dernière élection, avait obtenu 13 voix contre M. Saint-René Taillandier, a été élu par 21 voix sur 22 votants. Les membres présents étaient, par ordre d'ancienneté académique, MM. Lebrun, Guizot, Mignet, Patin, Vitet, de Rémusat, Nisard, de Sacy, Legouvé, duc de Broglie, Dufaure, Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, Autran, Claude Bernard, le comte d'Haussonville, de Champagny, A. Barbier, Marmier, Duvergier de Hauranne, duc d'Aumale.

NÉCROLOGIE

M. SAINT-MARC GIRARDIN. — M. DE CAUMONT.

Après la mort de M. le comte de Ségur, que nous annoncions le mois dernier, la mort de M. Saint-Marc Girardin vient de faire un nouveau vide au sein de l'académie française, dont les membres disparaissent depuis quelque temps avec une singulière rapidité. — Né en 1801, ayant, par conséquent, accompli sa 72ᵉ année, M. Saint-Marc Girardin, dont la carrière a été consacrée au professorat, aux lettres et à la politique, a été apprécié par nous comme professeur et comme écrivain dans notre tome XLI, p. 431. Nous n'avons pas à revenir aujourd'hui sur ce que nous avons écrit alors, sinon pour regretter qu'une mort imprévue l'ait enlevé si rapidement à la chambre des représentants dont il était un des vice-présidents, et à l'académie dont il faisait partie depuis 28 ans. Aucun détail n'a été donné sur ses derniers moments : il paraît que la mort l'a surpris quand on ne le croyait que légèrement indisposé.

la personne de la doctrine, les intentions du fait, les égarements de la mauvaise foi. S'il parle révélation et grâce, il le fait dans des termes accessibles à l'homme le plus étranger aux matières religieuses, et, sans rien ôter à la vérité, il la présente de manière à lui donner entrée dans les esprits qui d'instinct la repousseraient. Sa conclusion mérite d'être citée. Après s'être résumé, avoir indiqué cette rénovation que tous invoquent et montré par quel unique chemin on l'atteindra : « Vous paraissez sensible à cette gloire, dit-il à « M. Dumas ; elle est digne, Monsieur, de flatter et d'occuper une « grande âme, et vous y atteindrez, j'espère, après avoir fait ce que « je vous propose : abaisser vos armes devant l'épée de saint Paul, « qui a déjà vaincu tant d'esprits généreux. Ne craignez point d'en « être humilié : une telle défaite vaut bien une victoire. Quand vous « l'aurez subie, il vous appartiendra de continuer et de soutenir le « combat : vous ne trouverez parmi nous que des gens empressés « à vous céder l'honneur de la lutte et les avantages des armes « (p. 147). » — Le trait abonde, du reste, dans tout le volume, et le mouvement ne permet pas au lecteur de s'ennuyer de ces dissertations élevées. — « Me répondrez-vous en me disant : Je ne sais « ce que c'est que la grâce, que je n'ai jamais rencontrée? Vous en « pourriez dire autant de Dieu, que vous n'avez pas rencontré davan« tage, et de la pensée, que vous n'avez jamais vue (p. 60). — Le « libre arbitre est comme le levier qui porte notre âme; il lui faut « un point d'appui : la grâce est ce point (p. 56). — Les trois termes « à additionner pour avoir au total le progrès de l'homme, ce sont : « Dieu, la société, l'individu. L'individu y apporte son énergie pro« pre, qui est le franc arbitre ; le collectif social y met la sienne sous « une forme quelconque, que nous nommons l'éducation; et Dieu « la sienne, par la grâce (ibid.). »

M. l'abbé Moniquet doit à la religion, et même aux lettres, de n'en pas rester là.. La place qu'il prend aujourd'hui parmi les défenseurs des saines doctrines lui crée des devoirs, et nous espérons l'y voir fidèle.

143. **LA BRETAGNE** *poétique, traditions, mœurs, coutumes, chansons, légendes, ballades*, etc., par M. O. PRADÈRE. — 1 volume in-8° de XIV-466 pages (1872), à la librairie générale; — prix : 7 fr. 50 c.

L'histoire d'un peuple, a-t-on dit, est tout entière dans ses chants : c'est là qu'il manifeste ses joies, ses douleurs, ses espé-

rances, ses pensées habituelles, ses usages, ses traditions. La Bretagne est riche en poésies, chansons, ballades, légendes rimées, et plusieurs ouvrages déjà, parmi lesquels ceux de Brizeux, d'Emile Souvestre, de M. de la Villemarqué, sont les plus connus, en ont donné le texte ou des analyses considérables. Ces chants et ces contes sont les œuvres de poètes populaires d'âges très-reculés, pâtres, mendiants, tailleurs, cloarecs (étudiants); quelques-uns même remontent à une époque si ancienne qu'on peut les croire antérieurs à la conversion du pays au christianisme. — Le Breton est de nature croyante; son génie s'arrange mieux des sujets plaintifs et tristes, en harmonie avec son ciel gris et brumeux; pour lui les farfadets, les lutins, les fées, les nains diaboliques, peuplent toujours les halliers et les landes, tendant au passant leurs piéges, ennemis des âmes et des corps tout à la fois. Dans ces compositions naïves, chantées ou récitées à la veillée, on retrouve plus d'une trace de la religion druidique et des superstitions païennes, cousues tant bien que mal aux dogmes catholiques. L'ensemble produit sur le lecteur un singulier effet: il lui semble quitter le monde présent et réel pour s'enfoncer tout à coup dans des régions fantastiques, sombres, inexprimables, où le charme secret d'émotions enivrantes se mêle à une terreur instinctive. « Presque tous ces chants portent « en eux le cachet de tristesse qui est le propre du caractère breton, « et c'est dans cette mélancolie touchante, qui semble inhérente à « tout ce qui se rapporte à notre Bretagne, que les plus indifférents « trouvent un charme mystérieux. En harmonie avec les landes « incultes et le ciel gris de leur pays, ils reflètent la mélancolie; « mélancolie naïve et douce, qui vous charme plus que les élans « d'une joie insensée (p. IX). » — L'Allemagne, l'Ecosse, l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, possèdent des recueils analogues.

Celui de M. Pradère est sans contredit l'un des mieux faits, des plus variés, des plus intéressants qui aient encore été offerts aux amateurs des vieilles et populaires littératures. Voici comment procède l'habile auteur, que nous avons rencontré partout très-convenable à l'égard des choses saintes, si fort mêlées à toute production bretonne. Prenant un chant parmi les meilleurs, il commence par nous mettre au courant des usages, des traditions ou des croyances qui le font comprendre; et ces explications accompagnant chaque poésie, il en résulte qu'à la fin du volume la Bretagne tout entière, histoire et mœurs, a passé sous nos yeux. Il donne alors la pièce, traduite non

pas en prose vulgaire, mais en vers élégants et à coupes ingénieuses, se rapprochant le plus qu'il est possible du texte bas-breton. Un tel travail fait le plus grand honneur à M. Pradère ; il s'y montre homme de goût, poète habile et heureux ; et certes, les difficultés qu'il avait à vaincre n'étaient pas médiocres, si l'on en juge par quelques passages rendus aussi en prose, dans les notes ou les explications. — Au point de vue moral, encore que rien de vraiment mauvais n'y choque le regard, on devine qu'un pareil livre n'est pas à confier à toutes les mains, à cause soit des chants de noces, soit de quelques contes dont une jeune imagination ferait peu de profit. — M. Pradère est-il bien sûr de ce qu'il écrit quand il dit : « Il est vrai qu'en Bretagne, *comme* « en France, le célèbre droit de *marquette*, qui livrait au seigneur « la fiancée de son vassal pendant la nuit des noces, existait ; mais « l'histoire dit que le plus souvent, *et même toujours*, ce droit se « convertissait en un tribut d'argent prudemment acquitté par le « mari (p. 206). » Ce *même toujours* dit beaucoup, et le *comme en France* constitue un autre sujet de doute, puisque rien n'est moins prouvé que ce prétendu droit, ainsi que M. Veuillot l'a victorieusement démontré à M. Dupin.

Nous ne saurions donner une idée, même abrégée et confuse, de ce que renferme un tel livre. Glanons au hasard quelques épis.

La métempsycose se produit sans ambages dans l'un de ces chants les plus vieux : « Il faut que chacun meure trois fois : c'est alors « seulement qu'on se repose (p. 9). » — La tradition la plus étrange, honorée d'une sorte de poëme complet, célèbre une fameuse ville de Bretagne, la cité d'*Is*, qui aurait existé en Armorique, dans la baie de Douarnenez, aux premiers temps de l'ère chrétienne, et que Dieu aurait ensevelie sous les flots à cause des débordements de ses habitants. C'était sous le fameux roi Grâlon, la figure lumineuse de la vieille histoire armoricaine. Or, si belle était cette ville, si grande, si somptueuse, que les Francs ayant bâti leur capitale au bord de la Seine et la trouvant digne d'eux, s'écrièrent enthousiasmés : « Elle est comparable à Is ! » d'où le nom *Par-Is*... ! Et notons que, Paris devant être détruit à son tour, Is se rebâtira aussi splendide qu'avant sa ruine. Qu'on se tienne pour averti des deux côtés ! — Là, près de Landévennec, vous remarquerez un petit canton où l'on ne mourait point. Les religieux qui l'habitaient, consumés par une vie pénitente, se plaignirent de ne plus voir de terme à leurs souffrances. Saint Guénolé eut recours au ciel et reçut l'or-

dre de changer de demeure ; il transporta un peu plus loin son habitation, et alors la mort rentra dans ses droits (p. 39). — Mais les nains et les fées, quel chapitre intéressant ! Ils vous font danser jusqu'à ce que vous tombiez mort, et toujours en chantant leur monotone refrain : « Lundi, mardi, mercredi. » S'ils pouvaient aller jusqu'à *dimanche*, ils cesseraient d'être des réprouvés ; hélas ! cela leur est impossible. — Et ces honnêtes tailleurs ! mis au ban de la société armoricaine, ils sont, dans les campagnes, considérés comme des parias et méprisés du laboureur, sans doute à cause de leur existence casanière et de leurs occupations féminines. De nos jours, les gens du peuple disent encore qu'il faut neuf tailleurs pour faire un homme, et ne prononcent pas leur nom sans se découvrir et sans ajouter *sauf votre respect*, comme pour adoucir ce qui pourrait choquer l'oreille de ceux devant qui ils parlent (p. 43). Le tailleur se relève, par exemple, dans les grandes solennités des noces : ce n'est pas seulement parce qu'il fait les habits de gala, mais il entame les négociations, fait les démarches, préside à la formule dernière, est la cheville essentielle de la fête. — Un bon dialogue (p. 57) : « Par « sainte Anne, mon homme, cet enfant n'est pas notre fils : il a trop « de petitesse de corps et de finesse d'esprit pour cela. » Cloar alors étendait ses grosses mains devant le feu, tirait sa pipe de sa bouche, crachait dans la cendre, grognait un peu dans sa barbe, et ne disait rien : c'était comme cela qu'il avait l'habitude de répondre. — Les Bretons, on ne le sait pas assez, ont longtemps *imité* les Normands en pillant le Maine et l'Anjou, uniquement pour se procurer du vin. Ils tombaient à l'improviste sur l'ennemi, cueillaient ses raisins, saccageaient ses vignes, et revenaient en emportant les vins qu'ils n'avaient pu ingurgiter sur place, traînant sur de lourds charriots le fruit de leurs rapines, poussant devant eux les vendangeurs captifs et hurlant leur chant sauvage en traversant les bois et les marais (p. 67). — Quant à l'affreuse coutume du *droit d'épave*, qui leur fit commettre sur les côtes tant de cruautés, elle datait précisément de l'époque des invasions normandes, et s'exerça d'abord contre les pirates du Nord (p. 101). — Jusqu'en 1792, Quimper eut, dans une de ses chapelles, une bougie continuellement allumée depuis le désastre de la ville d'Is : si cette bougie s'éteignait, disait la tradition, Quimper devait subir le même sort que l'antique capitale du roi Grâlon. — Le Breton a, comme l'Ecossais et l'habitant de la Suisse, son *Ranz des vaches*, qui cause en lui plus que de l'émo-

tion et le jette dans l'ivresse et le délire (p. 265). — Notons encore l'usage si chrétien d'appeler les pauvres, le lendemain d'une noce, à se réjouir chez les mariés en s'emparant de tout ce qui est resté de la fête (p. 209), et ce délicieux chant de la mère abandonnant au nouvel époux sa fille et lui disant :

> Va, mon enfant chéri, d'une famille à l'autre :
> Emporte le bonheur, et laisse-nous l'ennui.
> . . . .
> Donne-nous un regret, donne-nous un espoir :
> Sors avec une larme, entre avec un sourire (p. 192). »

Où trouver rien d'aussi ému, d'aussi gracieux ?

L'ouvrage contient également un certain nombre de chants plus modernes, sur des combats en mer, aux côtes bretonnes, et la vieille ardeur patriotique fait, en vérité, merveille.

114. LE CATHOLICISME ET LA FRANCE, par M. le comte Gazan DE LA PEYRIÈRE, *avec la collaboration de feu* M. le vicomte Gazan DE LA PEYRIÈRE. — *Première partie : Ancienne France.* — *Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée.* — 2 volumes in-8° de XIV-396 et 462 pages (sans millésime), chez Régis Ruffet et Cie, à Paris, à Lille et à Tournai ; — prix : 12 fr.

L'apologie par les faits, voilà, de nos jours, la plus convaincante démonstration en faveur de l'Eglise catholique. C'est par les suppositions et les calomnies qu'on l'attaque : les plus éclatantes réalités la protégent. Seulement, il est nécessaire de montrer les choses comme elles sont de par l'histoire, d'y revenir toujours, et de répéter sans se lasser, à une génération oublieuse, égarée, hostile, qu'elle doit à l'Evangile et aux institutions chrétiennes cette liberté qu'elle retourne contre sa bienfaitrice, cette législation plus équitable qu'elle voudrait transformer en instrument d'oppression contre nous, ces lettres dont elle abuse pour tromper et passionner l'ignorance, ces monuments magnifiques qui sont l'honneur de la patrie et qu'elle ne comprend plus, ces créations de la charité qui vont au devant de toutes les misères et que l'impiété dénature et stérilise quand elle s'en empare. L'égalité possible et vraie, la fraternité qui s'élance au delà du moi, l'indépendance des âmes et la juste possession d'elles-mêmes, sont le fruit propre de la foi ; sans elles les nations tournent à l'abaissement, à l'égoïsme, à la servitude. Dix-huit siècles sont là pour le prouver. — « Les évêques, on l'a redit sou-

« vent après Gibbon, les évêques ont construit la monarchie française comme les abeilles construisent une ruche. » L'Eglise a façonné nos grandes institutions comme elle a façonné notre caractère et nos mœurs. M. le comte Gazan de la Peyrière, sous une forme nouvelle, se propose de le démontrer.

Son précieux travail est moins un livre qu'un arsenal. Le lecteur sera effrayé des recherches en tout genre qu'il a dû coûter, et, quand on l'a lu, on se félicite de posséder un trésor pareil de faits, de chiffres, de dates, de renseignements précis. L'éloquence littéraire n'a pas été conviée; la phrase est courte; la parole reste à ces dates, à ces chiffres, à ces renseignements; parole puissante, irréfutable. — L'encombrement et la confusion eussent été à craindre dans un champ si vaste, si des divisions nombreuses, logiques, ne mettaient tout en ordre et à sa place; en quelques secondes le doigt se posera sur le point particulier à éclaircir. — C'est donc une œuvre de haut mérite, dont les catholiques remercieront le savant auteur.

Qu'il nous permette tout de suite, avant de l'analyser, quelques observations de détail. — Il nous semble que l'ouvrage gagnerait à des indications de sources placées au bas des pages. Nombre d'assertions en ont besoin pour beaucoup d'esprits, et pour les autres même l'autorité serait plus grande. — Quelques-unes de ces assertions paraîtront hasardées, ou formulées dans des termes trop absolus. Ainsi, est-il bien vrai qu'en 1624 le P. Andrada, portugais, ait découvert Cathay et le Thibet? Le célèbre Marco-Polo avait publié les relations les plus étendues plusieurs siècles auparavant (t. I, p. 55). — Est-ce bien à Luca di Borgo, et non aux Arabes, que nous devons l'algèbre (p. 77)? — Le P. Kircher a certainement étudié les hiéroglyphes égyptiens; mais comment affirmer que c'est grâce à ses travaux qu'on a pu « ressusciter la vieille Egypte, la Nubie, l'Afrique « et la longue carrière de civilisation qu'elles ont parcourue « (p. 80)? » — Il est difficile de prouver que « la Gaule fut, sur le « continent, la première conquête du christianisme (p. 84), » ni que saint Trophime, saint Martial, saint Gatien, saint Austremoine, etc., n'y arrivèrent qu'en 249 (p. 86). — Ce n'est point à Herculanum même qu'on déchiffre les manuscrits ensevelis jadis par l'éruption du Vésuve, sous Titus, mais au musée Bourbon de Naples (p. 81). — Il serait aisé de multiplier des observations semblables; nous avons dû faire celles-ci, sans y attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Ce que le catholicisme a accompli en France de grand, de salutaire, de fécond, il l'a accompli dans les diverses parties du monde où il a pénétré : il convenait donc, avant de nous occuper spécialement de notre pays, de jeter un coup d'œil général sur les institutions catholiques. C'est par là que nous débutons dans l'introduction. Nous y voyons les services rendus à l'Europe par les papes, en face des diverses invasions barbares qui la menacèrent du v[e] siècle au xvi[e], et par rapport à l'esclavage ; nous voyons comment le clergé arrache l'Italie, aujourd'hui si ingrate, au joug des Allemands, développe la liberté civile, favorise l'industrie, l'agriculture, enrichit ses villes de monuments, préconise tous les principes de la vie intellectuelle, établit les tribunaux sur des bases nouvelles, instituant les cours de cassation, l'une des conquêtes modernes les plus précieuses. Passant en Angleterre, puis en Espagne, en Allemagne, en Prusse, en Danemarck, en Hollande, en Suisse, en Bosnie, nous y constatons la même action féconde et bienfaisante. Des pages intéressantes (41 à 59) renferment le riche tableau des créations de l'Eglise en faveur des lettres et des arts : digne et complète réponse aux insensés qui l'accusent de favoriser l'ignorance populaire. — Après d'autres excursions encore sur le domaine des progrès accomplis, nous nous retournons vers la France, objet direct du livre. Les auteurs ont inscrit au sous-titre : *Ancienne France;* le mot ne doit pas prêter à l'équivoque : il s'agit de la France jusqu'à la révolution et même jusqu'au commencement de notre siècle, après le directoire.

Nous pouvons, dès le premier pas, admirer l'incomparable travail des ordres religieux et des familles monastiques : c'est tout un poëme ! Nos évêques de ces temps reculés sont presque tous de grands hommes, auprès de qui brilleraient médiocrement les plus vantés des politiques contemporains. Sous les diverses races qui ouvrent notre histoire nationale, le clergé est à l'œuvre, toujours, partout, auprès des grands, sous le chaume du serf ; il prépare et forme peu à peu les institutions dont nous serons plus tard si justement fiers ; il élève les esprits, adoucit les mœurs, moralise la politique, fait respecter le faible, répand les notions de justice et de droit, se fait conciliateur entre nous et les autres peuples ; dit la vérité aux puissants et aux rois, pousse de toute son influence à l'unité nationale et territoriale, en même temps qu'il assure la prédominance de l'esprit sur la force brutale : ce qui, assurément, est la plus mer-

veilleuse conquête de la civilisation. — Le temps marche, et rien ne languit ni ne s'use dans cette activité toujours jeune. Voici que, par les missions catholiques, le peuple franc va devenir au loin le premier des peuples. Grâce à elles, nos colonies s'étendent et prospèrent; nous reprenons le Sénégal au XVIIIe siècle, par le dévouement de deux prêtres des missions étrangères; notre nom n'est prononcé qu'avec respect et crainte jusqu'aux extrémités du monde, et la Chine reçoit de nous ses vrais savants sous la soutane du jésuite. Tout l'Orient s'incline devant les envoyés des rois très-chrétiens. — A l'intérieur, quoique dispensé des impôts réguliers, le clergé contribue constamment et abondamment aux dépenses publiques. Dans les temps de guerre, de contagion, de calamités de tout genre, il paie de sa personne, de ses biens, de sa vie. — L'enseignement reste à peu près tout entier entre ses mains, et on sait quels hommes il a produits. A lui nous devons nos colléges, nos universités, nos cours publics et gratuits, les bourses qui permettent à tant de jeunes gens pauvres de développer leurs aptitudes et de monter les degrés de la science, des services et des honneurs. Il n'est pas jusqu'aux écoles militaires que l'on remet entre les mains du prêtre, et cela, même au seuil de la révolution. — Les ordres de femmes, de leur côté, exercent la même influence sur les personnes de leur sexe, et par elles sur les familles. — Enfermés dans leurs cloîtres, les religieux qui ne se livrent point à l'enseignement s'occupent de la transcription des manuscrits; le clergé crée des bibliothèques, et entre autres la bibliothèque Royale sous Charles V; des prix, moyen puissant d'émulation, sont institués dans les académies. — Signalons ici un chapitre curieux et plein de documents, le 11e (t. I, p. 290), sur les services rendus par le clergé à la formation de la langue française : M. Littré pourra en faire son profit. — Mais le clergé n'oublie pas nos annales : c'est lui qui les recueille, les met en ordre, les conserve, les publie, et assure ainsi nos titres de noblesse nationale. Il est, au cours des siècles, la grande gloire littéraire de la France, la seule même, ou peu s'en faut. On nous prouvera par des monuments indiscutables (p. 350 et suiv.), que c'est lui qui a le plus favorisé l'imprimerie à son début, et qui l'a le plus protégée parmi nous. — Le premier volume se termine par une série de documents curieux sur des points scientifiques ordinairement négligés par nos apologistes : comment le clergé nous a amenés à l'étude des langues étrangères; ce que nous lui devons dans les divers domaines de la

diplomatique, de la paléographie, de l'archéologie, de la numismatique, de la géographie, de la science des antiquités grecques, romaines, étrusques, etc. Quel champ! que de noms! que de choses!

Au tome second, nous poursuivons cet examen. Voici le clergé s'occupant des mathématiques, de la géométrie, de la mécanique, de l'hydrostatique, de la tactique navale, de l'astronomie, des sciences physiques, de la médecine, des sciences naturelles, de la chirurgie, de la pharmacie même. — Sur le terrain de la législation, l'œuvre s'élève encore. Ce que le droit canonique a fait pour nous est incalculable, et M. de la Peyrière s'arrête complaisamment, et avec raison, sur cette matière capitale, où l'étonnement s'empare du lecteur à mesure qu'il acquiert la preuve que la plupart de nos dispositions légales, celles dont on rend habituellement grâces aux prétendus progrès du jour, sont dues au droit canonique, dans la procédure criminelle, la législation pénale, l'organisation judiciaire. Jusqu'au XII[e] siècle, on ne trouve d'avocats que parmi les moines et les clercs; ce sont eux aussi qui remplissent les fonctions de notaires. — Et l'agriculture! et l'introduction de plantes alimentaires, industrielles, et autres! Et la construction des routes et des ponts; celle des cathédrales, des abbayes, des hôtels de ville, des monuments publics! l'orfévrerie, la peinture sur verre, l'émaillerie, la mosaïque, etc.! Il n'est pas jusqu'à la serrurerie à laquelle le clergé n'ait imprimé un mouvement notable. — Un sujet d'un autre genre nous appelle : les institutions en faveur des pauvres, des orphelins, des malades; monts-de-piété, asiles, hôpitaux, maladreries, hospices : le champ propre de la charité, celui de l'Eglise par conséquent, celui où elle montre le mieux qu'elle vient du ciel.

Et maintenant, nous voyons, aux dernières pages, dans un résumé spécial, comment la révolution s'est montrée reconnaissante envers les créateurs de la France, de la gloire et de la prospérité nationales : confiscations, persécutions, destructions, assassinats, déportations, insultes, calomnies, échafauds et cachots, deviennent le partage du clergé catholique : mais là aussi nous admirons sa grandeur!

M. le comte Gazan de la Peyrière nous met en droit de lui demander le complément de son œuvre. Qu'il nous donne un autre volume sur la *France contemporaine*. Les merveilles ne lui manqueront pas, et ce volume nous manque. Ordres nouveaux, luttes de l'Eglise,

personnages illustres qu'elle forme, secours qu'elle institue pour les misères de l'esprit et du corps, colonies agricoles, hospices, écoles et pensionnats, quelle riche moisson pour un écrivain! A aucune époque encore elle n'a été plus abondante.

115. **CAUSERIES**, par Mlle Thérèse ALPHONSE-KARR. — 1 volume in-12 de 478 pages (1873), chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 2 fr.

Le talent de l'auteur n'est pas moins connu que les sentiments élevés et chrétiens qui ont été ceux de toute sa vie. Admirable mérite, en vérité, que celui de ces esprits supérieurs, qui se consacrent, parmi les mille affaires du monde, à la défense et à la diffusion du bien, et ne voient d'autre utilité à leur existence ici-bas que l'apostolat et le travail! C'est rarement le chemin de la fortune, c'est toujours celui des consolations impérissables que le dévouement apporte avec lui. En lisant ce volume, on se sent pris d'une estime profonde pour la main qui l'a écrit; dans ses lignes on apprend à aimer la vertu qui l'a inspiré. Qu'en pourrions-nous dire de mieux?

L'œuvre, d'ailleurs, bien que retouchée, développée, complétée dans ses détails, n'est point inédite : elle a paru par fragments dans le *Conseiller des familles*, alors dirigé par Mlle Karr. « Dans ce public de femmes et de jeunes filles, lisons-nous à la première page, « j'ai rencontré des sympathies précieuses et parfois touchantes. « Surtout j'ai rencontré des cœurs qui m'ont assuré que je leur faisais du bien. Et ces amies inconnues m'ont demandé de rassembler les *causeries* éparses; elles m'ont dit que, plus faciles à propager de la sorte, elles pourraient faire du bien encore à d'autres « cœurs. Je souscris à leur désir. » Faire du bien : voilà, en effet, et le but du livre, et le résultat qu'atteindront ses soixante-deux chapitres. Ce n'est point un cours de morale, de religion, d'histoire, d'enseignement quelconque, : ce sont de simples causeries sur toute sorte de sujets de circonstance : une fête, un voyage, une saison, une amitié trompée, un préjugé répandu, un pèlerinage, un souvenir de lecture, etc. Tout est, pour la spirituelle causeuse, une occasion de rappeler, en un langage charmant, sans prétention mais non sans élégance, les qualités et les vertus qui doivent être pour la femme, pour la jeune fille, pour la mère de famille, le trésor essentiel et la jouissance première. Les proverbes même

descendre sur lui-même et sur sa demeure d'abondantes bénédictions.

Ce fut là, dans le fort du Château-Neuf à Naples, que le jeune Nunzio Sulprizio rendit sa belle âme à Dieu, dans son innocence baptismale : il avait à peine dix-neuf ans. L'auréole de sainteté qui entourait ses traits radieux était si éclatante, que les assistants réclamaient tous comme des reliques quelques parcelles d'objets ayant appartenu au jeune serviteur de Dieu. « Pendant cinq jours entiers « que le corps fut exposé à la vénération des fidèles, l'affluence ne « diminua pas un instant : jamais la vieille citadelle n'avait vu un « semblable concours de peuple se presser en son enceinte, et, cepen- « dant, plus d'un grand de la terre y a fait sa demeure et plus d'un « événement important s'y est accompli (p. 115). »

Reposons maintenant nos regards sur un spectacle singulièrement touchant. Le bon colonel, généreux protecteur de Nunzio, le poursuivant de sa protection au delà même de la tombe, n'avait rien épargné pour faire consacrer par l'Eglise la sainteté de son jeune ami. Il avait fait personnellement les frais de la cause, prodiguant son temps, ses efforts, ses ressources. Grâce à tant de zèle, le procès avait marché rapidement. Mais voici que la mort récente du pieux officier est venue priver d'un appui humain la cause du jeune artisan. A la nouvelle que le procès de béatification du « saint apprenti » va être forcément suspendu, les enfants des écoles gratuites de Rome et de Naples s'émeuvent. Ils se concertent, ils se divisent en groupes et s'imposent une cotisation volontaire et périodique, afin de subvenir aux frais de la cause de leur jeune ami. « Tout, dans cette cause, « sera donc marqué au coin de la simplicité et de l'innocence : « les mérites de celui qui sera couronné, et les efforts de ceux qui « tressent la couronne. Bénie soit l'humble jeunesse des écoles chré- « tiennes d'Italie (p. 139). »

On lira avec intérêt ce petit volume, marqué aussi au « coin de la « simplicité ; » c'est une édifiante notice sur un jeune saint qui a vécu de nos jours, et que, bientôt sans doute, l'Eglise donnera pour modèle et patron à la jeunesse chrétienne. C'est à la jeunesse de nos écoles que convient surtout cet ouvrage. Gardons-nous de chercher ici les belles formes du langage. C'est l'œuvre d'une plume peu exercée : elle n'est pas exempte même de tournures de phrases peu grammaticales. Mais ces défauts de forme sont rachetés par la beauté et la solidité du fond. La piété et la simplicité font les

deux principaux caractères de ce livre, qui a sa place naturelle dans les distributions de prix et dans les bibliothèques populaires.

150. **LA VENDÉE** : *le pays, les mœurs, la guerre*, par M. Eugène LOUDUN ; — *nouvelle édition.* — 1 volume in-8° de XII-418 pages (1873), chez Régis Ruffet et Cie ; — prix : 5 fr.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage lors de son apparition (t. IX, p. 90) ; nous avons dit à quel point il intéresse, et aussi les défauts qu'on pouvait y trouver. Aussi n'y reviendrions-nous pas aujourd'hui, si l'édition nouvelle n'avait été assez considérablement modifiée. L'auteur, par exemple, a étendu certains récits, ajouté des traits qui complètent la physionomie du pays et de la guerre, enrichi la notice bibliographique concernant les livres écrits sur la Vendée ; mais surtout il a atténué des appréciations où l'esprit révolutionnaire avait paru trop ménagé. Lui-même convient avec simplicité de l'erreur où s'était engagé son esprit dans l'effervescence de la jeunesse. « On s'étonnait, nous dit-il, de le voir si enthousiaste pour les Vendéens, qui représentaient le principe de « la société chrétienne, et si indulgent pour les païens de la république, qui tendaient à renverser cette société. En un mot, l'auteur, au fond monarchique et chrétien, avait des éclats de voix, « des mouvements, des fusées d'esprit révolutionnaire. Cette contradiction n'existe plus : tout ce qui portait une marque équivoque « a été effacé (p. VII). » Non pas tout, cependant : M. Loudun n'a point entièrement corrigé le vice originel. En exposant (p. 296) les abominables plans de Turreau, il ne laisse pas assez de jeu à son indignation. Appeler Louis XVIII *le prétendant,* quand on écrit sur la Vendée, c'est manquer à la fois d'exactitude et de couleur (p. 331). Une phrase de la page 371 est aussi trop générale pour être équitable : « Ne plus faire de prisonniers devint bientôt une *habitude* et « *un ordre* dans *les deux* armées : » rien n'est plus faux ; tout le monde sait comment les Vendéens, à part quelques moments de furie inévitable en de telles luttes, firent preuve d'humanité envers les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, alors même que d'atroces généraux ne leur faisaient à eux-mêmes aucun quartier, comme à Granville, à Fougères (où tous leurs malades furent massacrés dans les lits de l'hôpital), à Angers, au Mans, partout. M. Loudun, d'autre part, oublie parfois la cause défendue par les soldats de la convention, et amoindrit son rôle d'historien en se complaisant à

admirer les coups portés par ces hommes sur les champs de bataille. C'est du moins notre impression en achevant la lecture de son beau livre. — L'histoire de Mlle Des Mesliers a été singulièrement dénaturée, exagérée par M. Alexandre Dumas, comme l'a irréfutablement établi M. Chardon dans son récent ouvrage *Les Vendéens au Mans* : M. Loudun l'accepte à tort de la plume du romancier fantaisiste (p. 76). — A un autre point de vue, il accepte aussi trop volontiers les calomnies de 92 contre les religieux, et il serait difficile de dire où il a découvert que les Vendéens « méprisaient les moines (p. 147). » — Enfin, puisque ce livre est de nature à pénétrer dans les familles et dans les maisons religieuses d'éducation, il eût été opportun de supprimer (p. 61) des souvenirs de rencontre un peu déplacés, et (p. 166) plusieurs phrases sur l'amour et les amants. Que l'estimable auteur ne nous accuse pas de sévérité : *Maxima debetur puero reverentia* ; et son œuvre est assez bonne et assez belle pour qu'on la souhaite irréprochable à tous égards.

Les deux premières parties, *le Pays*, *les Mœurs*, offrent une lecture extrêmement attrayante : il y a de la couleur, du souffle, un style heureux, et aussi des considérations sages sur la différence des deux sociétés, celle de nos pères, qui nourrissait le sentiment du respect et de la hiérarchie, et la société présente, avec ses fausses prétentions d'égalité. « Cette société a cru que la liberté n'existait « pas sans l'égalité : or, l'égalité est contraire à la nature de « l'homme. Si Dieu avait créé l'égalité, il eût créé l'unité, et l'unité « du monde eût été la toute-puissance ; le monde eût été Dieu. « Aussi le principe de l'égalité appartient-il à l'école des panthéistes « (p. 102). » La société a fait volte-face, comme si le soleil se levait à l'Occident et non à l'Orient ; ce qui était l'ombre est la lumière, ce qui était la lumière est l'ombre. Ce que nous y avons gagné, les tristesses et les calamités du présent le disent assez. La Vendée ne comprit rien à ce renversement des principes éternels du bon ordre et du bon sens. Peuple sublime dans une simplicité surprenante, ne connaissant que Dieu, le devoir et le travail, et qui devint héroïque le jour où l'on voulut lui prendre sa foi et l'abaisser lui-même à la taille des ignobles sans-culottes. « Quand j'allais « à la bataille, disait un paysan, je demandais à Dieu de me « prendre pour lui, et, si j'échappais, de rester toujours le même. » « *Cela me remplissait le cœur, et j'allais !* » Ces mots jetés et partis de l'âme, ce dernier trait : *Cela me remplissait le cœur,*

et j'allais, sont aussi sublimes que les plus beaux de l'antiquité. — Le livre de M. Loudun rend parfaitement ces grandes physionomies et les fait admirer comme elles le méritent. Quant à la narration des faits, qui occupe la troisième partie, elle ne saurait tenir lieu d'une histoire de la guerre; pour la lire avec profit, il faut connaître déjà cette page de nos récentes annales : l'auteur donne un simple résumé, une vue d'ensemble et sommaire, où tout se trouve, il est vrai, mais dans l'étroite proportion d'un tableau en miniature.

V. POSTEL.

151. LA VERTU ***angélique*****, ou** ***le Secret de la chasteté*****, par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE NANCY. — 1 volume in-18 de IV-296 pages (1872), chez F. Girard, à Lyon; — prix : 1 fr. 50 c.**

Voici bien l'un des sujets les plus difficiles à traiter, parmi tous ceux qui relèvent de l'instruction chrétienne. L'auteur, M. l'abbé Masson, professeur de philosophie au séminaire de Nancy, dont nous trouvons le nom dans l'approbation épiscopale, a su éviter l'écueil, aborder au point désirable, tout dire sans rien risquer, et rester précis sans s'écarter d'une extrême prudence. La doctrine est exacte, le ton persuasif, l'exposition enrichie de citations et d'exemples bien choisis.

La chasteté est absolument nécessaire à tous, quoique dans des formes et des conditions différentes. Ce point de départ établi, l'auteur donne les principes généraux relatifs à la pratique de cette belle vertu : la nécessité de combattre les entraînements d'une nature corrompue, le préservatif d'une bonne éducation, la mortification habituelle et le sentiment toujours présent de la crainte de Dieu. — Nous considérons ensuite les dangers : occasions, mauvaises compagnies, divertissements du monde, oisiveté, mauvais livres : autant de sujets d'où se tirent de pressantes exhortations à fuir le mal. — La troisième partie, la plus étendue, expose les ressources infaillibles pour la pratique de la vertu angélique : prière, humilité, vigilance, modestie, empire sur soi-même par l'assujettissement du corps, confession fréquente et communion. — L'auteur peut conclure à bon droit : « Les moyens d'être chaste ne manquent pas; le secret de la « chasteté n'est pas introuvable, et n'est point l'apanage de quelques « âmes privilégiées... La fleur du lys demande une bonne terre : la « fleur de la chasteté demande une bonne éducation, des parents « éclairés et vigilants. La fleur du lys a besoin de rosée et de soleil :

« la fleur de la chasteté a faim et soif de la grâce des sacrements. La « fleur du lys est fragile, il lui faut un appui qui la protége contre « l'orage : la fleur de la chasteté est plus délicate encore, il lui faut « la racine de l'humilité, le tuteur de la prière (p. 292). »

NÉCROLOGIE

Mgr BÉRAULT DES BILLIERS. — M. LEBRUN. — M. VITET. MANZONI.

Ceux de nos lecteurs — et le nombre en est encore considérable, — qui ont suivi notre recueil depuis son origine, n'ont certainement pas oublié le premier des noms que nous venons d'écrire, et n'apprendront pas sans regret et sans douleur que Dieu vient de rappeler à lui un des fondateurs de la *Bibliographie catholique*.

Né aux Billiers (Cher), le 19 juin 1805, d'une famille dont les membres se distinguèrent dans la magistrature et dans l'armée, Charles Bérault Des Billiers, après d'excellentes études faites au séminaire d'Orléans, où il eut pour professeur M. l'abbé Parisis, plus tard curé de Gien, ~~évêque de~~ Langres, puis d'Arras, et huit années consécutives passées au séminaire Saint-Sulpice, exerça d'abord le saint ministère à Saint-Eustache pendant un an, puis à Saint-Thomas d'Aquin, où, pendant plus de vingt ans, il se fit remarquer par son zèle, son activité, la facilité de sa parole, la régularité de sa vie, la pratique des plus solides vertus et son esprit organisateur. La confrérie du saint Rosaire, celle du Rosaire vivant, le catéchisme de persévérance des jeunes gens, œuvres excellentes dont il fut l'âme pendant de si longues années, ont conservé précieusement le souvenir de tout ce qu'il fit pour elles. Ce fut au milieu de travaux qui paraissaient devoir absorber tous ses moments qu'il eut la pensée de publier un recueil destiné à bien faire connaître les livres nouveaux, et à diriger dans leur choix les personnes qui ne veulent faire que de bonnes lectures. Il mûrit ce projet, le soumit au juge le plus capable de l'apprécier, à M. l'abbé Dufêtre, alors vicaire général de Tours et plus tard évêque de Nevers, et apprenant de lui que la même pensée avait été conçue par un confrère dont le plan ressemblait beaucoup au sien, il désira un rappro-

chement qui eut lieu : chacun apporta sa pierre à l'édifice qu'il s'agissait d'élever, et au lieu de se nuire mutuellement en fondant deux œuvres rivales dont aucune peut-être n'aurait réussi, toutes les difficultés furent aplanies par le désir du bien, tous les moyens d'action réunis en un seul faisceau, et une collaboration quotidienne de sept années cimenta entre l'abbé Des Billiers et celui qui écrit ces lignes une amitié qu'aucun nuage n'a jamais troublée, et que la mort seule devait rompre.

Appelé à suivre à Arras, en qualité de vicaire général, Mgr Parisis, son ancien professeur, qui lui avait conservé l'estime la plus paternelle et la confiance la plus affectueuse, l'abbé Des Billiers dut renoncer à des travaux si bien selon son goût, dire adieu à un ministère où il faisait tant de bien, et se dévouer à l'éminent prélat qui le jugeait digne d'être associé à son administration. Ce fut à l'occasion de la béatification du bienheureux Labre que Mgr Parisis obtint pour son vicaire général et lui rapporta de Rome le titre de protonotaire apostolique *ad instar participantium*, un des plus élevés de la prélature.— A la mort de Mgr Parisis, Mgr Des Billiers rentra dans son diocèse natal, où Mgr de la Tour d'Auvergne, qui avait été son collègue à Arras, s'empressa de l'entourer d'honneurs, de lui témoigner sa confiance, de l'appeler dans son conseil avec le titre de vicaire général honoraire, de lui donner la direction des œuvres qui avaient le plus d'attraits pour lui et auxquelles il pouvait être le plus utile. Elles occupèrent ses dernières années. Atteint de douloureuses infirmités et amené par elles à Paris, où il espérait trouver, sinon une guérison complète, du moins un soulagement durable, il devait terminer sa carrière tout auprès de la paroisse qui, pendant plus de vingt ans, avait été le témoin de son zèle. C'est dans la maison hospitalière des frères de Saint-Jean de Dieu que cet excellent prélat a rendu son âme à Dieu, le 11 juin dernier, entre les bras de son digne frère plus âgé que lui, après avoir reçu les derniers sacrements avec toute sa connaissance, et édifié par sa foi, sa patience, sa résignation, les bons religieux qui lui prodiguaient les soins les plus affectueux et les plus délicats. Son corps a été ramené aux Billiers, et déposé dans le tombeau de sa famille.

Nous recommandons aux prières de tous nos lecteurs l'âme de ce cher confrère. Si son souvenir venait à se perdre ailleurs, c'est dans la *Bibliographie catholique* surtout qu'il devrait se conserver, puisqu'elle est née de son initiative, qu'elle a été son

œuvre de prédilection, et que, jusqu'à la fin, il lui a conservé un intérêt paternel. Nous ne l'oublierons pas.

L'académie française vient aussi de faire, à quelques jours de distance, deux nouvelles pertes.

M. Pierre Lebrun est mort le 27 mai, des suites d'une attaque d'apoplexie. Il était doublement le doyen de l'académie, par son âge et par la date de son élection. Il avait succédé en 1828 au comte François de Neufchâteau.

Né en 1785, il débuta dans les lettres par des poésies qui lui valurent une pension du premier empire.

Ses principaux titres littéraires sont les tragédies d'*Ulysse*, *Pallas fils d'Evandre*, *Marie Stuart*, pour le théâtre, et un volume intitulé *Voyage de Grèce*, donné en 1828, et qui mérita les éloges unanimes de la critique.

De 1830 à 1848, M. Lebrun dirigea l'imprimerie royale; Louis-Philippe l'envoya à la chambre des pairs, et il fit partie du sénat sous le second empire. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1868.

On trouvera dans notre tome XVIII, page 433, une étude détaillée sur les œuvres de M. Pierre Lebrun.

M. Vitet, vice-président de la chambre des représentants et membre de l'académie française, où il avait remplacé Soumet en 1845, a également succombé à une rapide maladie, le 5 juin courant. Il était âgé de 70 ans. Sa mort, entourée de tous les secours de la religion, a été aussi édifiante que l'était sa vie. Nous avons apprécié les œuvres de M. Vitet dans notre tome XL, page 364.

Le grand écrivain Manzoni, l'auteur des *Fiancés*, vient aussi de mourir à Milan. — Manzoni, par son imagination vive, franche, spirituelle, avait un génie véritablement français. Né en 1784, à Milan, et petit-fils du célèbre Beccaria, il fit ses premières études dans sa ville natale. Venu à Paris dès sa première jeunesse, il y fréquenta une société lettrée. De bonne heure, en dépit d'une éducation voltairienne, il se sentit entraîné vers le catholicisme, auquel sa femme, une Genevoise protestante, s'était convertie. Il en embrassa avec amour tous les principes, et une belle œuvre poétique signale ce changement d'idées : ce sont les *Inni*

sacri, recueil d'hymnes sur quelques-unes des grandes fêtes de l'Eglise, où, abandonnant les formes païennes, il crée une poésie lyrique nouvelle, pleine d'élévation et de ferveur. Mais la gloire de Manzoni est surtout attachée à son roman des *Fiancés*. On a traduit dans toutes les langues cette touchante histoire, où l'auteur trace un tableau complet de la société italienne au XVII[e] siècle. — Après le succès des *Fiancés*, Manzoni renonça pour toujours à la littérature profane. Passionné pour la vie de famille et pénétré de plus en plus des sentiments chrétiens, il vivait depuis plus de vingt-cinq ans dans une retraite absolue, à l'écart des agitations politiques. J. D.

VARIÉTÉS

DES LIVRES DISTRIBUÉS EN PRIX.

Chaque année une somme qui peut être portée, sans exagération, à deux ou trois millions de francs, est employée à l'achat des livres de prix. Par la force des usages établis, cette dépense est devenue nécessaire; avec un peu de zèle chrétien, ne pourrait-on pas la rendre plus utile? N'y aurait-il pas là les éléments trop négligés d'une œuvre d'apostolat? Nous voudrions répondre à cette question par quelques considérations de simple bon sens.

De tous les livres qu'un enfant peut avoir à sa disposition, le plus cher à son cœur, sans nul doute, est son livre de prix. Quel autre ouvre-t-il avec autant de complaisance? Le livre de prix, c'est son bien, c'est sa conquête, c'est comme sa croix d'honneur. Pour le gagner, il a fallu lutter contre des rivaux nombreux, il les a vaincus; le livre de prix atteste sa victoire. Il est allé le recevoir au milieu des murmures approbateurs d'une assemblée d'élite, et peut-être au bruit de ses applaudissements; une main respectée le lui a remis; un sourire, un éloge, une caresse l'ont accompagné; que de motifs attachent un cœur d'enfant à cette noble récompense! Aussi, le livre de prix est-il lu avec empressement, conservé avec soin, prêté même avec plaisir par le jeune lauréat; car ce livre parle de lui : il dit à tous son travail et sa vertu.

Ces sentiments si naturels dans la jeunesse se retrouvent, à un

ges, chez Hachette et Cie ; — prix cartonné : 4 fr.

Guides diamant.

Paris *politique. — Son caractère, son histoire, son état actuel*, par M. le Vicomte A DE RUPEMOND. — 1 vol. in-12 de 116 pages, chez V. Sarlit ; — prix 1 fr. 50.

Promenades *foréziennes*, par M. A. LAURENT. — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig et chez Mme veuve H. Castermann, à Tournai et à Paris ; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Recueil *de cantiques en l'honneur du sacré-cœur de Jésus : Solos, duos et chœurs avec accompagnement d'orgue ; Paroles* du P. CHEVALIER, supérieur des missionnaires du Sacré-Cœur ; *Musique* de J. ARNOUD, organiste, maître de chapelle et professeur à l'orphéon municipal de Paris. — A. M. S. C. J. G. — Grand in-8° de 112 pages, au Pèlerinage de N.-D. du S.-C., à Issoudun (Indre), chez H. Gautier et chez C. Douniol et Cie, à Paris ; — prix net : 6 fr.

Approuvé par Mgr l'archevêque de Bourges.

Recueil *des indulgences authentiques que chacun peut gagner facilement tous les jours en récitant le rosaire et en portant les scapulaires de l'immaculée-conception, du carmel, des sept douleurs, du saint esclavage, du très-précieux sang et de la passion, avec une notice sur les indulgences que notre saint-père le pape accorde aux fidèles qui possèdent quelque objet bénit par Sa Sainteté ; — traduction de divers opuscules italiens et latins à l'usage du clergé autorisé à bénir et à donner les scapulaires, et des personnes qui en sont revêtues*, par M. l'abbé GUGLIELMI, prêtre romain ; — 2e *édition*. — 1 vol. in-12 de 384 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 2 fr. 50 c.

Ouvrage approuvé par un décret de la S. congrégation des indulgences.

Révolution (de la) *et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle*, par M. Auguste ONCLAIR, prêtre ; — Tome IV : *le Droit des nations chrétiennes*. — 1 vol. in-8° de 522 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, chez G. Mosmann, à Bois-le-Duc, et chez Bray et Retaux, à Paris ; — prix : 7 fr.

Ouvrage complet.

Roi (le) *de la nuit*, par M. Al. DE LAMOTTE. — 2 vol. in-12 de 284 et 386 pages, chez C. Blériot ; — prix : 5 fr.

Souffrances *et vertus de Marie, méditées*, par l'auteur de l'*Eucharistie méditée* ; — 2e *édition*. — 2 vol. in-12 de 382 et 360 pages, chez Félix Girard, à Lyon, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 5 fr,

Approuvé par Mgr l'évêque d'Autun.

Theologia universa THOMÆ EX CHARMES, *variis tractatibus et additionibus locupletata, et ad hodiernum sacræ scientiæ statum adducta, studio et opera professorum seminarii S. Deodati. — Tomus sextus : de Sacramentis in genere, de Baptismo, de Confirmatione, de Eucharistia, de Pœnitentia ; — tomus septimus, de Extrema-Unctione, de Ordine, de Matrimonio.* — 2 vol. in-12 de 514 et 468 pages, chez P. Lethielleux.

Ouvrage complet ; — prix : 24 fr.

Thermidor, par M. Ch. d'HÉRICOURT. — Tome II : *Marie Thérèse et dame Rose.* — 1 vol. in-12 de 412 pages, chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr.

Voir, sur le 1er volume, notre tome XLVI, p. 141.

Valerga (Mgr), *premier patriarche de Jérusalem ; ses derniers jours et sa mort*, par UN PRÊTRE DU PATRIARCAT LATIN DE JÉRUSALEM. — In-12 de 70 pages, chez Henri Plon et chez Challamel aîné ; — prix : 1 fr. 25.

Veillées (les) *du village et de l'atelier, causeries entre ouvriers, patrons, bourgeois et paysans, sur les questions du jour ;* — 2e *édition* — 1 vol. in-18 de 448 pages, chez C. Blériot ; — prix : 1 fr. 25.

Vertus *et défauts des jeunes filles*, par le P. CHAMPEAU, supérieur de l'institution de Sainte-Croix, à Neuilly-Paris. — 2 vol. in-32 de 508 et 514 pages, chez Palmé ; — prix : 4 fr.

Vie *de la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite, promotrice dans ces derniers temps de la dévotion à Jésus enfant, dédiée à Mgr l'évêque de Dijon* ; par Mgr FLICHE, ancien supérieur de grand séminaire, chanoine de Troyes, de Nevers, de Nancy, prélat de la maison de Sa Sainteté. — 1 vol. in-8° de XVI-438 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Castermann, à Tournai et à Paris ; — prix : 3 fr. 50.

Vie *de saint Félix de Cantalice, traduite de l'allemand du* R. P. François RATTE, de la congrégation des rédemptoristes, par M. l'abbé L. F***, ancien chef d'institution secondaire libre. — 1 vol. in-12 de 238 pages, chez Bray et Retaux ; prix : 2 fr.

Le Propriétaire-Gérant :

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

Académie (l') française : Discours de réception de M. le duc d'Aumale, 229; — Réponse de M. Cuvillier-Fleury, 325; — Discours de réception de M. Littré, 405. — Election, 387.
Boissieu (Arthur de), 219.
Bulletin sommaire des principales publications des mois de janvier et de février 1873, 141; — du mois de mars, 224; — du mois d'avril, 322; — du mois de mai, 402; — du mois de juin, 478.
Caumont (A. de), 318.
Des Billiers (Mgr Charles Bérault), 472.
Discours de réception de M. le duc d'Aumale à l'Académie française, 229.
Discours de réception de M. Littré à l'Académie française, 405.
Election à l'Académie française, 317.
Foisset (Théophile), 132.
Girardin (Saint-Marc), 317.
Journalisme (le) antichrétien, 145.
Journaux (les mauvais), par Mgr l'archevêque de Cambrai, 5.
Lebrun (Pierre), 474.
Lectures (les) imprudentes, par Mgr de Ségur, 11.
Livres (des) distribués en prix, 475.
Nécrologie, 132, 219, 317, 472.
Marzoni (Alexandre), 474.
Ouvrages condamnés et défendus par la S. congrégation de l'index, 316.
Réponse de M. Cuvillier-Fleury au discours de réception de M. le duc d'Aumale à l'Académie française, 325.
Revue des recueils périodiques du 16 décembre 1872 au 15 février 1873, 133; — du 16 février au 15 mars, 220; — du 16 mars au 15 avril, 318; — du 16 avril au 15 mai, 398; — du 16 mai au 15 juin, 483.
Ségur (le général comte de), 132.
Thierry (Amédée), 219.
Vitet (Louis), 474.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

4. Aigle et Colombe, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 254.
1. Allumettes (les) de l'oncle Grandésir, conte de fée, par Mme la baronne E. Martineau *Des Chesnez*, 424.

4 R. Année (l') scientifique et industrielle, par M. Louis *Figuier;* (16e année, 1872), 252.

5. 6. †. Assemblée (l') générale du clergé de France de 1625-26 et l'article 137 de ses Avis aux archevêques et évêques du royaume sur l'infaillible magistère du chef de l'Eglise en matière de foi ; deux lettres de Mgr *Dechamps*, 283.

A. Au hasard, causeries et nouvelles, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 254.

4. 5. Autopsie de l'homme-femme, par M. l'abbé P. *Moniquet :* réponse à M. Alexandre Dumas fils, 348.

4. Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne, par M. A. *de Lamothe*, 97.

3. 4. Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange, par M. Louis *de Laincel*, 14.

B.

4. 6. *. Bible (la sainte) avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains, et introduction critique spéciale pour chaque livre, par M. l'abbé *Drach;* — texte latin de la Vulgate, traduction en regard, par M. l'abbé *Bayle*, 17.

Y. Bible (la) dévoilée, par M. J.-A. *Boissonade*, 316.

3. Bible latine des étudiants, comprenant, outre les textes, des notices sur tous les écrivains sacrés, des aperçus sur leur mission, des critiques sur leur manière d'écrire, des analyses littéraires de leurs meilleurs morceaux historiques, poétiques, oratoires, par M. l'abbé *Vuillaume*, 427.

3. Blanche et noire, par Mme *de Stolz*, 153.

4. 5. Bibliothèque des merveilles, 274, 281.

2. Bibliothèque morale et amusante, 257.

3. Bibliothèque rose illustrée, 153.

4. Bretagne (la) poétique, traditions, mœurs, coutumes, chansons, légendes, ballades, etc., par M. O. *Pradère*, 350.

3. 4. Bruce (Robert). Comment on reconquiert un royaume, par M. Xavier *Marmier*, 428.

C.

2. Cabane (la) du charretier, ou les Dons de Dieu, par Mme H. *Lenglet*, 257.

4. 5. *. Cantique (le) des cantiques appliqué à l'eucharistie, par Mgr *de la Bouillerie*, 20.

*. Cantique (le) paroissial, choix des meilleurs cantiques pour les catéchismes, la première communion, les fêtes de l'année, la Sainte-Enfance, etc., par le Fr. Achille *de la Miséricorde*, 154.

4. 5. Catholicisme (le) avant Jésus-Christ, études sur les croyances des peuples qui ont précédé l'ère chrétienne, par M. l'abbé P.-J. *Jallabert*, 22.

4. 5. Catholicisme (le) et la France, par M. le comte Gazan *de la Peyrière*, avec la collaboration de feu M. le vicomte Gazan *de la Peyrière*, 354.

A. Causeries, par Mlle Thérèse *Alphonse-Karr*, 359.

3. 4. Cèdre (le) lyonnais, poésies chrétiennes offertes à la jeunesse, par Mme *Richard*, 28.

3. 4. Chants sacrés du matin et du soir, essais de poésie française et latine, par M. L.-D.-J.-H. *Hallez*, 29.

4. Château (le) de Zolkiew, tiré des récits historiques de Ch. *Szajnocha*, 156.

*. Chrétien (le) à l'école du cœur de Jésus, ou Etude de ses vertus, par le P. Jacques *Nouet*; — ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. Henri *Pottier*, 216.

4. Chute (de) en chute, lettres d'un passant, par M. Arthur *de Boissieu*, 31.

4. Civilisateurs (les) chrétiens de la Belgique, par M. l'abbé P. *Claessens*, 360.

4. 5. Clergé et politique, boutades et raisons, par M. l'abbé Elie *Redon*, 158.

Y. Concile (le) du Vatican, par C.-D. *Antoine*, 317.

4. 5. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le P. *Matignon* : avent 1872 : Jésus-Christ et la France, 431.

4. 5. Cours abrégé d'histoire nationale (belge), par Mgr A.-J. *Namèche*, 257.

4. 5. Critique (de la) actuelle par rapport aux origines du christianisme en France, par M. l'abbé P. *Chevalard*, 159.

*. Croix (la) et l'autel, par M. l'abbé *Pauvert*, 365.

D.

Y. Dictionnaire (grand) universel du XIXe siècle, par M. Pierre *Larousse*, 260, 316.

A. Dimanche (du), par Mgr *Dupanloup*, évêque d'Orléans, 435.

5. 6. Doctrines (les) positivistes en France, par M. l'abbé *Guthlin*, 266.

Y. Droits (les) civils et la liberté religieuse des catholiques, par P.-M. *Ormanian*, 316.

E.

4. 5. Education (l') dans l'esprit du christianisme, par l'auteur des Méditations d'outre-tombe, 35.

A. Eglises (les) de Paris pendant la commune, par M. *Fontoulieu*, préface de M. A. *de Pontmartin*, 291.

4. Eglises (les anciennes) paroissiales de Lyon, par M. D. *Meynis*, 37.

*. Elévations sur le cœur de Jésus, par M. l'abbé A.-F.-M. *Doyotte*, 367.

*. Encore un mot sur Lourdes, extrait de l'Album dôlois, publié par les soins du comité de l'œuvre, 271.

3. *. Enfant (l') de la première communion et tous les âges de la vie à l'école de la mère de Dieu, par M. l'abbé *Debeney*, 161.

4 R. Enseignement (de l') laïque, par M. Auguste *Siguier*, 372.

*. Esprit (l') de l'Imitation, étude pour servir d'introduction à l'Imitation de J.-C. méditée et à l'Imitation expliquée verset par verset, par M. l'abbé *Herbert*, 39.

4. 5. R. Esprit (l') public au XVIIIe siècle, étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains (1715-1789), par M. Charles *Aubertin*, 438.

4. 5. Etude sur l'Allemagne nouvelle, par M. Léon *Lefébure*, 42.

*. Eucharistie (la divine), sujets pour l'adoration du très-saint sacrement, extraits des écrits du R. P. *Eymard*, 46.

*. Eugénie (sœur), ou la Vie et les lettres d'une sœur de charité, traduit de l'anglais, par M. l'abbé Abel *Gaveau*, 162.

†. Exposition canonique des droits et des devoirs dans la hiérarchie ecclésiastique, considérés en eux-mêmes et dans leur application au régime actuel de l'Eglise en France, avec diverses pièces justificatives, par M. l'abbé *Jouve*, 48.

A. Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, par *Bossuet*; — nouvelle édition, avec préface en forme d'appel aux protestants, par M. l'abbé *Bernard*, 165.

F

4. Femme (la) d'un avocat, par Mme C. des Prez *de la Ville-Tual*, 53.

*. Fêtes (les) chrétiennes, par Mme J.-M. *de Gaulle*, 54.

4. Fille (la) du colon, suivi de Pierre le charpentier, histoires traduites de l'allemand, par M. Alfred *d'Aveline*, 269.

A. Fils (les) de la montagne, scènes du Liban en 1860, par M. A. *Trochey*, 443.

4. 5. Foi (la) vengée, ou Explication populaire de la Genèse selon la science et selon Moïse, par M. J.-M. *Orin*, 56.

5. 6. Fragments de philosophie chrétienne, par M. l'abbé *Grosmaire*, 58.

*. France (la) à Lourdes, compte rendu officiel publié par le comité de la manifestation; récit des fêtes des 5, 6, 7 et 8 octobre 1872, suivi des discours de Mgr l'archevêque d'Auch, de NN. SS. les évêques de Tarbes et de Carcassonne, des RR. PP. Chocarne et Didon, 271.

H.

4. 5. Harmonies (les) providentielles, par M. Charles *Lévesque*, 274.
M. Hellez (Maximilien), ou le Philantrope sans le savoir, par M. Henry *Cauvain*, 445.
R. Henriette, nouvelle, par M. Paul *Marin*, 446.
4. Héritages (mes), par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 254.
4. Hermann et Wilhelmine, par Mme C. *Franz*, 368.
4. Hervey (Catherine), par Mme *Bourdon*, 167.
4 R. Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, par M. *Guizot*, 447.
4. 5. Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs, de 1789 à 1801, d'après les documents originaux inédits, par M. Jules *Sauzay*, 60, 276.
A. Histoire de l'Eglise, depuis Notre-Seigneur jusqu'au pontificat de Pie IX, par M. l'abbé V. *Postel*, 453.
4. 5. *. Histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires depuis sa fondation jusqu'à nos jours, et de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de Marie, par MM. les abbés E. *Lambert* et A. *Buirette*, 65.
3. Histoire de Robert Bruce, roi d'Ecosse, et de ses successeurs jusqu'à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre, par Mme Aricie *Sauquet*, 428.
4. 5. Histoire des conciles d'après les documents originaux, par Mgr Charles-Joseph *Héfélé*, évêque de Rottenbourg; — traduite de l'allemand, par M. l'abbé *Delarc*, 168.
4. Histoire des Français par la biographie, à l'usage de toutes les écoles primaires et des classes élémentaires, par M. J.-A. *Fleury*, 369.
3. 4. Histoire du 105e bataillon de la garde nationale de Paris en l'année 1870-1871, par un engagé volontaire dudit bataillon, âgé de dix-neuf ans (M. *Vincent d'Indy*), 71.
M. Homme (l') devant ses œuvres, par M. Jean *L'Ermite*, 172.
Y. Homme (l') et la bête, ouvrage illustré de cent vingt gravures, par M. Arthur *Mangin*, 316.
4. Homme (l'), par M. Ernest *Hello*, précédé d'une introduction, par M. Henri *Lasserre*, 73.
4. 5. Homme (l') sauvage, par M. Ferdinand *de Lanoye*, 281.

I.

*. Imitatione (de) sacri Cordis Jesu libri quatuor, auctore Petro Joanne *Aernoudt*, 453.
5. 6. †. Infaillibilité (l') pontificale, ou Exposition historique des prérogatives papales définies au Vatican, suivie de pièces justificatives en appendice, par M. l'abbé *Lesmayoux*, 283.

4. Instruction (l') laïque, lettre à un homme du peuple, par M. Ernest *Caron*, 372.

J.

*. Joseph (saint) protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par le P. C. *Verhaege*, 80.
4. Journal de l'orpheline de Jaumont, par Marie-Marguerite, publié par M. A. *de Lamothe*, 97.
4. Journal d'une mère pendant le siége de Paris, par Mme Marie *Sébran*, 81.
4. Jours (les mauvais), notes d'un bourru sur le siége de Paris, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 82.

L.

*. Le Fèvre (le bienheureux Pierre), premier compagnon de saint Ignace, précis historique, par le P. J.-M. *Prat*, 375.
Y. Lendemain (le) de la mort, ou la Vie future selon la science, par M. Louis *Figuier*, 316.
4. Linda, suivi de Plus heureux qu'un roi, par Mme la comtesse *de Mila*, 85.
3. 4. Livre (le) d'histoires, écrits scientifiques de l'oncle Paul à ses neveux, lectures courantes pour toutes les écoles, par M. J.-Henri *Fabre*, 86.

M.

4. *. †. Manuel de religion catholique pour s'instruire soi-même et servir de guide aux catéchistes, traduit de l'allemand, de l'abbé Bernard *Overberg*, par M. Ph. *Staedler*, 288.
*. Manuel des indulgences authentiques à l'usage des fidèles, ou Recueil de prières et de pratiques toutes enrichies de précieuses indulgences, par *un Docteur en théologie*, 176.
4. Marga, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 87.
*. †. Marie et le sacerdoce, par Mgr *Van Den Berghe*, 89.
4. Marthe, par Mlle Marie Guerrier *de Haupt*, 177.
4. *. Méditations chrétiennes, par M. l'abbé *Bautain*, 180.
A. Mensonges de l'impiété, par M. A. *Devoille*, 182.
4. Mère (la bonne), par *un Prêtre du diocèse de Nancy*, 90.
*. Merveilles eucharistiques, ou Manifestations de Notre-Seigneur en son divin sacrement mises en ordre et expliquées, par le P. *Honoré*, 380.
A. Mission d'Eugénie de Guérin, ou l'Apostolat d'une sœur, par M. l'abbé L. *Pauthe*, 381.

*. Mois de Marie de N.-D. du très-saint sacrement, méditations extraites des écrits du T.-R. P. *Eymard*, 46.
3-5. Montagnes (les), par M. Albert *Dupaigne;* — sept cartes en couleur hors texte, dessinées par M. *Dumas-Vorset* et gravées par M. *Erhardt;* — illustrations dans le texte par MM. *Riou, Bayard, Weil*, etc., 183.
A. Morts (les) héroïques pendant la guerre de 1870-1871 et pendant la commune, par M. C. d'*Aulnoy*, 290.
4. Musée moral et littéraire de la famille, 269.

N.

*. Notre-Dame du Pont-Main, avec un aperçu des pèlerinages en général et des apparitions de la sainte Vierge jusqu'à nos jours, par M. l'abbé V. *Postel*, 91.

O.

*. Œuvres choisies de Jeanne Chézard *de Matel*, mises en ordre et précédées d'une introduction, par M. Ernest *Hello*, 120.
4. Orpheline (l') des carrières de Jaumont, par M. A. *de Lamothe*, 97.

P.

*. Paris (de) à Lourdes, lettres d'un pèlerin du 6 octobre, par M. Armand *Ravelet*, 271.
4. Paris et province, deux histoires de notre temps, par M. Hippolyte *Audeval*, 295.
*. Pèlerinage de la France à Notre-Dame de Lourdes en 1872, récits, documents officiels, enseignements, impressions et souvenirs, par M. le chanoine Ant. *Ricard*, 271.
*. Pèlerinages (les grands) et leurs sanctuaires, par M. l'abbé F.-A. *Salmon*, 455.
*. Pensée (une) par jour, par le P. Marin *de Boylesve*, 102.
3. *. Pensées (quelques) pour les jeunes gens, par M. l'abbé Fréd. *Godineau*, 458.
*. Perfection (la vraie) enseignée par saint Joseph, par M. l'abbé Justin *Mauran*, 102.
4. *. Pierre (saint), prince des apôtres, par M. l'abbé *Coulin*, 296.
4. Pigeons (les) d'Arras, par M. J. *Chantrel*, 298.
*. Prières recueillies et mises en ordre, par Mgr *Isoard*, 383.
4. 5. Prisons (les) de Paris sous la révolution, d'après les relations des contemporains, avec des notes et une introduction, par M. C.-A. *Dauban*, 104.

*. Prodiges (les) de Notre-Dame de Lourdes, par M. l'abbé A. *Laurent*, 271.
4. 5. †. Propriété (de la) et de l'administration des biens ecclésiastiques en France et en Belgique, par M. l'abbé *Vouriot*, 110.
3. 4. Prosateurs (les) français du XIXe siècle, par M. Frédéric *Godefroy*, 189.

Q.

3. 4. †. Questionnaire sur le catéchisme, ouvrage spécialement destiné aux enfants qui suivent le catéchisme, par M. J. M., 115.

R.

4. 5. Races (les) humaines, par M. Louis *Figuier*, 192.
5. 6. Raison (la) des faits, par M. le comte *de Locmaria*, 196.
Y. Récits de l'infini, par M. Camille *Flammarion*, 384.
4. Récits d'outre-mer : A bord du *Tennessee*, les Hounds, le Poison noir, une Chasse au bœuf sauvage, par M. Edouard *Auger*, 459.
*. Religieuses (les) modèles dans les diverses fonctions de la vie régulière, par le P. *Huguet*, 116.
Y. Réponse finale des Orientaux aux Occidentaux, par Placide *Casangian*, 316.
4-6. République (la) et l'Eglise catholique, problèmes politico-religieux soulevés à propos de la révision de la constitution helvétique, par M. C.-C. *Kaiser;* — traduction de M. l'abbé P. *Bélet*, 197.
Y. Reversurus, ou la Turquie et la papauté, étude juridique, par P.-M. *Ormanian*, 316.
4-6. Révolution (de la) et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle, par M. l'abbé Auguste *Onclair*, 200.
4. 5. Révolutionnaires (les), 1789-1799, par M. Jules *Courtet*, 461.
*. Rosaires (les) de la bienheureuse Vierge Marie, par *un Religieux augustin du* XVe *siècle*, lectures pour tous les jours du mois de mai, traduites du latin, mises en ordre et enrichies de traits d'histoire, par M. l'abbé *Rambouillet*, 300.

S.

*. Saints (les) de l'Eglise de Nantes, lectures, méditations et prières pour leurs fêtes, par Mgr *Richard*, 118.
3. Satin-vert (la marquise) et sa femme de chambre Rosette, par Mme la baronne E. Martineau *Des Chesnez*, 424.
A. Scènes villageoises, par M. *Cremer;* traduites du hollandais, par M. André *Carl*, 119.
4. Séance extraordinaire du tribunal correctionnel d'outre-tombe, où

il s'agit de deux procès très-intéressants sur les questions qui sont à l'ordre du jour, par M. B. *Lesur* père, 302.

A. Seigneret (Paul), séminariste de Saint-Sulpice, fusillé à Belleville, le 26 mai 1871, notice rédigée par un *Directeur du séminaire Saint-Sulpice*, 206.

4. Serviteurs d'autrefois, domestiques d'aujourd'hui, par l'auteur des Soirées du père Laurent, 120.

A. Souvenirs des ambulances pendant la guerre de 1870-1871, par M. A.-S. *de Doncourt*, 290.

A. Souvenirs d'un otage de la commune, par *un Frère des écoles chrétiennes*, 291.

4. Souvenirs (mes), par Mme Elisabeth *de Bonnefonds*, 207.

*. Stigmatisées (les). — I. Louise Lateau, de Bois-d'Haine, sœur Bernard de la Croix, Rosa Andriani, Christine de Stumbele. — II. Palma d'Oria; — examen de la thèse rationaliste; liste historique des stigmatisés, par M. le docteur A. *Imbert-Gourbeyre*, 391.

3. *. Sulprizio (le vénérable serviteur de Dieu Nunzio), jeune artisan de Naples, 467.

T.

4. Taureau (le) des Vosges, par M. A. *de Lamothe*, 97.

A. Testament d'un ouvrier, publié par un de ses amis, 304.

†. Traité pratique de la tenue d'une sacristie pour les églises de ville et les églises de campagne, par M. l'abbé *d'Ezerville*, 209.

4. 5. Triomphe (le) de l'Eglise au concile du Vatican, lettres et instructions pastorales de NN. SS. Louis *Filippi*, évêque d'Aquila, et Barthélemy *d'Avanzo*, évêque de Calvi et Teano, traduites de l'italien par M. le docteur *Maupied*, 468.

U.

*. Union de Marie au fidèle et du fidèle à Marie, par le P. F. M. *Philpin de R....*, 305.

V.

4. 5. Vendée (la) : le pays, les mœurs, la guerre, par M. Eugène *Loudun*, 469.

Y. Vérité (la) sur le concile, par M. Jean *Wallon*, 168, 316.

*. Vertu (la) angélique, par *un Prêtre du diocèse de Nancy*, 471.

*. Vie (la) admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre, par M. Léon *Aubineau*, 394.

*. Vie de la mère Jeanne Chézard de Matel (forézienne), fondatrice de

l'ordre du Verbe incarné, par M. le prince Augustin *Galitzin;* précédée d'une lettre de Mgr *l'évêque de Limoges*, 120.

*. Vie de la mère Marie-Marguerite des Anges (van Valckenissen), religieuse carmélite et fondatrice du couvent d'Oirschot, dans le Brabant hollandais, 124.

* Vie de la mère Marie-Thérèse, fondatrice de la congrégation de l'adoration perpétuelle, par M. l'abbé *d'Hulst*, 310.

†. Vie de Mgr Soyer, évêque de Luçon, faisant suite à l'Histoire des moines et des évêques de Luçon, par M. l'abbé *Du Tressay*, 211.

*. †. Vie de N.-S. Jésus-Christ, nouveau Cours de méditations (selon la méthode de saint Ignace), d'après le P. Jacques *Nouet*, de la compagnie de Jésus, à l'usage des membres du clergé, des communautés religieuses et des âmes qui aspirent à la perfection, par le P. Henri *Pottier*, 216.

*. Vie (la) de Notre-Seigneur, par M. l'abbé *Hurdebise*, 314.

*. Vie et mort, petite photographie des péchés capitaux et des vertus qui leur sont opposées, par M. l'abbé *Dubouis*, 218.

2. Voix (les) amies. Les Ennemis du peuple et les périls de la France, par M. Ludovic *Hamon*, 461.

4. Volontaires (les) de 1792 et le service militaire obligatoire, par M. L. *Dussieux*, 130.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A.

Aernoudt (le P. Pierre-Jean) : de Imitatione sacri Cordis Jesu libri quatuor, 453.
Antoine (C.-D.) : le Concile du Vatican, 317.
Aubertin (Charles) : l'Esprit public au XVIII[e] siècle, 438.
Aubineau (Léon) : la Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre, 394.
Audeval (Hippolyte) : Paris et province, 295.
Auger (Edouard) : Récits d'outre-mer, 459.
Aulnoy (C. d') : les Morts héroïques pendant la guerre de 1870-1871 et pendant la commune, 290.
Avanzo (Mgr Barthélemy d') : Lettre et instruction pastorale, 168.
Aveline (Alfred d') : la Fille du colon, 269.

B.

Bautain (l'abbé) : Méditations chrétiennes, 180.
Bayard : les Montagnes, par M. Albert Dupaigne (illustr.), 183.
Bayle (l'abbé A.) : la sainte Bible avec commentaires (trad.), 17.
Bélet (l'abbé P.) : la République et l'Eglise catholique, par M. C.-C. Kaiser (trad.), 197.
Berghe (Mgr Van Den) : Marie et le sacerdoce, 89.
Bernard (l'abbé) : Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, par Bossuet (nouvelle édition, avec préface), 165.
Boissieu (Arthur de) : de Chute en chute, 31.
Boissonade (J.-A.) : la Bible dévoilée, 316.
Bonnefonds (Mme Elisabeth de) : mes Souvenirs, 207.
Bossuet : Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, 165.
Bourdon (Mme) : Catherine Hervey, 167.
Boylesve (le P. Marin de) : une Pensée par jour, 102.
Buirette (l'abbé A.) : Histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires, 65.

C.

Carl (André) : Scènes villageoises, par Cremer (trad.), 119.
Caron (Ernest) : l'Instruction laïque, 372.
Casangian (Placide) : Réponse finale des Orientaux aux Occidentaux, 316.
Cauvain (Henry) : Maximilien Heller, 445.
Chantrel (J.) : les Pigeons d'Arras, 298.
Chevalard (l'abbé P.) : de la Critique actuelle par rapport aux origines du christianisme en France, 159.
Claessens (l'abbé P.) : les Civilisateurs chrétiens de la Belgique, 360.
Coulin (l'abbé) : saint Pierre, prince des apôtres, 296.
Courtet (Jules) : les Révolutionnaires, 1789-1799, 461.
Cremer : Scènes villageoises, 119.

D.

Dauban (C.-A.) : les Prisons de Paris sous la révolution, 104.
Debeney (l'abbé) : l'Enfant de la première communion et tous les âges de la vie à l'école de la mère de Dieu, 161.
Dechamps (Mgr) : l'Assemblée générale du clergé de France de 1625-26 et l'article 137 de ses Avis aux archevêques et évêques du royaume sur l'infaillible magistère du chef de l'Eglise en matière de foi, 283.
Delarc (l'abbé) : Histoire des conciles d'après les documents originaux, par Mgr Charles-Joseph Héfélé (trad.), 168.
Des Chesnez (Mme E. Martineau) : les Allumettes de l'oncle Grandésir, 424. — La marquise Satin-Vert et sa femme de chambre Rosette, ibid.
Devoile (A.) : Mensonges de l'impiété, 182.
Doncourt (A.-S. de) : Souvenirs des ambulances pendant la guerre de 1870-1871, 290.
Doyotte (l'abbé A.-F.-M.) : Elévations sur le cœur de Jésus, 367.
Drach (l'abbé) : la sainte Bible avec commentaires, 17.
Dubouis (l'abbé) : Vie et mort, 218.
Dumas-Vorzet : les Montagnes, par M. Albert Dupaigne (cartes), 183.
Dupaigne (Albert) : les Montagnes, 183.
Dupanloup (Mgr) : du Dimanche, 435.
Dussieux (L.) : les Volontaires de 1792 et le service militaire obligatoire, 130.
Du Tressay (l'abbé) : Vie de Mgr Soyer, évêque de Luçon, 211.

E.

Erhardt : les Montagnes, par M. Albert Dupaigne (cartes), 183.
Eymard (le T.-R. P.) : la divine Eucharistie, 46. — Mois de Marie de N.-D. du très-saint sacrement, ibid.
Ezerville (l'abbé d') : Traité pratique de la tenue d'une sacristie pour les églises de ville et les églises de campagne, 209.

F.

Fabre (J.-Henri) : le Livre d'histoires, 86.
Figuier (Louis) : l'Année scientifique et industrielle (16e année, 1872), 252. — Le Lendemain de la mort, 316. — Les Races humaines, 192.
Flammarion (Camille) : Récits de l'infini, 384.
Fleuriot (Mlle Zénaïde) : Aigle et colombe, 254. — Au hasard, ibid. — Mes Héritages, ibid. — Les mauvais Jours, 82. — Marga, 87.
Fleury (J.-A.) : Histoire des Français par la biographie, 369.
Fontoulieu : les Eglises de Paris pendant la commune, 291.
Franz (Mme C.) : Hermann et Wilhelmine, 368.
Fruchaud (Mgr) : Vie de la mère Jeanne Chézard de Mattel, par M. le prince Augustin Galitzin (lettre), 120.

G.

Galitzin (le prince Augustin) : Vie de la mère Jeanne Chézard de Mattel, 120.
Gaulle (Mme J.-M. de) : les Fêtes chrétiennes, 54.
Gaveau (l'abbé Abel) : Sœur Eugénie, 162.
Godefroy (Frédéric) : les Prosateurs français du XIXe siècle, 189.
Godineau (l'abbé Fréd.) : quelques Pensées pour les jeunes gens, 458.
Grosmaire (l'abbé) : Fragments de philosophie chrétienne, 58.
Guerrier de Haupt (Mlle Marie), Voir HAUPT.
Guisot : l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, 447.
Guthlin (l'abbé) : les Doctrines positivistes en France, 266.

H.

Hallez (L.-D.-J.) : Chants sacrés du matin et du soir, 29.
Hamon (Ludovic) : les Voix amies, 461.

Haupt (Mlle Marie Guerrier de) : Marthe, 177.
Héfélé (Mgr Charles-Joseph) : Histoire des conciles d'après les documents originaux, 168.
Hello (Ernest) : l'Homme, 73. — Œuvres choisies de Jeanne Chézard de Mattel, 120.
Herbet (l'abbé) : l'Esprit de l'Imitation, 39.
Honoré (le P.) : Merveilles eucharistiques, 380.
Huguet (le P.) : les Religieuses modèles dans les diverses fonctions de la vie régulière, 116.
Hulst (l'abbé d') : Vie de la mère Marie-Thérèse, 310.
Hurdebise (l'abbé) : la Vie de Notre-Seigneur, 314.

I.

Imbert-Gourbeyre (le docteur A.) : les Stigmatisées, 391.
Indy (Vincent d') : Histoire du 105e bataillon de la garde nationale de Paris en l'année 1870-1871, 71.
Isoard (Mgr) : Prières recueillies et mises en ordre, 383.

J.

Jallabert (l'abbé P.-J.) : le Catholicisme avant Jésus-Christ, 22.
Jouve (l'abbé) : Exposition canonique des droits et des devoirs dans la hiérarchie ecclésiastique, 48.

K.

Kaiser (C.-C.) : la République et l'Eglise catholique, 197.
Karr (Mlle Thérèse-Alphonse) : Causeries, 359.

L.

La Bouillerie (Mgr de) : le Cantique des cantiques appliqué à l'eucharistie, 20.
Laincel (Louis de) : Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange, 14.
Lambert (l'abbé E.) : Histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires, 65.
La Miséricorde (Fr. Achille de) : le Cantique paroissial, 154.
Lamothe (A. de) : Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne, 97. — Journal de l'orpheline de Jaumont, ibid. — L'Orpheline des carrières de Jaumont, ibid. — Le Taureau des Vosges, ibid.
Lanoye (Ferdinand de) : l'Homme sauvage, 281.
La Peyrière (le comte et le vicomte Gazan de) : le Catholicisme et la France, 354.
Larousse (Pierre) : grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, 260, 316.
Lasserre (Henri) : l'Homme, par M. Ernest Hello (introduction), 73.
Laurent (l'abbé A.) : les Prodiges de Notre-Dame de Lourdes, 271.
La Ville-Tual (Mme C. des Prez de) : la Femme d'un avocat, 53.
Leféburе (Léon) : Etude sur l'Allemagne nouvelle, 42.
Lenglet (Mme H.) : la Cabane du charretier, 257.
L'Ermite (Jean) : l'Homme devant ses œuvres, 172.
Lesmayoux (l'abbé) : l'Infaillibilité pontificale, 283.
Lesur père (B.) : Séance extraordinaire du tribunal correctionnel d'outre-tombe, 302.
Lévêsque (Charles) : les Harmonies providentielles, 274.
Locmaria (le comte de) : la Raison des faits, 196.
Loudun (Eugène) : la Vendée, 469.

M.

Mangin (Arthur) : l'Homme et la bête, 316.
Marin (Paul) : Henriette, 446.
Marmier (Xavier) : Robert Bruce, 428.
Matignon (le P.) : Conférences de Notre-Dame : avent 1872, 431.
Maupied (le docteur) : le Triomple de l'Eglise au concile du Vatican (trad.), 168.
Mauran (l'abbé Justin) : la vraie Perfection enseignée par saint Joseph, 102.

Meynis (D.) : les anciennes Eglises paroissiales de Lyon, 37.
Mila (la comtesse de) : Linda, 85.
Moniquet (l'abbé P.) : Autopsie de l'homme-femme, 348.

N.

Namèche (Mgr A.-J.) : Cours abrégé d'histoire nationale (belge), 257.
Nouet (le P. Jacques) : le Chrétien à l'école du cœur de Jésus, 216. — Vie de N.-S. J.-C., ibid.

O.

Onclair (l'abbé Auguste) : de la Révolution et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle, 200.
Orin (J.-M.) : la Foi vengée, 56.
Ormanian (P.-M.) : les Droits civils et la liberté religieuse des catholiques, 316. — La Turquie et la papauté, ibid.
Overberg (l'abbé Bernard). Manuel de religion catholique pour s'instruire soi-même et servir de guide aux catéchistes, 288.

P.

Pauthe (l'abbé L.) : Mission d'Eugénie de Guérin, 381.
Pauvert (l'abbé) : la Croix et l'autel, 365.
Philippi (Mgr Louis) : Lettre et instruction pastorale. 168.
Philpin (le P. F. M.) : Union de Marie au fidèle et du fidèle à Marie, 305.
Pontmartin (A. de) : les Eglises de Paris pendant la commune, par M. Fontoulieu (préface), 291.
Postel (l'abbé V.) : Histoire de l'Eglise depuis Notre-Seigneur jusqu'au pontificat de Pie IX, 453. — Notre-Dame du Pont-Main, 91.
Pottier (le P. Henri) : le Chrétien à l'école du cœur de Jésus, par le P. Jacques Nouet (corrigé et entièrement refondu), 216. — Vie de N.-S. J.-C. d'après le P. Jacques Nouet, ibid.
Pradère (O.) : la Bretagne poétique, 350.
Prat (le P. J.-M.) : le bienheureux Pierre Le Fèvre, 375.

R.

Rambouillet (l'abbé) : les Rosaires de la bienheureuse Vierge Marie, par un Religieux augustin du XV[e] siècle (trad.), 300.
Ravelet (Armand) : de Paris à Lourdes, 271.
Redon (l'abbé Elie) : Clergé et politique, 158.
Ricard (le chanoine Ant.) : Pèlerinages de la France à Notre-Dame de Lourdes en 1872, 271.
Richard (Mgr) : les Saints de l'Eglise de Nantes, 118.
Richard (Mme) : le Cèdre lyonnais, 28.
Riou : les Montagnes, par M. Albert Dupaigne (illust.), 183.

S.

Salmon (l'abbé F.-A.) : les grands Pèlerinages et leurs sanctuaires, 455.
Sauquet (Mme Aricie) : Histoire de Robert Bruce, roi d'Ecosse, et de ses successeurs jusqu'à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre, 428.
Sauzay (Jules) : Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs de 1789 à 1801, 60, 276.
Sébran (Mme Marie) : Journal d'une mère pendant le siége de Paris, 81.
Siguier (Auguste) : de l'Enseignement laïque, 372.
Staedler (Ph.) : Manuel de religion catholique pour s'instruire soi-même et servir de guide aux catéchistes, par l'abbé Bernard Overberg (trad.), 288.
Stolz (Mme de) : Blanche et noire, 153.
Szajnocha (Ch.) : le Château de Zolkiew, 156.

T.

Tholmey (A.) : les Fils de la montagne, 443.

V.

Van den Berghe, Voir BERGHE.

Verhaege (le P. C.) : saint Joseph protecteur de l'Eglise, 80.
Vouriot (l'abbé) : de la Propriété et de l'administration des biens ecclésiastiques en France et en Belgique, 110.
Vuillaume (l'abbé) : Bible latine des étudiants, 427.

W.

Wallon (Jean) : la Vérité sur le concile, 168, 316.
Weil : les Montagnes. par M. Albert Dupaigne (illustr.), 183.